

LES

FACÉTIEUSES NUITS

DE STRAPAROLE



TOME TROISIÈME

SIXIÈME A NEUVIÈME NUITS



E. Champollion, sc. Jouaust, Ed. A. Salmon, Imp.

SIXIÈME NUIT

Fable IV.

LES FACÉTIEUSES NUITS

DU SEIGNEUR

J.-F. STRAPAROLE

TRADUITES PAR

J. LOUVEAU ET P. DE LARIVEY

PUBLIÉES

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR G. BRUNET

Quatorze dessins de J. Garnier

GRAVÉS A L'EAU-FORTE PAR CHAMPOLLION



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII

LE SECOND ET DERNIER LIVRE

DES

FACECIEUSES NUICTS

Du Seigneur

JEHAN FRANÇOIS STRAPAROLE

CONTENANT PLUSIEURS BELLES FABLES
ET PLAISANS ENIGMES

Racontées par dix damoiselles et quelques gentilshommes

Traduict d'italien en françois

PAR PIERRE DELARIVEY

Champenois



PIERRE DE LARIVEY AU LECTEUR

MESNAGEANT *quelques heures de loisir, amy lecteur, j'ay faict françois ce second et dernier volume des Facecieuses Nuicts du seigneur Straparole, lequel je te presente comme premieres arres de mes bonnes volontez envers toy. Et jaçoit que la frase, diction et liaison des sentences, qui sont assez mal cousües, n'ayent la grace, facilité et gravité requise, si me suis-je toutesfois persuadé que ne le recevras de moindre affection que jadis Juppiter receut la petite offrande que la pauvre vieille Bauce luy presenta, coronnant son chef d'un chappelet faict des premieres fueilles et fleurs qui se trouverent devant ses doigts. Aussi serois-tu ingrat et de mauvaise nature si, en recompense des peines que j'ay prinses pour te donner plaisir, tu me payois d'un mescontentement, attendu que je n'y suis tenu, et que ce que j'en fais procede du seul desir que j'ay*

te faire oublier par quelque plaisante raillerie l'ennuyeux chagrin auquel jusques icy la frequence des guerres civilles t'a tousjours entretenu. Tu liras donc aux heures de recreation ce mien premier labeur, te promettant que, où la pitié de quelque fable ouvrira tes yeux et poictrine aux larmes et sanglots, la gayeté des enigmes qui y sont meslez sçaura tant bien temperer ce dueil que de joye et allegresse elle essuyera et appaisera ces pleurs et souspirs. Je n'ay exprimé de mot à mot la diction italienne, mais bien me suis-je estudié t'explicquer les sentences et conceptions de l'auteur. Et où en cet endroict j'auray faict chose qui te soit de plaisir, je penseray avoir bien employé ma peine, qu'icy je te consacre et voüe comme au dieu tutelaire de mes escrits, t'asseurant que, si tant tu es abusé que ce commencement de mes labeurs te plaise, je te feray en bref joüir de quelque chose de meilleur et plus serieux. A Dieu.





AUX

GRACIEUSES ET AMOUREUSES DAMES

JEHAN FRANÇOIS STRAPAROLE

DE CARAVAGGE

SALUT.

PLUSIEURS sont, amoureuses Dames, qui, poussez ou d'envye ou de haine, cherchent avec une dent menassante me mordre et deschirer mes pauvres membres de tous costez, m'imposant que les plaisantes fables que j'ay escrites et recueillies en ce volume et en l'autre ne sont miennes, mais laronnement desrobées de cestuy-cy et de cestuy-là. A dire vray, je confesse qu'elles ne sont miennes, et, si je disois autrement, je mentirois; mais bien les ay-je fidellement escrites comme et en la façon qu'en certaine assemblée elles

furent racontées par dix damoiselles. Et, si maintenant je leur fay veoir le jour, ce n'est à fin de m'enorgueillir ny acquerir honneur et reputation, ains seulement pour vous complaire, mesmes à celles qui me peuvent commander et ausquelles je suis perpetuellement tenu et obligé. Recevez donc, gracieuses dames, avec un visage alaigre le petit present que vous faict vostre serviteur, et ne croyez ces aboyeurs, lesquels avec une rage canine et dents devorantes s'attachent à moy; mais lisez-le par fois, y prenant plaisir en temps et lieu, sans toutesfois laisser celuy duquel procede tout nostre bien. Soyez heureuses, memoratives de ceux qui vous tiennent engravées en leur cœur, entre lesquels je ne pense estre le moindre.





SONET.

Les discours amoureux de ces plaisantes fables,
Où tu as meslangé tant et tant de beaux vers,
Dont le sens ambigu, caché soubs mots couvers,
En les assaisonnant les rend plus delectables,

Resemblent le ruby, et tels joyaux semblables,
Qu'un orfevre sçavant entre les plus experts
Enchasse dedans l'or, que d'un email divers
Il orne en cent façons à son gré sortissables.

Car, tout ainsi qu'on void que l'art industrieux
De ce brave artizan rend l'or plus precieux
Et le faict estimer mille fois d'avantage,

Ainsi tes doctes vers et ce doux plaisant fruict
Qu'aujourd'huy, Larivey, ta muse nous produict,
Honorant ton autheur, font priser ton ouvrage.

LOYS LE JARS.





LA SIXIESME NUICT

Les *tenebres de la nuict sombre et obscure s'estendoient des-ja de toutes parts, chassant par leur brune épaisseur la troupe dorée des estoilles brillantes, et Eole, razant les ondes sallées avec un long sifflement, ne faisoit seulement enfler la mer, ains, par le redoublement de sa furye, tourmentoit sans cesse les pasles et craintifs navigans, quand ceste belle et fidelle compagnie, se souciant peu de la rage des vents emeus, de la fureur des flots courroucez et la violence de l'âpre froidure, s'assembla au lieu accoustumé, où chacun prit place et s'assit en son rang, aprés avoir premierement et de bonne grace salué et faict la reverence à ma Dame, qui lors commanda le vase d'or luy estre apporté, dans lequel elle jetta les noms de cinq da-*

moiselles, roullez separement chacun en un petit buletin, lesquels (elle ayant quelque peu remué le vaisseau) elle retira les uns aprés les autres. Dont le premier fut celuy d'Alterie, le second d'Ariane, le troisiesme de Catharuze, le quatriesme de Laurette et le dernier d'Eritrée. Ce faict, ordonna que toutes ensemble dissent une chanson : lesquelles (obeissantes à ses commandemens) d'une voix doulce et melodieuse commencerent à chanter en ceste sorte :

Si de ton beau commencement,
Armé de foy et de jeunesse,
O Amour, l'accomplissement
S'accordoit avec ma deesse,

Ton sainct nom et son nom divin,
Ta gloire et sa grace feconde,
Ne prendroient çà bas jamais fin
Que premier ne prist fin le monde.

Mais (las!) je croy que ta valleur
N'a sur elle tant de puissance
Que de brider son chaste cueur
D'autre frein que de continence:

Car à ses pensers vertueux
Elle attache si fortes aisles
Qu'elle les faict voller és cieux
Au rang des trouppes eternelles,

Si qu'elle me faict desirer
Trop plus qu'assez sa bonne grace,
Laquelle je n'ose esperer,
Tant mon espoir a l'aisle basse.

Aussi en ses façons je voy,
Et en sa beauté naturelle,
Apparoistre je ne sçay quoy
Qui nous la rend toute immortelle,

Et qui faict que son sainct renom
Guidé de fortune meilleure,
Vit eternel, et que ton nom
Captif soubs son pouvoir demeure.

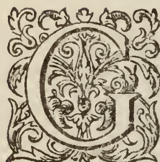
Ceste belle et delectable chanson parachevée, Alterie, à laquelle estoit escheu le premier lieu pour discourir, quittant viole et archet, donna à sa fable tel commancement.





FABLE I.

Deux comperes s'aymans infiniment se deçoivent l'un l'autre ; en fin font leurs femmes communes entr'eux.



RANDES sont les astuces et tromperies qui se pratiquent aujourduy entre les miserables mortels, mais beaucoup plus celles qui se commettent entre deux vrais et fidelles amys. M'estant donc escheu donner commancement par une plaisante fable aux gracieux discours de ceste nuict, je me suis advisée vous raconter la finesse, tromperie et trahison dont un compere usa envers son aultre compere ; lequel, combien qu'il les executast avec une merveilleuse industrie, si ne peult-il tant bien faire que l'autre, avec non moindre astuce et gentillesse d'esprit, ne luy rendist la pareille, le payant en semblable monnoye, ainsi que je delibere vous declarer, s'il vous plaist, me prester quelque benigne audience.

En l'ancienne et celebre cité de Gennes furent jadis deux comperes, l'un desquels estoit nommé le seigneur Liberal Spignole, homme fort riche et aisé, mais trop adonné à ses plaisirs, et l'autre, qui s'estoit du tout dedié à la marchandise, se appelloit Artile Sara. Ces deux-cy dont je vous parle se portoient une si grande et sincere amitié que, si l'un avoit besoin de chose qui fust en la puissance de l'autre, il s'en prevaloit comme de son propre. Aussi, tant grand estoit l'effect de ceste amitié, qui de jour en jour croissoit en toute perfection, qu'ils ne pouvoient vivre separez. Advint, pour ce que (comme avons dict cy dessus) Artile estoit marchant grossier, et faisoit grand traficq de toutes sortes de marchandises, tant pour luy que pour aultres ses amys, desquels il se rendoit facteur, delibera faire un voyage en Surie, dont il voulut bien avertir son compere et bon amy Liberal. Parquoy un matin, s'estans rencontrez en la place et devisans de leurs affaires, print occasion luy declarer son entreprise, et luy dict : « Compere, vous sçavez (comme il est tout notoire) combien grande est l'amitié que nous nous portons, et en quelle estime je vous ay tousjours eu, comme j'auray toute ma vie. Au moyen de quoy, ayant resolu en moy-mesme aller en Surie pour quelques affaires qui m'y appellent, et n'ayant parent ny amy en qui je me puisse mieux fier qu'en vous, je m'adresse à

vostre courtoisie pour la supplier me faire un plaisir, lequel encores que je sache vous pouvoir destourner de voz plus privez affaires, si ay-je telle esperance en vostre bonté que ne m'en retourneray esconduict. » Liberal, qui sur tout desiroit luy gratifier comme à son amy, luy respondit que l'amitié et fidelité qui estoit entr'eux ne requeroit une tant longue suyte de vaines parolles. « C'est pourquoy, disoit-il, je vous supplie me dire en deux motz et librement ce qu'il vous plaist de moy, et me commander comme à un qui est vostre, et toute sa vie vous veult obeyr en ce qui luy sera possible. » Adonc Artile en le remerciant poursuivit : « Je vouldrois voluntiers vous prier que, durant mon absence, il vous pleust prendre la charge de ma maison et de ma femme, la secourant en toutes ses necessitez ; et, où emploirez quelque chose pour elle, je jure en voz mains vous en rembourser si tost que seray de retour. — Failloit-il tant haranguer pour me dire cela? dict Liberal. Hé! vray Dieu, ignorez-vous que je suis plus vostre que jamais je ne seray mien, et que voz prieres ont plus de puissance envers moy que n'auront jamais tous les commandemens des plus grands monarques du monde, comme par ce peu je desire en faire telle preuve qu'en demeurerez content et satisfaict, vous asseurant au surplus que je m'oblieray plustost moy-mesme que la moindre chose de ce

dont il vous plaist me donner charge? » Sur ce propos, s'entr'accollans, prindrent congé l'un de l'autre.

Le jour venu qu'il failloit partir, Artile chargea un puissant vaisseau de toutes marchandises, et, ayant de rechef recommandé à son compere sa femme Darie, laquelle estoit grosse de trois mois, s'embarqua, et, faisant voyle, singla en plaine mer. Ainsi, ce bon homme party, Liberal alla trouver sa commere, à laquelle il declara comme Artile avant son partement l'avoit prié avec grande instance avoir l'œil à ses affaires, et soigner que elle n'eust besoin de chose qui fust en sa puissance, qui estoit l'occasion qui le menoit vers elle, pour la prier l'employer comme celuy qui luy estoit amy tresaffectionné. Darie, qui de sa nature estoit toute bonne, humble mentle remercie, le suppliant toutesfois s'en souvenir; ce que luy promit Liberal, lequel deslors se fit tant familier en la maison de sa commere qu'il n'en bougeoit; de sorte que, par ceste continuelle frequentation, il s'apperceut finablement qu'elle commençoit à estre trop pressée en ses accoustremens, et, faignant n'en veoir rien, luy dict : « Mais comment vous sentez-vous, commere? Il semble que soyez devenue toute triste et melancolique depuis l'absence de vostre mary. Que veult dire cecy? Avez-vous faulte de quelque chose? » A quoy elle respond que non;

neantmoins qu'elle avoit bien occasion de s'atrister, et pour beaucoup de respects, principalement se trouvant comme elle faisoit. — Et comme vous trouvez-vous? dict Liberal. — Grosse de trois mois, respond Darie, et sens ma grossesse si estrange que jamais je n'en eus une telle. » Ainsi devisans ensemble, et tousjours tombans de fil en eguille, Liberal, qui la voyoit belle femme et fresche, s'eschauffa tellement en son amour qu'il ne songeoit plus à autre chose, sinon comme il pourroit executer son sale et deshonneste desir. A quoy resistoit aucunement la grande amitié qu'il portoit à son compere. Mais la rage de ce nouveau feu, qui le consumoit petit à petit, l'eguillonnoit de telle sorte que, pressé par sa violence, fut contrainct chercher son remede en sa blessure; tellement qu'aprés une longue suyte de menuz propos, luy dict comme en souspirant : « Ah! ma commere m'amye, que je suis marry qu'Artile vous a ainsi laissée seule, encores sur le commancement de vostre grossesse, car je m'asseure que par son trop soudain depart il a laissé manque et imparfaict de ses membres le petit enfançon qu'il a engendré en vous; et voila d'où procedde tout le mal et tourment qu'ores endurez. — Mon Dieu, mon compere, dict la pauvre Darie toute eperduë, helas! que dictes-vous? Auriez-vous bien opinion qu'à ceste petite creature que je porte en mes costez

defaillist quelque chose, et qu'à ceste occasion je souffre toutes ces tranchées qui me grevent ainsi? — Ouy vrayement, dict Liberal, et qui est-ce autre chose qui faict acoucher tant de femmes avant leur terme, et que tant de petits enfans naissent les uns borgnes, les autres boiteux, cestuy d'une façon, et cest aultre d'une aultre, sinon un tel deffault d'entiere perfection? — Helas! Liberal, que vos parolles me sont cruelles! replique Darie; mais quel remede y pourroit-on faire pour amander ceste faulte? — Quel? dict Liberal; le meilleur du monde, pourveu que preniez courage et ne vous tourmentiez ainsi, car à toutes choses, comme l'on dict, y a remede, fors qu'à la mort. — Je vous prie donc, respond la dame, par l'amitié que portez à vostre compere, m'enseigner ce remede; et, d'autant que plus diligemment m'ayderez de vostre faveur en ce besoin, d'autant plus vous en demeureray-je redevable à l'advenir, avec ce que serez cause que l'enfant ne naistra tortu, boyteux ny contrefaict. » Liberal, qui voyoit avoir mis ceste femme aux ambles, adjousta : « Commere, ce seroit une grande et reprochable honte à jamais à un homme, si, voyant perir son amy, ne luy prestoit quelque amiable secours. Estant donc en ma puissance pouvoir former en l'enfant ce qui y deffault pour sa perfection, je serois mal-heureux, indigne du nom d'amy, et vous ferois grand tort,

si ne vous subvenois en ceste tant urgente necessité. — Ha! mon compere et meilleur amy, dict Darie, je vous prie donc vous haster et ne tarder plus, à fin que ceste petite creature ne demeure empeschée: car, outre le grand dommage qui reussiroit d'une telle perte, le peché n'en seroit moindre. — Ne vous souciez que de bien danser, replicque Liberal, et me laissez faire, et vous verrez comme je me veux employer pour vous. Commandez seulement à vostre servante qu'elle mette la nappe, car cela est un merveilleux preparatif pour nostre reformation. » A quoy la dame obeyt.

Ainsi, tandis que la chambriere donnoit ordre que le disner fust prest, ce venerable reformateur entra en une chambre avec sa commere, et, ayant tres-bien fermé l'huys sur eux, commença l'embrasser, baiser, accoler et faire toutes les plus grandes caresses qu'il fist oncques à femme. Dont ma dame Darye estoit bien estonnée, laquelle, ne s'en pouvant taire, fut contrainte luy dire : « Et quoy! que veult dire cecy? Les comperes se jouent-ils ainsi avec leurs commeres? Enenda! c'est un trop grand peché; et, n'estoit cela, je vous jure, mon compere, que m'efforcerois vous complaire en tous vos desirs. » Adonc dict Liberal : « Que vous estes simple! Mais venez çà. Quel est plus grand peché, ou coucher avec sa commere, ou estre cause qu'un enfant ne vienne à perfection? — Il me

semble, respond Darye, que c'est celuy quand, par la faulte des parens, l'enfant naist imparfaict. — Ha ! je suis bien aise que le confessez, replicque Liberal, car par là vous voyez à ceste heure combien grandement vous faillez si ne me laissez suppléer au deffault de vostre mary. » Elle, qui desiroit veoir son enfant accomply en tous ses membres, et se laissant gaigner par ces bonnes raisons, donna foy aux parolles de son compere, qui sur le champ, nonobstant le comperage, luy monstra comme on achevoit les enfans. Ceste nouvelle reformation pleut tant à la dame qu'elle prioit incessamment cet ouvrier se donner garde de faillir comme avoit faict son mary. Aquoy s'efforceant la gratifier, il prenoit tant de peine que jour et nuict ne cessoit d'y besongner. Et tousjours continua ses coups, jusques au temps que, le terme de l'enfantement venu, la bonne Darye acoucha d'un beau fils, lequel resembloit entierement à Artile, et estoit tant beau et bien formé en tous ses membres qu'il ne luy manquoit chose qui appartînt à sa perfection, dont la mere estoit fort contente, remerciant infiniment son compere d'avoir tant bien besongné.

Quelque temps aprés, Artile retourne à Gennes, et, arrivé en sa maison, y trouva sa femme saine et gaillarde, laquelle, joyeuse à merveilles, luy courut au d'avant, tenant son petit poupon entre ses bras, que le pere embrassa et baisa mille foys. Liberal,

ayant senty le vent de la venue de son compere, ne faillit à l'aller trouver, et, luy donnant mille accollades, remercioit Dieu de son heureux retour et bon portement, sans luy rendre aultre compte de ce qui luy avoit esté commis. Advint, un jour entre les autres, qu'Artile, estant à table avec sa femme et caressant le petit mignon, dict : « Mais, Darie, que cet enfânt est beau et gentil! vistes-vous onq petite creature mieux accomplie? Voyez quel mignard visage! regardez quelle gentille bouche! considerez quelz beaux yeux qui reluisent comme deux estoilles! » Et ainsi de part en part le recommandoit en tous ses membres, quand Darie respondit : « Certes, mon amy, rien ne luy manque voirement; mais ce n'est pas Dieu mercy et vous, beau sire, parce que, quand partistes d'icy comme sçavez, vous me laissastes grosse de trois mois et l'enfant imparfaict; dont j'ay porté beaucoup d'ennuy pendant ma grossesse, de façon qu'avons bien à remercier nostre compere Liberal, qui, songneux et diligent, a, de sa grace, survenu à l'imperfection de l'enfant, supleant en tout ce où aviez failly. » Artile, ayant oy et bien gousté les propos de sa femme, qui luy furent un estoc pointu planté au milieu de son cueur, demeura tout estonné, se doubtant incontinent de ce qui en estoit, et que Liberal l'avoit trahy, deceu sa femme et souillé son honneur; toutesfois, comme homme sage et

advisé qu'il estoit, n'en dict mot, ains, feignant n'avoir entendu ce qu'elle disoit, se teut. Et, tournant la truye au foing, commença deviser d'autre chose.

Estans levez de table, Artile se mit à considerer l'estrange et vergongneux acte de son compere, qu'il aymoit comme un aultre soymesme, et à penser comme il se pourroit vanger du tort qu'il luy avoit faict. Ainsi s'esgarant le pauvre passionné en longs et fantastiques discours, et ne sçachant quel chemin tenir, s'advisa en fin luy jouer un tour qui reussist à son intention et selon son desir. Parquoy appella sa femme, et luy dict : « Darie, parce que demain je veux donner à disner à mon compere Liberal et sa femme, faictes que nous ayons quelque chose de friant. Au surplus, gardez-vous, sur vostre vie, sonner un seul mot pour chose que puissiez veoir ou entendre. » Ce dict, s'en alla en la place commune, où, ayant faict deux ou trois tours, rencontra Liberal, lequel (aprés nouvelles accollades) il pria aller le lendemain disner en son logis, et y mener sa femme ; ce que le compere luy promit faire.

Le jour assigné venu, Liberal et sa femme ne faillirent à aller trouver Artile, lequel, les ayant gracieusement receuz, prit par la main dame Propercie (car tel estoit le nom de la femme à Liberal), et luy dict : « Et bien, que dictes-

vous, commere ? Je pense que n'avez encore desjuné. S'il est ainsi, je serois d'advis que, tandis que le disner s'apprestera, vous prinsiez un peu de vin. » Lors, la menant en une chambre, luy versa un grand voirre plain de certaines mixtions dormitoires, et luy presenta. Lequel la bonne dame print, et, ayant trempé une rostie dedans, la mangea, et getta sur sa conscience tout ce qui estoit au voirre. Ce faict, retournerent en la salle, où l'on commençoit des-ja à couvrir, et se misrent à table. Mais à peine avoient-ilz le dessert que ma dame Propercie se sentit tellement abbatue de sommeil qu'elle ne pouvoit plus ouvrir les yeux. Quoy voyant, Artile luy dict qu'elle feroit bien de s'aller reposer, et que peult-estre la nuict passée on ne l'avoit laissé assez dormir. Et, la conduisant en une chambre, la fit coucher sur un lict, où elle ne fut plustost qu'elle s'endormit. Artile, craignant que la vertu de son breuvage ne fust assez forte, et qu'ainsi n'eust trop peu de temps pour faire ce qu'il tenoit secret en soymesme, les nappes levées, appella Liberal, et fit tant qu'il le mena pourmener en la place, où, aprés quelques menuz propos, le laissa, feignant avoir quelques affaires pressées. Ainsi, prenant congé de luy, retourna en sa maison, et, entrant secretement en la chambre où reposoit Propercie, tira le plus dextrement qu'il luy fut possible tous les anneaux qu'elle avoit

aux doigts et les chaisnes de son col, puis se retira.

Le brevage endormant avoit faict son operation quand Propercie se resveilla, laquelle, se voulant lever, aperceut qu'elle n'avoit plus ses anneaux ny autres bagues : parquoy, se jettant sur pieds, se mit à les chercher de tous costez ; et ayant presque [tout] renversé s'endessus-dessous, ne peut jamais rien trouver. Au moyen dequoy, toute troublée, sortit de la chambre et s'alla plaindre à ma dame Darie, luy demandant si, sans y penser, elle avoit point serré ses bagues et joyaux precieux ; laquelle luy dict que non, dont la pouvrette demeura tellement eperdue qu'elle ne sçavoit à quel sainct se vouer, quand le sire Artile arriva, qui, la voyant toute faschée, luy demanda qu'elle avoit. Adonc elle commença luy raconter le tout, dont il fit assez l'estonné ; en fin luy dict qu'elle cherchast bien et pensast qu'elle en avoit faict : « car il se peult faire, disoit-il, que les ayez mises en lieu dont peult-estre ne vous pouvez souvenir à ceste heure ; neanmoins, où ne les pourrez recouvrer, je vous promects, foy de compere, d'en faire si songneuse recherche que malheureux sera celuy qui les retiendra ; et, d'avant que rien bouger, je vous prie me faire ce bien chercher encor' de tous costez. » Ce que fit la pauvre femme, aydée de sa commere et ses ser-

vantes, lesquelles se travaillerent en vain, ne pouvans rien trouver. Quoy voyant, Artile commença à tempester par le logis, faisant le diable de Vauvert, menassant tantost l'un, tantost l'autre, et jurant comme un enragé; en fin, se tournant vers ma dame Propercie, luy dict : « Commere, je vous prie prendre courage et ne vous tourmenter ainsi, d'autant que je suis deliberé veoir la fin de tout cecy et descouvrir le larron : car, Dieu mercy, je sçay un tel secret que j'espere vous en dire nouvelles certaines d'avant que je dorme. » Quoy entendant, la bonne dame, toute transportée de joye, luy dict : « Helas! mon meilleur amy, je vous supplie, de grace, faire ceste experience pour l'amour de moy, affin d'oster la mauvaise opinion que mon mary pourroit avoir conçeüe. » Artile, voyant le temps propre à se venger de l'injure receüe, appelle sa femme et tous ses serviteurs et servantes, leur commande sortir de la chambre, et qu'aulcun ne fust tant hardy s'en aprocher que premierement ne fust appellé. Tout ce train party, le compagnon ferme l'huis sur luy; puis, prenant un charbon, faict un cerne contre terre et quelques signes avec certains caracteres à sa mode. Ce faict, entre en iceluy, disant à ma dame Propercie : « Commere, si desirez que le tout se porte bien, il est necessaire que demeuriez coye sur ce lict sans vous bouger en façon du monde, ny avoir

peur de chose que puissiez veoir ou entendre; aultrement nous ne ferions rien. — Que cela ne vous detourne point, dict la dame, car je suis deliberée me gouverner en cecy par vostre conseil et bon advis. » Adonc Artile, s'estant tourné devers orient, fit quelques signes contre terre; puis, se retournant vers occident, en fit d'aultres en l'air; et, feignant parler avec beaucoup d'esprits, contrefaisoit plusieurs et diverses vois ensemble, de façon que la pauvre Propercie suoit sang et eaue de frayeur. Quoy congnoissant, ce nouveau nigromancien l'asseuroit à son possible, luy criant tousjours qu'elle prist courage et n'eust point peur. Ce faict, et ayant demeuré en ce cerne environ un bon demy quart d'heure, d'une voix grommelante et farouche commença à chanter ces vers en ceste sorte :

Ce que trouver ne puis, et que cherchant tu vas,
Est dans le plus profond de la fosse peluë,
Car cachée elle y est par cil qui l'a perdue;
Mais pesche en diligence, et tu l'y trouveras.

Ainsi cest enchantement finy, Artile dict à sa commere : « A ceste heure avez-vous oy le tout, si que pouvez maintenant congnoistre que les bagues que cherchez et pensez estre perdues sont ores dedans vous. Venez doncques joyeuse et contente, car, Dieu aydant, nous les trouverons. Mais

il fault que ce soit moy qui les cherche au lieu que l'esprit m'a enseigné. » La commere, qui desiroit r'avoir ses joyaux, luy respondit d'assez bonne façon que veritablement elle avoit tout entendu, au moyen dequoy le prioit affectueusement pescher en toute diligence, suyvant la voix de l'oracle.

Alors Artile, sortant du cerne, va droit vers le lict, se couche prés sa commere, qui ne se remue tant soit peu, luy leve sa cotte et sa chemise, tire son ameçon, et commence à pescher en la fosse pelue; et, au premier coup de ligne qu'il jetta, ayant secrettement tiré de son sein un anneau, luy bailla, disant : « Voyez, commere, comment j'ay bien pesché quand du premier coup j'ay prins ce diamant ! » La bonne dame, voyant son anneau, luy dict, toute joyeuse : « Helas ! mon compere, je vous prie recommancer, car paraventure vous pourrez trouver les autres. »

Adonc le pescheur, jettant de rechef sa ligne en la fosse et poursuivant sa pesche, tiroit tantost une bague, tantost une autre ; tellement qu'à la fin il retira avecques son hain tout ce qu'elle avoit perdu, dont elle demeura la plus contente du monde ; et, voyant toutes ses bagues, disoit au pescheur : « Vray Dieu, mon compere, que m'avez grandement obligée à vous, ayant tant faict par vostre soing et bonne diligence que j'ay recouvré tous mes joyaux ! Mais vous accroistriez de beau-

coup ceste obligation si me vouliez encores faire ce bien et faveur d'essayer si d'aventure pourriez repescher un petit chaudron, que j'aymois infiniment, lequel ces jours passez me fut desrobé. — Tresvolontiers », respond Artile ; et, jettant son engin dans la fosse, travailla tant qu'il toucha le chaudron, mais ne luy fut jamais possible l'acrocher : parquoy, voyant qu'il se tourmentoit en vain, dict à la dame : « Commere, j'ay senty vostre chaudron ; mais, parce qu'il est renversé le cul en hault, mon instrument ne l'a peu pescher. » La bonne dame, qui desiroit recouvrer ses pieces, et à qui le jeu plaisoit, le persuadoit pescher encores une fois ; mais le compere, qui ne pouvoit plus faire brusler sa lampe, à cause que l'huille y defailloit, luy dict franchement : « Ma foy, mamye, je ne puis pour ceste heure, d'autant que l'instrument avec lequel je peschois a la pointe rompue ; parquoy je vous prie prendre en patience pour ce coup, et demain j'envoyray mon engin à l'esmouleur, à fin qu'il le reface ; puis nous pescherons le chaudron tout à loisir. » A quoy elle s'accorda, et, prenant congé de luy et de sa femme, retourna toute gaye et joyeuse en sa maison.

Advint que, la nuict d'aprés, ceste bonne dame, estant couchée avec son mary, qui lors peschoit en ceste fosse, luy dict : « Mon amy, je vous prie essayer si en peschant vous pourrez point,

par hazard, tirer nostre petite chaudiere que perdismes ces jours passez; pource qu'hyer ayant adiré mes bagues et joyaux, le sire Artile, nostre compere, peschant en ceste vallée, retrouva le tout, et, l'ayant prié pescher encores nostre petit chaudron, me dict l'avoir touché, mais qu'il ne l'avoit jamais peu prendre, pource qu'il estoit renversé, ayant le cul en hault et l'anse en bas, et aussi que, pour avoir tant pesché, son instrument avoit la pointe rompue. Ainsi je vous supplie regarder si le pourrez reprendre. » Liberal, s'apercevant de la trousse que luy donnoit son compere en prenant sa revanche du bon tour qu'au-paravant il luy avoit joüé, demeura muet, avallant cela doulx comme laict.

Le lendemain matin, les deux comperes se trouverent en la place, lesquels, s'entre-regardans seulement, ne s'osoient accoster l'un de l'autre; ains, joüans à l'esbahy, baissoient la teste, se salüans de loin du bonnet. A la fin, taisans le tout, se rapointerent, sans toutesfois en jamais dire un seul mot à leurs femmes, lesquelles deslors ils firent communes entre eux.

Ceste fable, racontée par Alterie, pleut merveilleusement à la compagnie, qui toute ceste soirée ne fit autre chose que discourir sur l'evenement de ces joyeuses tromperies, pensant avecques quelle finesse et astuce

ces galans comperes s'estoient tant gentiment revangez l'un de l'autre. Mais ma Dame, qui voyoit la risée et les discours prendre trop long traict, commanda faire silence, et qu'Alterie suyvist l'ordre en racontant son enigme, laquelle, sans trop songer, dict ainsi :

ENIGME

Mon nerf est roide, blanc, dur et de taille forte,
Et d'un petit pertuis percé à l'un des boutz.
De l'autre il est couvert d'un poil molet et doux,
Qu'on couppe s'il empesche ou nuit en quelque sorte.

Si dans un large trou une ardeur le transporte,
Blanc et sec il s'y mect; mais (ô astres jaloux!),
Y ayant fureté ne sçay combien de coups,
Tout sale et tout mouillé il convient qu'il en sorte.

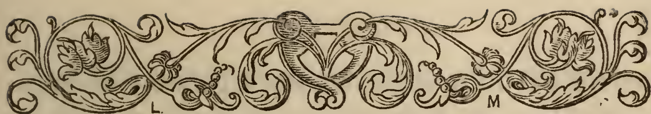
Toutesfois pour cela il ne perd point le cueur;
Ains, reprenant vertu et puissance et vigueur,
A un chacun, s'il peult, il ayde de sa peine,

Et de le contenter onc ne se monstre las,
Pourveu que cestuy là qui le guide et le meine
Soit tousjours son escorte et adresse ses pas.

Cet enigme, recité par Alterie, ne donna moins de plaisir que la fable de contentement; et, pource qu'en aparence il sembloit aucunement deshonneste, les damoiselles s'en teurent, encores que aultresfois elles l'eussent oy raconter. A la fin Lorette, qui feignoit ne l'entendre, pria la damoiselle leur declarer, la-

quelle, en sou-riant, luy dict : « Ma damoiselle, c'est chose superflue porter des crocodilles en Egipte, des vaisseaux en Samos et des chouettes à Athenes; toutesfois, pour vous faire plaisir, je l'expliqueray, vous declarant en deux motz que le nerf percé à l'un des boutz et velu par l'autre n'est aultre chose qu'une plume à escrire, et le trou ouvert, le cornet à l'encre; auquel devant que la plume soit mise elle est blanche et seiche, mais, aprés qu'elle y a entré, elle en est retirée sale et mouillée, et sert à l'escrivain qui la guide, tant qu'il luy plaist. » Ceste interpretation donnée, Ariane, qui estoit assise auprés d'elle, se leva debout, donnant tel commencement à sa fable.





FABLE II.

Castor se faict chastrer par Sandrin, affin de devenir gras, dont il pensa mourir; toutesfois, avec une plaisante tromperie, il est finablement apaisé par la femme dudict Sandrin.

La gentille fable poursuivie par Alterie, non avec moindre grace que prudence, m'a faict souvenir d'une aultre autant plaisante que la sienne, laquelle, n'a pas long temps, me fut briefvement recitée par une gaillarde damoiselle, et si, en vous la racontant, je ne garde ceste grace et gentillesse dont elle usa me la deduisant, vous m'excuserez, s'il vous plaist, comme celle à qui la nature a denyé ce dont elle a faict tant riche part à l'autre.

Prés de Fane, cité de la marche assise au rivage de la mer Adriatique, est un village appellé Carignan, fort peuplé de beaux jeunes hommes et belles femmes. Là, entre les autres, demeuroit un paysant

nommé Sandrin, homme autant plaisant et facecieux qu'on vist oncques, lequel, pour ce qu'il ne se soucioit de chose qui advînt, fust bien ou mal, estoit devenu si gras et enflambé qu'il resembloit un droict Roger Bontemps. Cestuy, ayant des-ja attaint l'aage de quarante ans, se voulut marier, et prit pour sa femme une grosse desgoustée, laquelle en gayetez, en bon point, grandeur, grosseur et façons, luy estoit du tout semblable; et n'eut ceste bonne dame passé une sepmaine qu'elle n'eust faict razer la barbe à son Sandrin, pensant par ce moyen le rendre plus beau et joly.

Advint qu'un jeune gentilhomme de Fane, nommé Castor, lequel estoit fort riche en biens, mais assez pauvre d'esprit, acheta en ce village de Carignan quelques heritages avec un petit corps de logis, où, pour s'esbatre et passer le temps, il alloit demeurer la plus grande partie de l'esté, accompagné seulement de deux de ses serviteurs et une femme. Un jour, aprés vespres, ce gentilhomme, se pourmenant à l'entour de ses terres, advisa Sandrin qui labouroit, et, le voyant beau, refaict, enluminé et d'une chere joyeuse, luy dict : « Compagnon, je sçaurois volontiers de toy d'où procede que je suis tant maigre et descharné comme tu vois, et que tu es si gras et en bon point que les joües te passent le nez, veu que jamais je ne mange que viandes delicates, ne boy que du meilleur

et plus friant vin que l'on puisse trouver, sejourne au lict tant qu'il me plaist, fais ce que je veux; bref, ay tout ce que je desire, si j'estois gras comme je souhette; mais, plus je m'efforce le devenir, tant plus je seiche et deviens maigre. Et toy, qui en yver ne te repais que de lard et grosses viandes, ne t'abreuves que de despence ou bien d'eau toute pure, te releves à mynuict pour aller à la charue, et ne reposes en esté une seule bonne heure, neantmoins tu es si rouge et tant gras que c'est un plaisir de te veoir. C'est pourquoy, desireux d'un pareil en bon point, je te prie m'enseigner le moyen que tu as tenu pour devenir tel que je te voy. Et, outre cinquante florins d'or que je te donneray, je promects te si bien recompenser que tout le temps de ta vie tu te loueras de moy, de façon qu'auras occasion de t'en contenter. »

Sandrin, qui avoit du fin et malicieux, comme un de qui le poil estoit roux, ne luy voulut enseigner sa recepte du premier coup; ains, pour luy faire trouver bon, luy dict pour toute response que cela ne s'aprenoit pas ainsi. En fin, gaigné par les longues prieres de Castor et par la bonne odeur des cinquante florins, s'y accorda, et, laissant les manches de sa charue, se tourna vers le gentilhomme, disant : « Monsieur, vous estes emerveillé, dictes-vous, de mon en bon point et de vostre maigreté, et pensez les viandes estre ce qui

nous faict gras ou maigres ; mais ceste opinion vous deçoit grandement, d'autant qu'on voit beaucoup de grans mangeurs et beuveurs, lesquels ne mangent seulement, ains devorent, qui neantmoins sont plus maigres que harens sorets. Toutesfois, si voulez user du remede que j'ay tenu et faire comme j'ay faict, je vous promectz qu'obtiendrez vostre souhet et deviendrez plus gras qu'un moine. — Et qu'as-tu faict ? dict Castor. — Il y a un an que je me fis chastrer, respond Sandrin, et deslors, de maigre que j'estois, je suis devenu refaict comme me voyez. — Je suis émerveillé, adjouste Castor, que tu n'en es mort. — Comment, mort? dict Sandrin ; le maistre qui me chastra me tira les deux compagnons si subtilement et d'une telle adresse que je n'en senty presque rien. Et depuis ce temps mon taint est devenu frais comme d'une jeune pucelle, et mes joues rebondies ainsi que celles d'un petit enfant, et ne me trouvay oncques tant joyeux, gaillard ny content que je fais ores. » Adonc Castor : « Et qui fut celuy qui, sans te faire mal, te tira si dextrement les deux plombetz ? — Il est mort, dict Sandrin. — Comme ferons-nous donc, respond Castor, puis qu'il est mort ? » Replicque Sandrin : « Cest homme de bien, avant son trespas, me monstra ceste science, laquelle depuis ce temps jusques aujourduy j'ay tousjours pratiquée, tant envers jeunes veaux, poulletz, que autres animaux,

lesquels, si tost qu'ils ont passé par mes mains, deviennent gras à merveilles. Et, si voulez vous en reposer sur moy, je feray si bien qu'aurez occasion vous en contenter. — Oy mais, dict Castor, je crains d'en mourir. — Comment, mourir ! respond Sandrin ; les veaux, les jeunes coqs et aultres que j'ay sennez en sont-ils mors ? Nenny vrayement, ains sont devenuz plus gras que n'est le lard. »

Ainsi Castor, qui plus qu'homme du monde desiroit estre gras, se laissa conseiller ; et Sandrin, le voyant arresté en ceste opinion, luy dict qu'il s'estendist en la place, plat comme une grenoille, et ecarquillast les jambes, et qu'aprés il verroit beau jeu. Ce fit Castor. Alors Sandrin, tirant de sa gibeciere un petit cousteau qui couppoit comme un rasouer, et prenant d'une main la chasse où reposoient les compagnons de l'ymage de la brayette, aprés l'avoir un peu frottée affin de l'eschauffer, y fit avec la pointe de son cousteau une petite ouverture, dans laquelle ayant mis les deux doigts, en retira les deux pelerins avecques telle dexterité et gentillesse que l'autre n'en sentit quasi rien ; puis faict un leger emplastre des premieres herbes qu'il rencontra à ses pieds (ayant premierement distillé le jus sur la playe), et l'apliqua dessus. Aprés fit lever le pauvre Castor, qui, estant devenu chappon, mit la main à la bourse et luy donna cinquante florins qu'il luy avoit promis ; et, prenant congé de

ce gentil chirurgien, s'en retourna en son logis, où il ne fut plutost arrivé qu'il commença à souffrir la plus cruelle et angoisseuse passion que jamais homme sentist, ne pouvant reposer en façon quelconque. Aussi sa douleur s'augmentoit de jour en jour, à cause que sa playe se pourrissoit de chancre, et rendoit une si grande puanteur qu'elle empoisonnoit presque ceux qui s'en aprochoient.

Ce que venu aux oreilles de Sandrin, commença à frissonner de peur, se repentant de bien bon cueur d'avoir faict ceste faulte, craignant que la mort n'en ensuivist.

Castor, se voyant reduict à ceste langueur, monta en telle colere qu'il delibera tuer Sandrin, si qu'au mieux qu'il luy fut possible, accompagné de ses deux serviteurs, l'alla trouver comme il souppoit, auquel, tout transporté de fureur, il dict en entrant : « Sandrin, tu t'es joué de ma vie, et as pris plaisir me mettre au hazard d'une langoureuse mort ; mais je te proteste que, devant que je meure, je te feray payer la peine de ta mechanceté. » Et vouloit poursuivre, quand Sandrin, se levant, le chappeau au poing, luy rompt son propos par ces parolles : « Monsieur, si vous endurez quelque mal, vous en estes cause, pour ce que par voz prieres m'avez induict à faire ce à quoy je ne voulois entendre. Toutesfois, affin qu'il ne vous semble qu'il y ayt de ma faulte, ou que je sois trouvé ingrat

du bien que m'avez faict et demeure coulpable de vostre mort, je vous prie que demain, de grand matin, me veniez trouver aux champs où j'estois hier, et là vous monstreray que je sçay faire, donnant si bon ordre à vostre mal que m'en sçaurez gré tout le temps de vostre vie. »

Ainsi Castor, oubliant sa colere, s'en retourna, laissant Sandrin en deliberation de s'en fuyr en quelque pays estrange, pensant tousjours se veoir entre les mains des bourreaux. Ce que voyant sa femme, et ne sachant la cause de ceste frayeur, luy en demanda l'occasion. A laquelle il declara de point en point tout le secret. Quoy entendu par elle, et considerant la sottise de Castor et le peril auquel il estoit, demeura aucunement estonnée. Aprés, remonstrant à son mary le danger auquel il s'estoit plongé par sa faulte, doulcement le reconforta, l'admonnestant prendre courage, et qu'elle y pourvoiroit si sagement que tout se porteroit bien. Venue l'heure du jour suivant, ceste femme se vestit des accoustremens de Sandrin, son mary, se coiffa de son chapeau, accoupla ses bœufz et s'en alla au labourage, où elle n'avoit encores tourné trois fois la charrue que Castor arriva, lequel, la pensant estre Sandrin qui labourast, luy dist : « Sandrin, je meurs si ne prens pitié de moy, car la playe que m'as faicte n'est encores refermée, joinct que la chair en est toute pourrie, et rend

telle puanteur que je doubte de mon salut. Et, si en brief ne me donnes le remede necessaire, tu me verras mourir à tes pieds. » La femme deguisée en Sandrin luy demanda veoir sa playe, et qu'elle y pourvoiroit. Adonc Castor, destachant sa brayette et haulsant le devant de sa chemise, luy monstra l'ouverture que le chancre avoit des-ja toute gastée. Ce que voyant, ceste femme luy dict en souriant : « Monsieur, vous monstrez bien que n'avez point de cueur, et encor moins de courage, de craindre la mort pour si peu de chose, que pensez neantmoins estre irreparable; mais vous estes trompé si le croyez ainsi. Et quoy? si vous estiez comme moy, que seroit-ce? Il y a un an entier que ma playe me fut faicte beaucoup plus grande que la vostre, toutesfois elle n'est encores consolidée, et est tant puante que c'est pitié; neantmoins vous voyez comme je suis gras, potelé et frais comme un œillet. Et, affin que ne doutiez de ce que je vous dy, je vous en veux bien monstrer l'experience. » Ce disant, s'affermit d'une jambe contre terre, et, levant l'autre sur les manches de la charue, haussa ses accoustremens, et, laschant une puante vesse, luy fit baisser la teste pour regarder sa playe. Castor, voyant ceste grande ouverture, laquelle estoit beaucoup plus large que la sienne, n'estre encor refermée depuis le temps, sentant aussi la grande puanteur qui luy montoit au nez, et consi-

derant qu'il n'avoit seulement les genitoires ostez, mais encore le membre viril, se resjouyt en soymesme, deliberant de là en avant endurer patiemment et la douleur et la puanteur qui provenoit de ceste encisure. Tellement que, prenant courage, au bout de quelque temps le pauvret commença à se guarir, et devenir si gras et refaict qu'il donnoit plaisir à qui le regardoit.

Les dames rirent assez de Castor, lequel estoit demeuré sans tesmoings; mais la risée des hommes fut beaucoup plus grande quand ils veirent la femme à Sandrin luy monstrer sa nature, et, desguisée en son mary, luy faire croire qu'avec les tesmoings on luy avoit couppé le membre. Et, pour ce qu'aulcun de la trouppe ne se pouvoit abstenir de rire, ma Dame, frappant ses mains l'une contre l'autre, fit signe qu'on se teust, et qu'Ariane suyvist l'ordre en recitant son enigme. Laquelle, pour ne sembler moins propre et gentille que les autres, dict ainsi:

ENIGME

Je veulx que mon amy sur le ventre se couche;
Et pour le soulager voicy ce que je fais:
Je pren à belles mains la chose, et puis la mectz
Dedans le trou ouvert, si bien que je le bouche.

Aprés, en l'œilladant d'un regard comme lousche,
Poussant et repoussant sans jamais avoir paix,

Je laisse cheoir dedans je ne sçay quoy d'espais,
Dont le tiede degout le rend morne et farouche.

Il se plaint sur la fin ; mais, pour l'encourager
Et ses tristes pensers de son cueur estranger,
Tousjours je l'entretien de toute ma puissance ;

Tellement que jamais il n'est de moy laissé
Que l'un, tout estonné, n'en ayt pleine la pance,
Et l'autre ne s'en aille et recreu et lassé.

L'enigme raconté par Ariane blessa un peu les oreilles des auditeurs, lesquelz le trouverent aulcunement vergongneux. Au moyen de quoy, ma Dame, la reprenant avec aigres parolles, luy monstra qu'elle n'en estoit contente. Mais la gentille damoiselle, qui estoit toute plaisante et gaillarde, d'un visage ouvert et joyeux s'excusa, disant : « Soubz vostre reverence, ma Dame, vous n'avez juste occasion vous fascher à l'encontre de moy, d'aultant que mon enigme, qui porte seulement avec soy un ridicule effect, n'est deshonneste comme le pensez, et voicy la raison. Quand on veult bailler un clistere à un malade, ne le faict-on pas le plus souvent coucher sur le ventre? Aprés, ne prend-on pas à belles mains la chose, c'est à dire la seringue, et la mect-on pas dedans le trou? Et, pource que le malade prend le clistere contre son gré, se plaignant ordinairement, ne luy dict-on pas qu'il ne se fasche, ains prenne courage? Davantage, celle qui luy donne, en poussant et repoussant, ne luy emplit-elle pas la pance de la decoction? Ce faict, s'en

retourne-elle pas quasi toute lasse de la peine qu'elle a prinse à l'entour du malade? Ainsi voyez-vous, noble assistence, mon enigme n'estre tant sale et vicieux que le faisiez du commencement.» Adonc ma Dame, ayant ouy et bien entendu la subtile interpretation de ce gentil enigme, s'apaisa, ordonnant que de là en avant chacune peust librement dire ce que plus luy viendroit à gré, sans crainte d'en estre reprise. Ce qu'entendu par Catharuze, à laquelle estoit escheu le troisiesme lieu pour discourir, et qu'ample liberté luy estoit donnée dire ce qui luy viendroit à la bouche, donna tel commencement à sa fable :





FABLE III.

Polixene, jeune vefve, ayme plusieurs amoureux. Pamphilè, son fils, la reprend; elle luy promect se retirer de cest amour, moyennant qu'il ne se gratte plus, ce qu'il luy accorde; sa mere le trompe; en fin chacun retourne à son mestier.

La femme qui est accoustumée à quelque chose que ce soit, ou bonne ou mauvaise, ne s'en peult aysement retirer comme l'on voudroit, d'autant qu'elle persevere tousjours jusques à la fin en ceste vieille peau en laquelle elle a prins sa premiere nourriture. Et, à ce propos, je delibere ores vous raconter un cas advenu à une jeune vefve, laquelle, abandonnée à toute luxure et lubricité, ne s'en peut jamais retirer pour chose quelconque; mais, par subtil moyen, trompant son propre fils, qui amiablement la reprenoit, poursuivit tousjours les premieres arres de son train

commencé, ainsi que plus à plein vous entendrez par le discours de ma fable.

Peu de jours sont passez, gracieuses Dames, qu'en la pompeuse et magnifique cité de Venise y eut une vefve nommée Polixene, femme, à la verité, sans faire tort aux autres, autant belle et jeune qu'on vid de long temps, mais d'assez basse condition, laquelle, estant encores avec son mary, eut de luy un fils appellé Pamphile, jeune homme autant recommandé pour la gentillesse de son esprit, bonne vie et louables coustumes, qu'autre de l'estat dont il se mesloit, qui estoit d'orfevrerie. Or, pour ce que (comme nous disions cy-dessus) ceste jeune vefve estoit belle, plaisante et gaillarde, elle estoit solicitée de plusieurs personnes, et mesmes les premiers et plus apparens de la cité luy faisoient l'amour, ce qu'elle enduroit patiemment ; et, comme celle qui avoit desja eprouvé les plaisirs du monde et gousté la doulceur des embrassemens amoureux, condescendoit aysément à leur volonté, se donnant à eux en corps et en ame. Ainsi ceste bonne dame, qui estoit toute de feu, ne se prostituoit seulement à un ou deux (faulte qui eust esté aucunement excusable à une jeune vefve comme elle estoit), mais habandonnoit son corps à quiconque estoit desireux de ses embrassemens, n'ayant respect ny à son honneur, ny à celuy de son feu mary. Dont Pamphile, qui s'en

estoit souvent aperceu, mouroit sur les pieds, sentant un tel crevecueur et dure passion en son ame que tout homme peult penser.

Demeurant donc ce pauvre jeune homme en ce tourment d'esprit, et ne pouvant souffrir une telle honte et grande mechanceté, proposa plusieurs fois en soymesme faire mourir sa mere; mais, considerant aprés qu'il estoit son fils et avoit prins vie d'elle, oubliant ce cruel et pernicieux dessein, changea d'opinion, et voulut essayer si par belles parolles il la pourroit gaigner, la retirant de cest erreur. Au moyen dequoy, prenant un jour l'opportunité du temps et s'estant assis auprés d'elle, luy usa de tels propos : « Ma mere, que j'ay tousjours aymée et honorée comme mon devoir me le commande, Dieu sçait avecques quelle douleur et extreme passion j'ay, tant qu'il m'a esté possible, tenu couvert et ensevely au plus secret de mon cueur ce que, ne pouvant plus supporter, je suis ores forcé le vomir en vostre sein, me persuadant que ne le trouverez mauvais de moy qui suis vostre enfant. Je vous ose donc dire (pardonnez-moy, s'il vous plaist) que, d'autant que par le passé je vous ay tousjours congneuë sage, prudente et advisée, d'autant vous monstrez-vous à ceste heure vollage, impudente et eshontée, tant vous vous estes estrangée de vous-mesmes; si que je desire maintenant estre

autant esloigné de vous que j'en suis prés, puis que, comme je voy, vous menez un train si malheureux que je ne puis penser sinon que cherchez obscurcir à jamais vostre renommée, souïller le nom de feu mon pere, et me rendre heritier d'un scandale eternel. Helas! si ne voulez avoir quelque egard à vostre honneur, ayez pour le moins quelque respect à moy, qui vous suis enfant unique, donné de Dieu comme pour baston de vostre vieillesse. » Ceste mauvaise femme, l'oyant ainsi parler, se leva de son siege, et, secoüant la teste, se print à rire sans luy respondre un seul mot. Quoy voyant le pauvre Pamphile, et qu'elle ne tenoit compte de toutes ses remonstrances et admonitions, delibera ne luy en parler jamais, et la laisser faire ce qu'elle voudroit.

Quelque temps aprés, Pamphile devint si galeux qu'il resembloit un vray ladre; à quoy, de malheur, pource que c'estoit au temps des froidures, il ne pouvoit remedier; et, qui pis estoit, n'osoit se chauffer, parce que, quand il s'aprochoit tant soit peu du feu, son sang qui s'emouvoit luy causoit une si cruelle demangeaison qu'il se dechiroit de tous costez. Un soir entre les autres, que ce pauvre jeune homme estoit assis entre les tyzons, il vid entrer un des amoureux à sa mere, lequel en sa presence se mit à la baiser, accoler et caresser, devisant assez longuement avec elle; dequoy le

pauvret sentoit un tel ennuy en son cueur qu'il eust voulu estre mort. A la fin, voyant le compagnon sorty, dict en se grattant à ceste femme ehontée : « Ma mere, je vous ay quelquesfois exhortée et priée instamment qu'eussiez à reformer voŝ apetits trop desreiglez, qui ne vous peuvent engendrer qu'une vergongne perpetuelle, et à moy un eternel deshonneur. Mais, comme femme debordée, avez faict la sourde oreille à mes sainctes admonitions, voulant plustost contenter vostre sale et deshonneste desir qu'escouter mes conseils. Or maintenant, si jamais je fis quelque chose pour vous, je vous supplie encores ceste fois, par ce que plus vous aymez, et par moy, si de moy avez quelque soucy, que laissiez ceste vie ignominieuse, donniez fin à ces meschancetez, abandonniez ce fol amour, et aymiez vostre honneur; autrement serez cause de ma ruyne. Et quoy! voyez-vous point que la mort vous va tallonnant pas à pas? N'entendez-vous que chacun tient ses contes de vous, que l'on faict la fable du commun, et que par les rues les petits enfans mesmes en vont à la moustarde? » Ce disant, le pauvre homme se grattoit à toute puissance. Polixene, oyant les plaintes de son fils, proposa y mettre fin par le moyen d'une certaine tromperie, qu'elle executa depuis si dextrement qu'elle succeda selon son desir et intention. Et, pour y donner commence-

ment, se tournant vers son fils, luy dict : « Pamphile, tu te plains tousjours de moy pource que je fais l'amour, et veritablement je t'en sçay gré, d'autant que tu fais en cela ce qu'un bon enfant doit faire. Mais, si tu es autant soigneux de mon honneur comme tu t'en vantes, tu m'accorderas une seule chose ; et, si tu le fais, je te promects, en recompense, me mettre en ta discretion, donner congé à tous mes amoureux, et vivre desormais sainctement et chastement. Mais aussi, où tu ne feras ce dont je te veux requerir, je te jure, au contraire, que je feray encores pis que jamais je n'ay faict. »

Le fils, qui ne souhaittoit en ce monde que l'honneur de sa mere, luy respondit : « Commandez hardiment, ma mere, et je vous obeiray, fust-ce à me jetter en un feu pour l'amour de vous, moyennant que renonciez à ceste detestable impudicité en laquelle vous vous estes tousjours veautrée jusques icy. — Pren bien garde, dict la mere, et considere ce que je te diray, car, si tu y faux, je te failliray aussi. — Je m'oblige sur ma vie, dict Pamphile, de accomplir de poinct en poinct ce qu'il vous plaira m'ordonner. — Mon enfant, je ne veux autre chose de toy, replique lors Polixene, sinon que, par trois soirs consecutifs, tu ne te grattes en façon quelconque ; et, si tu fais cela pour moy, je te promects satisfaire à ton desir. » Le jeune

homme, ayant entendu la volonté de sa mere, demeura aucunement estonné, tant ceste demande luy sembloit estrange et difficile; neantmoins, il estoit tant amy de l'honneur de sa mere que il s'y accorda, et en signe de ce se toucherent les mains.

Le premier soir venu, Pamphile ferma sa boutique et se retira au logis, où, attendant que le soupper fust prest, se pourmena quelques tours; à la fin, gaigné de la froidure, s'aprocha du feu, devant lequel ne fut plus tost assis qu'il luy print une telle et si grande affection de se gratter qu'il ne sçavoit quelle contenance tenir. Sa fine mere, qui expressément avoit faict ce grand feu à fin que par la chaleur d'iceluy le pauvret se eschauffast en son harnois, et le voyant s'estendre et froncer le nez comme un qui a trop mangé de moustarde, luy dict : « Pamphile, que fais-tu? Regarde bien que tu ne me tiennes ta promesse, autrement je te manqueray de la mienne. » Respond Pamphile : « N'ayez peur de rien, je vous prie, car je n'ay garde. » Ce pendant, et l'un et l'autre enrageoient, l'un de se gratter, et l'autre de se retrouver avec ses amoureux.

Ceste premiere soirée ainsi passée en grande angoisse et amertume, l'autre arriva. Adonc la mere fit bon feu, attendant son fils à soupper; lequel venu, en grinssant les dents et se contrai-

gnant le mieux qui luy fut possible, passa encores ceste seconde soirée sans se gratter. Polixene, voyant la constance de Pamphile, qui avoit desja passé deux soirs, eut peur de perdre, dont elle se tourmentoit assez en elle-mesme. En fin, éguillonnée du tan d'amour, delibera si bien besongner que son fils auroit occasion de se gratter, et elle de jouyr de ses amours. Au moyen de quoy, ayant delicatement apresté à soupper et faict provision de bon vin, se mit à faire plus grand feu que de coustume, attendant Pamphile ; lequel arrivé, et voyant ce brave appareil, demeura tout estonné ; si que, se tournant vers sa mere, luy dict : « Ma mere, que veult dire cecy ? Il semble que vueillez faire nopces ! Auriez-vous bien changé de volunté ? » A quoy elle respond : « Certes, mon enfant, nenny, ains suis plus constante que devant ; mais, considerant que, tant que le jour dure jusques à la nuict toute noire, tu ne bouges de l'ouvrouer à travailler, voyant aussi que ceste meschante galle t'a tellement rongé que tu n'as que les os couzus en la peau, meuë de compassion, je t'ay apresté ces menuës viandes, à fin que puisses subvenir à nature, et plus gaillardement resister au cruel tourment que tu souffres. » Pamphile, qui estoit tout bon et simple, ne s'appercevant de l'astuce maternelle, et que le serpent estoit caché entre les belles fleurs, la creut, et se

mit, comme l'on dict, le dos au feu, le ventre à table, commençant à manger de toutes ses dents. Ce pendant la fine femme attizoit tantost le feu, et tantost presentoit à son fils de la viande sallée et trempée en une sausse faicte de sucre et fortes espices, à fin qu'eschauffé et du feu et de la viande, il fust incité à se gratter. Estant donc Pamphile retourné devers le feu, aprés avoir suffisamment souppé, luy print si grande envie de se gratter qu'il ne pouvoit durer. Au moyen dequoy, desboutonnant son pourpoint, desliant ses chausses et les avallant jusques à la cheville des pieds, et retroussant les manches de sa chemise par dessus ses coudes, se print tellement à gratter qu'il suoit sang de toutes parts. Lors, se retournant vers sa mere, qui rioit soubs son chapperon de le veoir faire, luy escria à haute voix : « Que chacun retourne à son mestier, chacun retourne à son mestier ! » La bonne dame, se voyant avoir gaigné sans jouër, feignant en estre faschée, luy dict : « Comment ! Pamphile, quelle folie te tient ? Que penses-tu faire ? Est-ce là ceste belle promesse que tu m'as faicte ? A ceste heure ne te pourras-tu plus plaindre de moy que je ne t'aye gardé ma foy jurée. » Pamphile, tousjours se grattant de plus fort en plus fort, luy respond, comme d'un esprit troublé : « Ma mere, que chacun retourne à son mestier, vous ferez vos affaires, et

je feray les miennes. » Et deslors le fils n'eut plus la hardiesse de reprendre sa mere, qui, retournant à son vomissement, se mit à tenir bouticque ouverte plus que jamais.

Toute l'assemblée demeura fort contente et satisfaicte de la fable recitée par Catharuze, à laquelle chacun ayant mis fin à la risée, ma Dame commanda proposer son enigme; et la damoiselle, pour ne troubler l'ordre accoustumé, en souriant dict ainsi :

ENIGME.

Quelle chose avons-nous, o gentes damoiselles,
Qui n'a ny plus ny moins que cinq doigts en largeur,
Et qui cache au dedans sa sombre profondeur
Des destours, des recoings, des chambres assez belles;

De qui l'entrée est bonne, et ses cachettes telles
Qu'elles n'ont point d'issue en leur vague rondeur,
Et qui, pour n'estre encor d'assez large grandeur,
Faict du commencement regarder les estoilles;

Mais qui, ayant souffert ce doux premier assault,
Se faict long, large, estroit, et tel comme il le faut,
Se formant au vouloir de cil qui le manye,

Et tousjours estant prest à recevoir celuy,
Soit long, gros ou menu, qui premier a envye,
Gaillard, de l'employer et se servir de luy?

L'obscur enigme recité par Catharuze donna à la

compagnie ample matiere pour en chercher l'interpretation; mais les uns et les autres, y ayant longuement songé, demeurerent en fin muets, ne se trouvant aucun qui sceust desnoüer le secret de sa vraye exposition. Au moyen dequoy la prudente Catharuze, les voyant sans langue, leur dist : « Mes dames, à fin de ne tenir ces seigneurs en suspens, j'en diray mon advis, soubs condition toutesfois de me submettre au jugement de qui l'entendra et interpretera mieux que moy. Sachez donc que mon enigme ne demonstre autre chose que le gand, qui nous garde et conserve la main, lequel, en l'essayant, est d'assez difficile entrée; mais, y ayant une fois mis la main, en faictes aprés ce que voulez.

La prompte declaration de cest enigme, ainsi donnée, pleut infiniment à la compagnie. Ce faict, ma Dame appella Lorette, qui estoit assise prés Vincende, et luy commanda qu'elle suyvist l'ordre. Laquelle, tournant d'une doulce hardiesse son beau visage devers le Bembe, luy dict : « Seigneur Anthoine, ce seroit une grande honte à vous, qui estes tout plaisant et tout amoureux, si ne nous recitiez quelque joyeuse fable, assaisonnée avec autant de gaillardise et bonne grace qu'avez accoustumé. Quant à moy, je jure que j'en raconterois volontiers s'il me souvenoit de quelque une qui fust suffisante pour contenter ceste noble compagnie; mais, mananda, j'ay tout oublié : c'est pourquoy je vous suplie faire cet office en mon lieu; et,

si me faictes ce bien, je vous en demeureray obligée à tousjours.» Le Bembe, qui ce soir ne pensoit faire des contes, respondit : « Ma Damoiselle, combien que ne me sente capable à si grande entreprise, neant-moins, pource que je repute toutes vos prieres à commandement, j'accepteray ceste charge et m'efforceray, sinon en tout, au moins en ce qui me sera possible, satisfaire à vos desirs.» Ainsi, ayant prins la permission de ma Dame, commença sa fable en ceste sorte.





FABLE IV.

Grande contention se meut entre trois religieuses, assavoir laquelle doibt estre abbesse. Le grand vicaire de l'evesque ordonne que ce sera celle qui fera plus digne preuve de sa vertu.

COMBIEN que, gracieuses dames, la modestie soit grandement recommandable envers un chacun, neantmoins je la juge beaucoup plus loüable quand elle se trouve en un homme qui se congnoist soymesmes : c'est pourquoy, moyennant vostre faveur, je delibere raconter une fable non moins ingenieuse que belle, laquelle, encore qu'elle soit aucunement ridicule et peu honneste, si m'efforceray-je vous la reciter avecq' toute sobrieté, reverence et honnesteté deuë et requise. Et, si d'aventure quelque partie de mon discours offence vos chastes et delicates oreilles, dés maintenant je vous en demande pardon, vous priant

humblement m'en remettre la peine à une autre fois.

En la noble cité de Florence est un monastere de femmes, tres-renommé pour sa saincteté et religion (le tiltre duquel, pour ce coup, je veux passer soubs silence, à fin de ne souïller de une tache tant noire son nom glorieux), duquel estoit jadis abbesse une bonne dame toute devote, laquelle, agravée de vieillesse, et atenuée d'une longue et langoureuse maladie, paya, quelques ans sont passez, le tribut à nature, rendant son esprit à Dieu son createur. Estant donc ceste bonne dame decedée, et ses obseques et funerailles solennellement parfaictes et accomplies, les religieuses, qui ne vouloient demeurer sans chef, à fin d'en eslire un firent sonner le chapitre, auquel toutes celles qui y avoient voix s'assemblerent, en la presence du grand vicaire de l'evesque, leur superieur, homme prudent et advisé, lequel, desirant sur toutes choses que, sans brigues, faveurs ny autres telles voyes illicites qui se pratiquent ordinairement en choses semblables, mais que selon droict et raison l'on procedast à l'election de la nouvelle abbesse, ayant faict seoir toutes les religieuses, leur voulut bien recommander par tels propos : « Mes Dames, je pense qu'aucune de vous n'est tant ignorante qu'elle ne sache bien que ceste honorable congregation ne se faict à

autre intention que pour eslire une d'entre vous qui soit vostre chef et puisse sainctement et religieusement vous gouverner, soubs l'obeissance des reigles de ce convent, comme une bonne mere ses humbles enfans. S'il est ainsi, je croy qu'en vos consciences y besongnerez si sagement que Dieu en sera servy, le peuple satisfaict, et vous honorées à jamais, chose que je desire le plus du monde, et laquelle je vous recommande de tout mon cueur, vous suppliant autant que je puis y avoir tel egard que devez, sans vous laisser transporter à aucune passion. » Ce qu'elles luy promirent faire.

Advint qu'en ce consistoire et solennelle assemblée se trouverent trois religieuses entre lesquelles, à cause de la crosse, s'émeut un tres-grand differend : car chacune d'elles, se sentant beaucoup favorisée des autres religieuses, presumoit tant de sa personne qu'elle pensoit estre quelque chose davantage que ses compagnes, vouloit honorer son nom du tiltre abbatial. Au moyen dequoy, l'une des trois, nommée sœur Venerande, se levant de son siege, se tourne vers la compagnie et dict ainsi : « Mes sœurs et filles bien-aymées, vous pouvez icy clairement comprendre de quelle affectionnée amitié j'ay tousjours faict actuel service à cestuy nostre convent ; si que je n'y ay seulement vieilly, ains suis devenuë tant caduque qu'à peine

me puis-je porter sans un baston. Au moyen dequoy, ayant quelque egard à mes vieux ans et long service, me semble raisonnable que je doy par vous estre esleuë pour vostre chef; et, où mes passez travaux et tant de longues veilles que j'ay faictes en ma jeunesse ne vous pourroient emouvoir à cela, au moins ayez quelque respect à ma vieillesse, laquelle sur toutes choses doibt estre recommandée et honorée. Et, d'autant que je n'ay plus gueres à vivre, d'autant plustost feray-je place à une autre qui viendra aprés moy. Ainsi, mes filles, vous me donnerez, s'il vous plaist, ceste courte joye, reduisant en vostre memoire les bons conseils dont je vous ay autrefois consolées. » Ce dict, mit fin à ces paroles en pleurant.

Adonc sœur Modestie, qui estoit de moyen aage, se leva et dict : « Mes meres et sœurs, vous avez ouy et clerement entendu la proposition de sœur Venerande, laquelle, combien qu'elle soit plus aagée qu'aucune de nous, ne doibt toutesfois, selon mon advis, estre par vous appellée à la dignité abbatiale; d'autant qu'elle est desormais si vieille et caducque qu'il y a plus de simplesse en elle que de sagesse, si qu'elle a d'orenavant plus besoin d'estre gouvernée par autruy que de gouverner les autres. Mais, si avec un meur jugement venez à considerer ma grandeur, et de quels parens je suis née, certes, pour le devoir de vos

consciences, ne eslirez pour vostre abbesse autre que moy. Vous sçavez toutes que nostre monastere est vexé d'un nombre infini de procés et a besoin de support et faveurs; et quels plus grands en pourroit-il avoir en ses occurrences que de mes parens, qui, me voyans vostre chef, n'employeront seulement leurs biens et facultez pour nous, mais leurs vies propres s'il en est besoin? »

A peine sœur Modestie fut-elle assise que sœur Pacifique se leva sur pieds, et avec toute reverence parla en ceste sorte : « Je me asseure, venerables sœurs, que, comme dames prudentes et sages, vous émerveillerez aucunement de ce que, demeurant en ce convent seulement depuis trois ans, je me vueille egaller, ains marcher devant ces deux nos honorables sœurs, lesquelles me devancent de beaucoup en aage et noblesse de sang; mais, si avec les yeux de l'entendement venez à sagement considerer qui je suis, et quelles sont mes conditions, sans doubte vous estimerez beaucoup plus ma verte jeunesse que l'aage decrepit de l'une et la noblesse des parens de l'autre. Quand je fus renduë ceans, j'apportay, comme il vous est manifeste, un si grand et riche doüaire qu'il a esté suffisant pour faire rebastir de fond en comble ce monastere, qui pour son ancienneté tomboit tout en ruyne. Je tais les heritages, maisons et mectairies qui ont encores esté achaptées de mes

deniers, et dont tous les ans on retire un grand profit et revenu. Pour ces causes doncques et autres mes merites, en recompense aussi de tant de biens-faicts que avez receus de moy, vous ne me devez, ce me semble, refuser ceste faveur que de me nommer et eslire pour vostre abbesse, attendu encor que vostre vie et vos vestemens ne vous sont eslargis (aprés Dieu) d'autre que de moy. » Ce dict, s'alla remettre en sa place.

Ainsi ces trois dames ayant mis fin à leur plaidoyé, le grand vicaire fit venir devant luy toutes les religieuses l'une aprés l'autre, et fit escrire le nom de celle que chacune d'elles en sa conscience vouloit qui fust abbesse. Ce faict, et elles toutes ayans donné leurs voix, advint de fortune que les trois estrivantes eurent autant de voix l'une comme l'autre, qui fut cause qu'il s'esleva grand contention entre toutes les autres moinesses : car les unes vouloient que Venerande fust abbesse, cestes-cy que ce fust Modestie, et ces autres demandoient Pacifique, tellement qu'elles ne se pouvoient aucunement appaiser; quand le grand vicaire, voyant leur dure et opiniastre obstination, et considerant que chacune des trois sœurs, par ses bonnes conditions, meritoit quelque chose davantage qu'une abbaye, pensa trouver moyen que l'une des trois demeurast abbesse, sans donner matiere aux autres d'en estre fachées; et, les faisant venir toutes trois

devant luy, leur dict : « Mes Dames, je suis suffisamment informé de vos vertus et bonnes conditions, qui sont telles que chacune de vous merite mille fois plus que la piece que debattez; mais, parce que les voix sont pareilles et en avez l'une autant que l'autre, ces dames sont en si grande controverse à raison de l'election que c'est pitié. A ceste cause, à fin de vous conserver en amitié et tranquile paix, je vous veux donner un moyen sur cet affaire, qui sera tel qu'en fin vous demeurerez toutes contentes; et voycy comment : chacune de vous, mes dames, qui aspirez à cest honorable degré, s'estudiera dedans trois jours faire en la presence de ces vertueuses dames et nous quelque loüable preuve de sa vertu et digne d'eternelle memoire; et celle de vous trois qui sera jugée avoir mieux faict que les deux autres demeurera abbesse sur toutes les religieuses, qui deslors luy presteront toute obeissance. »

Ceste ordonnance de M. le grand vicaire pleut aux trois religieuses, lesquelles d'une voix promirent entierement l'entretenir. Le jour assigné venu, et estant toutes assemblées au chapitre, le grand vicaire fit venir les trois qui aspiroient à la crosse, et leur demanda si elles avoient pensé à leurs affaires, lesquelles luy respondirent que ouy. Aprés, estans toutes assises, sœur Venerande, qui estoit la plus aagée de toutes, se mit au mylieu de la

place, et, tirant de sa cucule une petite eguille de damas, laquelle y estoit attachée, leva ses robbes et sa chemise par devant, puis, haulsant une cuisse en la presence de tous les assistans, pissa si delicatement au travers du trou de l'eguille qu'une seule petite goutte ne tomba à terre que premier elle n'eust passé par le trou. Quoy voyant, le grand vicaire et les religieuses penserent indubitablement que Venerande deust estre abbesse, jugeans estre impossible pouvoir faire chose plus subtile que ceste-là. Ce faict, sœur Modestie, qui n'estoit de beaucoup si vieille que l'autre, se leva, et, s'estant mise en place marchande, tira de son sein un dé dont on jouë, et le mit sur un banc, les cinq points dessus. Aprés print cinq petits grains de millet et mit chacun d'iceux en l'un des cinq points du dé; puis, descouvrant son derriere et approchant ses fesses du banc sur lequel estoit le dé, fit un pet si gros et terrible que il fit quasi évanouïr de peur le grand vicaire et toutes les religieuses; et, encor que ce pet sortist avec un bruict violent et sifflement horrible, si fut-il neantmoins tiré d'une telle adresse et dexterité que le grain qui estoit au trou du mylieu demeura en sa place, et les quatre autres disparurent et ne furent jamais veus depuis. Toute l'assemblée ne trouva ceste épreuve moindre que l'autre; ce pendant demeuroit coye, attendant ce que feroit sœur Pacifique,

laquelle, se mettant en jeu comme les autres, fit un tour, non d'une vieille, mais d'une jeune hommasse, pource qu'ayant tiré de sa pochette un noyau de peche, le jetta en l'air, puis soudain se retroussa par derriere, levant le cul en hault, et, recevant le noyau au tomber avec les fesses, l'estraignit si fort qu'elle le grugea plus menu que n'est menuë la poussiere. Ce faict, se remit en sa place. Le grand vicaire et toutes les religieuses, assemblant leurs testes, commencerent à opiner sur la vertu de ces trois dames, et, voyans qu'ils ne pouvoient rien diffinir sur le champ, le bon seigneur demanda delay pour en deliberer. Et, parce qu'en fueilletant tous ses livres il ne peut jamais trouver la decision de ceste cause, il la laissa en suspens, tellement que jusques aujourd'huy le procés en est pendu au croc. Ainsi, mes Dames, donnerez, s'il vous plaist, la sentence, laquelle, pour la grandeur de la matiere, je n'ay osé prononcer.

La fable recitée par le Bembe apresta plus à rire aux hommes qu'aux femmes, pour ce que, de honte, les pouvrettes, baissant leurs testes en leur giron, n'osoient lever les yeux. Mais les hommes, discourans sur ceste nouvelle, disoient tantost une chose, tantost une autre, y prenans le plus grand plaisir du monde, quand ma Dame, les voyant tant opiniastres en leur

risée, et les pauvres damoiselles muettes comme statues de marbre, commanda faire silence, et que le Bembe, en recitant son enigme, suyvist l'ordre. Mais luy, qui avoit des-ja assez conté, se tournant vers la gentille Lorette, luy dict : « Ma Damoyselle, c'est ores à vous à reciter l'enigme, car, si j'ay faict quelque chose pour vous en une sorte, je ne delibere vous contenter en l'autre. » Adonc la damoiselle, qui ne voulut contester là dessus, dict ainsi :

ENIGME.

Ma compagne m'attend au milieu de la place,
Ses deux cuisses ouvrant et estendant les bras.
Lors je monte dessus, et, agenceant mon cas,
Je fais qu'aulcun de nous point ou peu se desplace.

Aprés, entre mes mains un long chose j'embrasse,
Lequel ayant frotté et en hault et en bas,
Devient en peu de temps si gluant et si gras
Qu'il me le faut cacher au creux d'une fendasse.

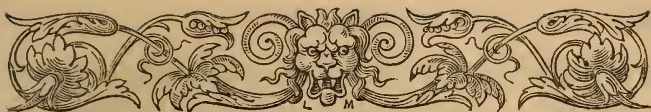
Adonc, l'un d'un costé haletant et suant,
Et l'autre, de sa part, tousjours se remuant,
Travaillons sans cesser jusque à l'œuvre accomplie,

Laquelle poursuyvant, joignons si bien noz coups
Qu'il faut que le dessus, nonobstant sa furie,
Le quitte à la parfin à celuy de dessoubs.

Toute la compagnie affirma l'enigme recité par Lorette n'estre moins beau et plaisant que la fable

du Bembe. Mais, pour ce que peu l'entendoient, ma Dame commanda l'interpreter. Lors Lorette, sans trop songer, dict ainsi : « Deux hommes vouloient syer une grosse poultre : l'un demeura attendant en la place, l'autre monta dessus le bois, où estant, print la sye, qui est longue, et la frotta, et en haut et en bas, d'un peu d'huille, puis la mit en la fente du bois. Ce faict, commencerent à travailler, se remuans tousjours jusques à l'œuvre accomplie, qu'il fallut que celuy qui estoit dessus descendist, le quittant à celuy de dessoubs. » La subtile interpretation de ce plaisant enigme fut trouvée fort ingenieuse, et, chacun prestant bonne audience, ma Dame commanda à Eritrée raconter sa fable, laquelle, sans trop se faire tirer l'oreille, dist ainsi.





FABLE V.

Maistre Zephire, prestre, conjure un jeune homme qui mangeoit les figues de son jardin.

L'on dict ordinairement, mes Dames, que la vertu consiste aux parolles, aux herbes et aux pierres; mais, quand à moy, je croy la puissance des pierres exceder celle des herbes et des parolles, comme je desire vous faire entendre par le discours de ceste petite fable.

En la ville de Bergame demeuroit jadis un vieil prestre avaricieux, lequel avoit le bruict d'estre autant riche et pecunieux qu'homme de sa robbe. Cestuy, entre ses autres facultez, avoit aux fauxbours de la ville, prés la porte nommée Penta, un fort beau et plaisant jardin, lequel, outre ses autres et plus recommandables singularitez, estoit peuplé de toutes sortes d'arbres fruictiers, entre lesquels se monstroit un grand et spacieux figuier,

qui tous les ans, en sa saison, produisoit de tres-belles figues, de couleur meslée entre blanc et violet, rendans une gomme et larme jaune et douce comme miel, au surplus grosses ainsi qu'un esteuf; dont il estoit si jaloux que, pour empescher qu'elles ne luy fussent prinses et desrobbées, avoit faict fermer son jardin de hautes murailles, environnées de longs et profons fossez; et, non content encores de cela, envoyoit tous les soirs quelcun à la garde de ses figues, lesquelles il reservoit pour en faire des presens aux gentils-hommes et principaux de la ville, suyvant sa bonne coustume.

Or, une nuict que de fortune il avoit oublié à envoyer faire la sentinelle en son jardin, un jeune homme trouva moyen d'y entrer et monter sur l'arbre, où, choisissant les figues plus meures d'entre les vertes, prenoit peine les luy garder fidellement dans le cabinet de son ventre. En ces entrefaictes, maistre Zephire (ainsi se nommoit ce prestre), se souvenant n'avoir le soir envoyé personne à la garde de son figuier, y voulut aller luy-mesme; mais il n'eut plutost retiré la clef de la serreure et entré au jardin qu'il aperceut le compagnon, lequel à son beau loisir mangeoit ses figues, dont il pensa desesperer. Parquoy, fasché à merveilles, pria le galand qu'il descendist et se contentast de ce qu'il avoit faict. Mais le mignon, qui trouvoit les figues bonnes, en secouant la teste

faisoit la sourde oreille à ses prieres. Au moyen dequoy le bon prestre, se jettant à genoux, se mit à le conjurer, luy commandant par le ciel, par la terre, par les planettes, par les elemens, brief, par toutes les sainctes parolles qui se trouvent escrites en son breviaire, qu'il eust à descendre de dessus l'arbre; mais le jeune homme en faisoit pis, et mangeoit tousjours plus fort. Quoy voyant maistre Zephire, et que tous ses propos se perdoient en l'air, s'advisa d'un autre moyen, et, cueillant une grosse poignée de toutes les herbes du jardin, bonnes et mauvaises, le conjura qu'en la vertu d'icelles il descendist de dessus son figuier; mais, au lieu d'obeir à ses conjurations, en s'accommodant montoit tousjours plus haut. Adonc le prestre, tout bouillant de colere et maltalent, prononça ces motz : « Il est escrit que la vertu consiste aux parolles, aux herbes et aux pierres : je t'ay conjuré par les deux premieres, et n'en as tenu compte; or, maintenant, je te conjure en la vertu de ces pierres, que tu ayes à descendre de dessus mon figuier. » Ce disant, commença à luy ruer tant de pierres et de si cruelle façon, qu'ores le frappant au bras, tantost en la jambe, et maintenant par le dos, il le meurtrit de tous costez, tellement que le pauvre jeune homme fut contrainct se jetter à bas, et s'enfuyant laissa choir toutes les figues dont il avoit emply son sein. Ainsi les pierres eurent

plus grand vertu et puissance que les herbes et les parolles.

Des-ja Eritrée avoit mis fin à sa courte nouvelle, quand ma Dame luy fit signe qu'elle suyvist, recitant son enigme; et elle, sans trop se faire prier, dict ainsi :

ENIGME

Messieurs, respondez-moy à ce que je demande;
Vous, Mesdames aussi, dictes-m'en vostre advis;
Mais ne songez long temps, pour autant que je suis
A ceste occasion en une peine grande.

Trois s'en viennent à vous, l'une est jeune et friande,
Estroite et bien serrée en ses nouveaux habitz;
L'autre est si chatouilleuse et chaude que les nuits
Elle ne veut souffrir qu'au combat l'on se rende;

La troisiesme est si gaye et prompte que jamais,
Soit de nuict, soit de jour, ne vous delaisse en paix,
Ains vous contrainct quitter bien souvent vostre couche.

Or, à vostre souhet, pour vous rendre joyeux,
Laquelle de ces trois aymeriez-vous le mieux,
Ou l'estroite, ou la gaye, ou l'autre un peu farouche?

L'ambiguité de cet enigme recité par Eritrée desrobba la voix et la parolle à toute l'assemblée, qui, ne pouvant que respondre, ne sçavoit aussi à laquelle des trois s'arrester. A la fin (ma Dame ayant contrainct un chacun de dire son advis), l'un disoit

aymer mieux l'estroite et bien serrée, l'autre la gaye et prompte, et les autres la chatouilleuse, sans toutesfois qu'ils en entendissent aucunement la signification. Au moyen dequoy Eritrée, pour les mettre d'accord, dict : « Il ne me semble bon que ceste noble compagnie demeure plus longuement en suspens; parquoy je luy veux dire que l'estroicte et bien lyée n'est autre chose que la teigne, laquelle pour la guarir il faut medeciner et estroictement lyer avec bandelettes. La gaye et prompte signifie la foire, qui contrainct l'homme se relever du lict à toutes heures affin de descharger son ventre. Et la chaude et chatouilleuse s'attribue à l'importune galle, laquelle sur le soir et durant la nuict eschauffe l'homme d'une telle rage qu'il se mangeroit volontiers à belles dentz, comme fit le filz de la vefve en la nouvelle non moins doctement que elegamment recitée par Catharuze. » La gentille exposition de ce douteux enigme pleut generalement à toute la compagnie, qui, pour ce qu'il estoit des-ja tard, prenant congé de Madame, se retira soubs condition de se retrouver au mesme lieu le soir ensuivant.





E. Champollion, sc. Jouaust, Ed. A. Salmon, Imp.

SEPTIÈME NUIT

Fable II.



LA SEPTIESME NUICT

DES-JA *toutes les parties de l'extreme et froid Occident commençoient à s'ombrager d'un nuage obscur, et la bien-aymée compagne à Pluton estendoit les tenebres de toutes pars, quand ceste honneste et gentille compagnie se rendit au palais de ma Dame, où de main en main chacun print place et s'assit en son lieu accoustumé, ne faisans ny plus ny moins ceste soirée icy que l'autre precedente. Lors du Moulin, par le commandement de ma Dame, ordonna le vase luy estre apporté, auquel ayant mis la main, en tira premierement le nom de Vincende, aprés celuy de fleur Diane, puis celuy de Loyse, reservant le quatriesme rang à Leonor, et le cinquiesme à Isabelle. Ce faict, ma Dame commanda que Lorette dist une chanson; laquelle, obeissant sans autrement s'excuser, commença à dire ainsi :*

CHANSON

Je brusle en frissonnant, et dedans ceste flame
Qui m'eschauffe le cueur
Je sens encor (helas!) ma pauvre amoureuse ame
Se geler de froideur;

Si que mon chaut desir, qui ardent ne souspire
Qu'un amour vertueux,
Or deçà, or delà, incessamment me tire,
Tardif et soupsonneux;

J'eusse ja plus qu'assez descouvert ma pensée,
Affin de soulager
La grande passion dont mon ame offensée
Ne se peut descharger;

Mais la rouge vergongne et la craintive honte
D'offenser vostre honneur
Guerroyent mon desir d'une adresse si prompte
Qu'ils m'ont trancy de pœur.

Tellement qu'au malheur qui ores me bourelle
Et ronge sans cesser
Ils prestent tel secours que ma peine cruelle
Ne me veut point laisser.

Ainsi, helas! j'apren que d'amitié tant forte
Le fruict le plus certain
Est de vivre trompé d'une esperance morte,
Ou de mourir soudain.

Ceste douce et armonieuse chanson finie, Vincende, qui, par sort, devoit donner commencement aux plaisans discours de ceste nuict, quitta son siege, et, faisant la reverence deüe, dict en ceste façon.



FABLE I.

Ortodose Symeon, marchant florentin, s'achemine en Flandres, où, devenu amoureux d'Argentine, courtisane, oublie sa propre femme, laquelle par enchantement le va trouver, puis, estant engrossie par luy, retourne à Florence.

Le discours seroit long qui voudroit raconter quelle et combien grande est l'amitié que la femme porte à son mary, principalement quand elle le trouve homme selon son desir, comme, au contraire, combien est mortelle sa hayne et inimitié quand elle se void assujetie au pouvoir d'un qui ne luy est agreable. D'autant que, selon l'opinion des sages, la femme est toute haine ou toute amour. Ce qu'aysément pourrez comprendre si à la fable que j'entens ores vous reciter il vous plaist prester quelque benigne audience.

Sachez donc, mes Dames, qu'en la noble cité

de Florence y eut jadis un riche marchant nommé Ortodose Symeon, lequel avoit espousé une jeune dame belle, sage, bien aprise et de vie toute religieuse et saincte, le nom de laquelle estoit Ysabeau. Cestuy, las de garder sa boutique et desireux faire profiter sa marchandise, voulut tenter la fortune et esprouver s'il feroit mieux son proffit aux champs qu'en sa maison; si qu'un beau matin, ayant prins congé de ses parens et amys, partit de Florence, au grand regret de sa chere femme, qu'il laissa tant éplorée que la bouche ne luy peut ouvrir pour luy dire A Dieu, et print la route de Flandres, où estant arrivé, advint que de bonne, ains plutost de mauvaise fortune, il print à louage une maison joignant celle d'une courtisane nommée Argentine, de laquelle il devint si éperdument amoureux qu'il n'oublia seulement la memoire de son Ysabeau, mais, qui plus est, ne se pouvoit quasi souvenir de soymesme.

Des-ja cinq ans estoient passez que ceste pauvre femme estoit demeurée en ce vefvage contrainct, sans, durant ce long temps, avoir oncques oy ni vent ny voix de son mary, dont elle mouroit de regret, menant le plus éploré dueil que jamais femme sçauroit faire; tellement qu'ayant mis à part tous les plaisirs qui sont coustumiers d'accompagner la jeunesse, ne se soucioit plus que de se retirer seule à part en un coing de quelque

chappelle de l'eglise de l'Annonciade, où elle alloit tous les jours faire ses devotions ; et là, les genoux en terre, les larmes aux yeux et l'estomac remply d'un monde infiny de sanglotz et pitoyables souspirs, prioit incessamment à Dieu qu'il luy pleust luy renvoyer son mary sain et sauve ; mais ses humbles prieres, longs jeusnes et larges aumosnes ne luy servirent de beaucoup en cet endroict. Au moyen dequoy, voyant que pour tous ses bienfaicts elle n'estoit exaucée, impatiente en sa poursuite, delibera changer de façon et prendre le party contraire, tellement que de devote qu'elle estoit au commencement, et fervente en l'amour de Dieu, elle s'adonna et eut recours aux enchantemens et sors magicques, esperant par ceste malheureuse et damnable voye ses affaires devoir mieux succeder.

Ainsi, un beau matin, dés l'aube du jour, elle s'en alla trouver une vieille sorciere, nommée Gabrine Furette, laquelle avoit le renom d'estre tant experimentée en la magie qu'elle faisoit des choses contre tout ordre naturel, si que c'estoit merveilles, non seulement à les veoir, mais encores à en ouyr le recit ; à laquelle, de premiere abordée, elle descouvrit entierement ce qu'elle cachoit au plus secret de ses pensées, la suppliant autant humblement qu'elle pouvoit luy vouloir estre aydant en ceste tant extreme ne-

cessité. Et où elle recevroit d'elle ceste faveur que de luy apprendre quelques nouvelles de son mary, outre que sa vie luy en demeureroit obligée à jamais, elle luy feroit paroistre qu'elle ne se seroit employée pour une ingrate. Ce disant, tira de sa bource dix beaux escus, qu'elle mit pour avance és mains de ceste vieille, qui, serrant les doigts, joyeuse au possible d'une si bonne rencontre, luy promit que dés le soir mesme elle luy monstreroit un tour de son mestier, et que, devant que le troisiesme jour fust passé, elle luy feroit veoir son mary et jouyr de ses embrassemens desirez, dont la jeune dame demeura la plus contente femme du monde.

Ce pendant, le soir estant venu, ceste vieille sorciere print un petit livret, dans lequel elle marmonna quelques parolles secrettes, fit contre terre un cerne d'assez moyenne grandeur, qu'elle environna de certaines figures et caracteres magicques; aprés tira de son sein une petite fiolle pleine de ne sçay quelle delicate liqueur, dont elle beut une goutte; puis, en ayant autant faict prendre à Ysabeau, luy dict : « Ma fille, tu sçais que nous ne sommes icy assemblées pour enfiler des perles, mais bien pour tirer les esprits du plus creux des abismes infernaux, et en la vertu de mes parolles les contraindre et forcer à faire ce où la puissance des hommes ne peut atteindre, chose qui n'est de

peu de peine ny d'aisée execution. Parquoy, m'amye, il est icy necessaire que tu t'armes d'une grande et asseurée constance, sans t'effrayer aucunement de chose que puisses veoir ou entendre, pour épouventable qu'elle soit; et sur tout garde-toy bien qu'il ne te prenne envye d'invocquer le nom de Dieu ny de ses saincts, ny faire seulement le signe de la croix, pour ce que, faisant aucune de ces choses, tu te mettrois en grand danger de mort. — Non, non, ma mere, dict Ysabeau, n'ayez pœur de moy; mais tenez-vous toute asseurée que, quand je verrois deschainez tous les diables qui habitent le centre de la terre, ilz ne me sçauroient faire pœur. — Despouille-toy donc, dict la sorciere, et entre en ce cerne avecques moy. » A quoy obeit Ysabeau. Aprés, Gabrine, ouvrant de rechef son livret, grommela tout bas je ne sçay quoy, puis, herissant son poil grison, roullant les yeux en la teste, et fremissante de fureur, prononça ces motz à haute voix : « Par la puissante vertu qui m'a esté donnée sur vous, ô princes infernaux! je vous adjure que presentement ayez à comparoistre devant moy pour recevoir mes commandemens. » Lors Astarot, Farfarel et les autres princes des demons, estans contrains par la puissance des parolles de Gabrine, se presenterent incontinent à elle, faisans le plus grand bruict et tintamare dont on oyt jamais parler. Adonc Ga-

brine : « Je vous conjure et commande que presentement, sans fraude, vous ayez à me declarer où est ores Ortodose Symeon, mary d'Ysabeau cy presente, et s'il est vif ou mort. — Saches, Gabrine, respond Astarot, qu'Ortodose vit, mais d'une vie que je n'ose appeller vie, d'autant qu'il est si éperdument affolé de l'amour d'Argentine, courtisane flamande, qu'il en a perdu le sens et la raison, si qu'il ne se souvient plus aujourduy de sa femme. » Quoy entendu par l'enchanteresse, commanda soudain à Farfarel se transformer en cheval, et porter Ysabeau au lieu où estoit Ortodose; ce qui fut à l'instant executé par l'esprit, lequel, ayant pris la forme d'un beau coursier, et chargé sur son eschine ceste jeune femme, s'esleva en l'air, et, sans luy faire aucun mal ne desplaisir, posta d'une telle vitesse et diligence que le lendemain, avant que le soleil fust levé, il la deschargea invisiblement en la maison d'Argentine, des beautez, attrais, bonnes graces et façons de laquelle il farda si bien Ysabeau que les plus clair voyans y eussent esté trompez, et n'y eust eu homme qui ne l'eust prinse pour ceste garce; le visage de laquelle, par mesme moyen, en ses principaux trais et lineamens il sillonna en contreschange de tant de rides, bordant ses beaux yeux d'une vive et rouge escarlatte qui rendoit incessamment la cire epaisse d'un doigt, et changeant l'or de ses cheveux en

argent, ou, pour mieux dire, en couleur pareille aux blanches cordes d'un cistre, qu'elle retenoit la grace d'un cinge de cent ans. Toutesfois cecy estoit pour elle, qu'elle ne pouvoit estre veuë de personne en cet estat, non plus qu'elle ne pouvoit veoir aucun. L'heure de souper venuë, Ysabeau ainsi masquée souppa avecques son mary, lequel, aprés quelque leger devis, la nappe estant ostée, la print par la main, et, luy demandant s'il estoit pas temps de s'aller reposer, la mena en la chambre, où ils se coucherent ensemble, pensant Ortodose estre avec son Argentine.

Les secretz et estrois embrassemens, assaisonnez de mille savoureux baisers et tendres caresses, furent de telle force qu'en ceste mesme nuict Ysabeau conceut et devint grosse. Ce pendant Farfarel, qui mesnageoit d'un autre costé, ayant crocheté le cabinet, se saisit gentiment d'un riche manteau tout couvert de belle broderie semée de grosses perles et pierres precieuses, avec un beau et magnifique carcan qu'autresfois Ortodose avoit donné à Argentine. Ce faict et la nuict du lendemain venuë, l'esprit, ayant à chacune rendu sa premiere forme, reprit la sienne cavaline, et charge Ysabeau sur sa crouppe, [et] galloppa d'une telle vivacité et promptitude que le lendemain devant la pointe du jour il la rendit en Florence en la chambre de Gabrine, à laquelle il donna la robbe et le

carcan qu'il avoit desrobbez, lesquels à l'instant elle rendit à Ysabeau, disant : « Ma fille, tu garderas cecy cher comme les yeux de ta teste, pource qu'en temps et lieu ils doivent estre tesmoings de ta loyauté. » Ysabeau, les ayant prins et remercié bien humblement la magicienne de tant de bien qu'elle luy avoit moyenné par sa caballe et secrette science, print congé d'elle et s'en retourna en sa maison.

Quatre moys n'estoient encores passez que le ventre commença à enfler à ceste jeune femme; quoy venu aux oreilles de ses parens, demeurerent plus estonnez que si le ciel fust tombé, veu mesmes qu'ils la tenoient pour toute religieuse et saincte. Au moyen dequoy ils luy demanderent si elle avoit quelque maladie interieure qui causast ceste enfleure, ou si elle estoit grosse d'enfant, et, s'il estoit ainsi, qui en estoit le pere. A quoy, d'un visage riant et ouvert, elle dict que veritablement elle estoit grosse du faict de son mary, chose qu'ils disoient estre impossible de toute impossibilité, d'autant qu'ils sçavoient à la verité qu'il y avoit plus de cinq ans qu'Ortodose estoit absent et esloigné d'elle, et que depuis ce temps il n'estoit retourné; ainsi, qu'il estoit incroyable que ce fust de son faict. A ceste occasion, faschez à merveilles, craignans que ceste grossesse ne leur engendrast une vergongne perpe-

tuelle, delibererent entre-eux la faire mourir; mais la crainte de Dieu, qu'ils avoient pourtraicte devant les yeux, la perte du petit enfant innocent, le murmure du monde et la honte du mary, les retirant de ceste perverse et mal-heureuse volonté, les fist attendre que l'enfant fust né. Le terme venu que les femmes sont faictes meres, Ysabeau accoucha d'un beau petit filz. Quoy entendu par les parens, enragez d'un despit crevecueur, en manderent incontinent les nouvelles à Ortodose, luy escrivans ainsi : « La grande et fraternelle amitié que nous vous portons, Ortodose, est si extreme que elle ne veut permettre que souffrions un tel et si grand malheur advenu en vostre maison vous estre celé, encores qu'il nous soit impossible en reveiller la memoire sans rougir, pour estre vostre honte jointe à nostre ignominie. Sachez donc qu'Ysabeau, vostre femme et nostre sœur, depuis quelques jours en çà, à nostre commun scandale, est accouchée d'un fils, le pere duquel nous est incongneu. Et, n'eust esté vostre tant longue absence, nous l'eussions jugé vostre, tant il vous resemble bien. Il y a ja long temps que nous eussions faict mourir la mere et l'enfant, n'eust esté la crainte que nous avons de offenser Dieu, qui nous en a tousjours gardez jusques icy, comme ne voulant que souillassions noz mains homicides en nostre propre sang. A ceste cause,

vous pourvoirez à voz affaires et à la conservation de vostre honneur, n'endurant une telle et si lourde offence demeurer impunie. » Ortodose, ayant receu ces lettres et entendu si tristes nouvelles, se contrista fort en soymesmes, et, ayant appellé Argentine, luy dict : « Mamye, il me fault necessairement retourner à Florence pour l'expedition de quelques affaires qui me importent de beaucoup, lesquelles despeschées, je ne failliray à vous venir retrouver le plustost qu'il me sera possible. Ce pendant je vous recommande vostre santé, et le peu qu'il a pleu à Dieu me donner, dont aurez soin comme de vostre chose propre; au surplus, vivez contente, et vous souvenez de moy, qui ne puis vivre sans la memoire de vous. »

Ortodose, estant ainsi party de Flandres, singla tant avecques vent prospere qu'en peu de jours il aborda à Florence, et, arrivé en sa maison, fut joyeusement et avec une infinité de doulces caresses receu de sa femme, qu'il ne pouvoit veoir d'un bon œil, proposant en son ame homicide la tuer, puis se retirer secretement en quelque pays incogneu. Mais, considerant aprés le danger et deshonneur qu'à ceste occasion il pourroit encourir, il reserva ce chastiment à une autre fois. Adonc fit entendre sa venuë à ses parens, les priant que le lendemain ils luy fissent cet honneur venir disner en son logis. Les invitez[1], venus à l'heure

promise, furent bien receus par Ortodose et sa femme, qui les firent seoir à table. Graces dictes et la nappe levée, Ortodose commença à dire ainsi : « Mes freres et bons amys, je pense que n'ignorez pourquoy je vous ay tous assemblez icy; au moyen dequoy je ne m'estendray d'avantage en longs discours et paroles superfluës, ains viendray au faict qui nous touche. » Et, haussant le visage contre sa femme, qui estoit assise de l'autre costé, luy dict : « Ysabeau, parle à moy : qui t'a faict cet enfant que tu nourris ceans? — Vous, dict-elle. — Moy! et comment moy, respond Ortodose, veu que j'ay esté cinq ans absent, pendant lequel temps je ne t'ay jamais veuë? Comme doncq oses-tu dire que ç'a esté moy? — Je vous dy, replique Ysabeau, que l'enfant est vostre, et l'avez engendré en moy estant en Flandres. » Alors Ortodose, allumé de colere : « Ah! femme ruzée, qui as beu toute honte, quand fus-tu jamais en Flandres? — Quand je couchay avecques vous », respondit Ysabeau; et lors, commençant à un bout, luy conta de fil en eguille comme le tout estoit allé, en quel lieu ce fut, en quel temps, les propos qu'ils eurent ensemble la nuict estans au lict, bref jusques aux choses plus secrettes et qu'une femme ne peut honnestement repeter sans rougir. Et, combien que par son discours elle ravist d'admiration et ebaïssement Ortodose et

ses beaux freres, neantmoins ils n'en pouvoient rien croire. Au moyen dequoy Ysabeau, voyant l'endurcye obstination de son mary et le congnoissant estre incredule, quitta sa place, et, entrée en sa chambre, tira de son cabinet le precieux manteau et carcan, puis, retournée trouver la compagnie, dict à son mary : « Puis que ne voulez reconnoistre mes paroles sans bonnes enseignes, peut-estre recongnoistrez-vous cestes-cy. » Lors, monstrant le manteau : « Et bien, mon amy, congnoissez-vous cest accoustrement, tant bien et richement etoffé ? » A quoy Ortodose, comme tout transporté d'esbahissement, respondit : « Je sçay bien qu'un tout semblable et de mesme façon me defaut, et que dés le jour qu'il me fut desrobbé je n'en ay oncques ouy nouvelles. — Sachez, dict Ysabeau, que c'est celuy mesme qu'avez perdu. » Ce faict, la bonne dame mit la main en son sein, et, en ayant tyré le carcan, dict : « Et de ce carcan, qu'en dictes-vous ? Le vistes-vous jamais autre part qu'entre mes mains ? » Adonc le mary, ne pouvant contredire, fut contraint respondre que ouy, adjoustant que le carcan et le manteau luy avoient esté prins en un mesme temps. « Or, affin, dict-elle, de vous faire plus ample preuve de ma fidelité et loyauté, que je desire vous estre congneuë et à tout le monde, je vous veux clerement monstrer qu'ignoramment, affin que je ne

dise follement, avez mauvaise opinion de moy. » Lors, se faisant apporter l'enfant, que la nourrice tenoit entre ses bras, le developpa de ses langes, et, le tenant nud, dict : « Or ça, mon amy, congnoissez-vous point ce petit poupon? » Et luy monstrant le pied gauche, où le petit doigt defailloit comme aussi à Ortodose : « Voyez, dict-elle, si ces enseignes sont pas vallables et suffisantes preuves de ma loyauté. » Ce que voyant, Ortodose, devenu plus muet qu'un poisson, ne sceut que respondre; et, prenant le petit mignon entre ses bras, le baisa plus de cent mille fois, l'advoüant pour son fils. Adonc Ysabeau, devenuë un peu plus hardye, dict : « Sachez, Ortodose, que mes longs jeusnes, mes frequentes oraisons et prieres continuës, et autres bonnes œuvres que j'ay faictes en vostre faveur, m'ont faict obtenir ce qu'entendrez. Estant donc un matin en l'eglise de l'Annonciade, les genoux courbez devant le crucifix, priant Dieu qu'il luy pleust me faire ceste grace que je peusse une fois entendre de vos nouvelles, je fus exaucée, car à l'instant je fus par un ange invisiblement transportée en Flandres, où estant couchée avec vous, tels et si ardens furent nos embrassemens que je demouray grosse. Ce faict, et la nuict d'aprés, avec le manteau et le carcan que je vous ay monstrez, je me retrouvé icy où nous sommes. » Ortodose et les freres et pa-

rens, ayans veu ces signes evidens et entendu ce qu'Ysabeau avoit fidellement recité, s'embrassent l'un l'autre, et, ravis de grande joye, baiserent tous ceste bonne dame d'une tant amiable affection et douceur fraternelle que c'estoit plaisir.

Quelques jours aprés, Ortodose retourna en Flandres, où il ne demeura long temps qu'il maria honorablement Argentine; puis, ayant faict charger un gros vaisseau de tout ce qu'il avoit en ce pays là, retourna en Florence, où avec son Ysabeau et son petit enfant il vesquit depuis long temps en joyeuse paix et douce tranquilité.

Vincende ayant mis fin à sa pitoyable nouvelle, qui fut grandement loüée d'un chacun, ma Dame, qui pleuroit de grand ayse, luy commanda qu'elle proposast son enigme ; laquelle, sans chercher longues excuses, promptement dict ainsi :

ENIGME

Je suis gros, bien poly et de bonne rondeur ;
J'ay des yeux assez grands, et si je ne voy goutte.
Tousjours la gayeté me suit où je me boutte,
Et les dames souvent desirent ma faveur.

Quand je suis plus gaillard et bouillant de chaleur,
Et qu'à mon premier feu nouveau feu on adjouste,
Entre deux choses blancz, dans une noire voulte,
On me mect à tous coups pour dompter ma fureur.

Là, par le prompt effort de ma puissance royde,

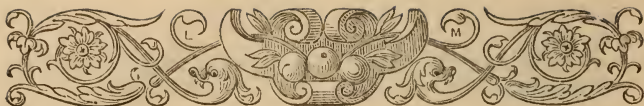
Tous les plus morfundus et de nature froyde
J'eschauffe tellement qu'en fin j'en refroidy.

Aussi, de çà, de là, si souvent on m'agite
Que, d'ardant que j'estois, j'en reste moins hardy,
Tant ma puissance adonc devient foible et petite.

Le subtil et ingenieux enigme proposé par Vincende pleut merveilleusement à la compagnie, en laquelle aucun ne se trouva, tant fust-il docte, qui le peust explicquer. Au moyen dequoy la damoiselle, voyant chacun devenu muet, et son enigme demeurer sans estre resoult, se leva debout, et, ayant premierement demandé congé, l'exposa en ceste sorte : « Messieurs et Dames, mon enigme ne veult signifier autre chose qu'une bassinoire, laquelle, ayant le ventre plain de braise, est mise entre deux linceux blancs; elle a des yeux, c'est à dire des trous, dont elle ne void goutte, et est mise en œuvre quand il faict plus froid. »

Fleurdiane, à qui eschéoit le second lieu pour discourir, sans attendre le commandement de ma Dame, dict ainsi.





FABLE II.

Marguerite Spolatine, devenuë amoureuse de Theodore, hermite, le va trouver à nage. Ses freres s'en apperçoivent; en fin, trompée par une faulse clairté, miserablement se noye en la mer.

Amour, selon la diffinition des sages, n'est autre chose qu'une irraisonnable volonté, causée d'une passion qui s'engendre au cueur par une affection desordonnée et penser impudic, les malheureux effects duquel sont la perte des richesses terriennes, la debilité des forces corporelles, le desvoyement de l'esprit et la privation de la liberté ; et se monstre ce traistre tel en son inconstance qu'il ne sçait que c'est de raison, d'ordre ny d'aucun arrest. Il est pere des vices, ennemy de la jeunesse et la mort des vieillarts ; et peu souvent, ou plustost jamais, triomphe-il d'une heureuse fin, comme la preuve s'est veuë en une jeune dame de la famille des

Spolatins, laquelle, s'estant soubsmise à sa discretion, finit miserablement sa vie.

Entre Raguse, qui est une cité des plus recommandées et fameuses de Dalmatie, située au giron de la mer, et une petite isle communément appellée l'Isle du mylieu, laquelle luy est voisine et adjacente, et où est assis un fort beau chasteau bien et magnifiquement basty, est un petit escueil desert et inhabité, tant pour l'intemperature et corruption de l'air que pour l'infertilité et sterilité du lieu, sur lequel on ne peult remarquer autre bastiment que une bien petite chappelle, accompagnée d'une meschante maisonnette demy couverte d'herbes seiches, de mousse et de legeres buschettes de boys, en laquelle un pauvre hermite, nommé Theodore, s'estoit confiné, pour le reste de ses jours y servir Dieu en la descharge de ses pechez. Cestuy, n'ayant autre moyen de substanter sa vie que des aumosnes et biens-faicts du peuple devot, l'alloit tous les jours mandiant, tantost à Raguse et tantost en l'Isle du mylieu.

Or advint qu'estant un jour en ceste isle, amassant des bribes selon sa coustume, trouva ce que jamais ne luy estoit tombé en la fantasie. Ce fut une belle et jeune maistresse, nommée Marguerite, laquelle, le voyant beau et d'un visage doux et affable, considera en elle-mesme qu'il estoit homme pour plustost s'adonner à l'amour et plai-

sirs humains que se confiner en une solitude perpetuelle. Au moyen dequoy la pauvrette devint tellement amoureuse de ses bonnes graces que jour et nuict ne songeoit à autre chose qu'en luy, qui, ne pensant rien moins qu'à ceste nouvelle conqueste, continuoit tousjours son mestier de belistre, allant de maison en maison, comme le pourceau de sainct Anthoine, et specialement en celle de Marguerite, qui, pour l'entiere et parfaicte amitié qu'elle luy portoit, luy donnoit tousjours l'aumosne de la meilleure volonté du monde, sans toutesfois luy oser deceller le secret de son affection.

Mais amour, qui est la targue de laquelle se couvrent ceux qui marchent soubs ses estendars, et ne se monstre jamais paresseux d'enseigner les moyens de parvenir au point desiré, donna quelque hardiesse à ceste fille de descouvrir ses pensées au frater, si qu'un jour s'en estant accostée, faignant luy donner l'aumosne, avec une voix tremblante et peu asseurée luy dict ainsi : « Theodore, qui m'estes seul amy et entier refrigere de mon ame, la passion desmesurée qui me tourmente à vostre occasion est si excessivement grande que, si n'avez pitié de moy en me prestant vostre favorable secours, vous me verrez en bref finir ceste triste et langoureuse vie, que je ne desire me conserver sinon en vostre faveur et pour l'amour de vous, de

qui les perfections allument en moy un tel et si violent brazier que je ne puis plus resister à la cruauté des flammes qui me consomment. » Et, voulant continuer, fut empeschée par l'abondance des sanglotz qu'elle souspiroit, accompagnez d'un long ruisseau de larmes qui luy tomboient des yeux. L'hermite, qui jusques adonc ne s'estoit encores aperceu des bonnes volontez qu'elle luy portoit, demeura comme tout transporté et hors de soy ; en fin, ramassant ses esprits et s'asseurant petit à petit, se mit à la reconforter. Et tels furent leurs discours que, laissant à part les choses celestes, se fonderent bien avant sur l'amour, qu'ils demenerent si dextrement qu'il ne restoit sinon la commodité se trouver ensemble en privé pour l'accomplissement de ce qu'ils souhaittoient le plus, quand la jeune fille, qui estoit fort accorte, luy dict : « Mon cueur, vous me ferez plaisir ne vous soucier de rien, et je vous en prie, par ce que j'ay trouvé le moyen qu'il fauldra tenir en cet affaire, qui est tel qu'à ce soir, environ les quatre heures de nuict, vous mettrez un flambeau allumé aux fenestres de vostre petite loge, et du surplus laissez-m'en faire, car, si tost que je l'auray veu, je ne failliray vous aller trouver. » Alors Theodore : « Helas, m'amour, comment passerez-vous la mer, veu que vous ny moy n'avons aucun vaisseau pour ce faire ? Et de nous commettre à la discretion

d'autruy, le hazard seroit trop perilleux pour le salut de nostre honneur et de nos vies. » Respond la jeune fille : « Je vous dy encores une fois pour toutes que ne vous souciez de rien, ains vous reposiez de tout sur moy, faisant seulement ce dont je vous prie : car, par là, je trouveray façon vous aller veoir sans encourir au danger de mort, ny que nostre honneur y soit en rien offencé, pource qu'ayant veu la lumiere, j'yray si secrettement à nage vers vous qu'aucun ne pourra rien apprendre de nostre faict. » A laquelle Theodore : « Helas! il y a danger, ma sœur, que ne vous noyez en passant la mer, parce que vous estes jeune et de si petite et foible halaine, et puis avec cela le voyage est long. — Je n'ay pas pœur que l'haleine me faille, respond Marguerite, car je sçay nager comme un poisson. »

Quoy entendu par l'hermite, qui la voioit opiniastre en sa ferme volonté, s'y accorda tellement que, la nuict venuë, suyvant leur assignation, il alluma le flambeau, attendant en grande devotion sa bien-aymée dame, laquelle, voyant la clairté messagere de leurs amours, se resjouyt fort en elle-mesme. Et, s'estant despouyllée toute nuë, fors de sa chemise, dont elle se enveloppa la teste, se jetta incontinent en la mer, que, nageant, elle fendit des pieds et des mains avec une telle et prompte dexterité qu'en moins d'un quart d'heure

elle aborda la maisonnette de l'hermite, lequel, l'ayant receüe entre ses bras et mise en son petit logis, l'essuya mollement avec un beau linge plus blanc que n'est la neige. Aprés, la baisant amoureusement, la coucha en son petit lict, et luy auprés d'elle, de laquelle il receut mille amoureux embrassemens et doulces caresses, cueillant les derniers fruicts de son amour. Le lendemain, avant l'aube du jour, la jeune dame, toute gaye et contente, s'en retourna par le mesme chemin et en la façon qu'elle estoit venuë, en bonne deliberation de retourner souvent veoir les reliques du frere, comme elle fit à toutes les occasions qui se presenterent et qu'elle voyoit le flambeau allumé.

Mais la maudite et aveugle fortune, ennemye du repos des humains, ne voulut souffrir que ceste jeune fille jouïst long temps des doux embrassemens de son amy, ains, comme envieuse du bien d'autruy, s'y opposa, rompant en un coup tous ses desseins: pource que, le ciel estant de toutes pars couvert d'une noire et obscure nuée, Marguerite, qui avoit veu le flambeau, se jetta en mer comme de coustume, où nageant elle fut veuë par aucuns pescheurs qui jettoient leurs filets non trop loin de là; lesquels, l'entendant fendre les vagues qui grommeloient à l'encontre de ses costez, et pensans que ce fust quelque gros poisson, se mirent ententivement à regarder que ce pouvoit estre; en fin, ap-

prochez plus prés, virent que c'estoit une femme, qui, ayant pris terre, s'alla droict rendre au logis de l'hermite, dont ils furent assez emerveillez; et, battans incontinent l'eau avecques leurs avirons, firent tant qu'ils aborderent la petite case, à l'entour de laquelle se mirent en embusche, faisans si songneuse sentinelle qu'au bout de quelque temps ils virent sortir la pauvre Marguerite et se remettre à nage vers l'Isle du mylieu. Mais la pauvrette ne se peut si bien cacher qu'elle ne fust recogneuë par ces pescheurs, lesquels, ayans descouvert qui elle estoit, consideré en eux-mesmes le danger où elle se precipitoit, et diligemment remarqué le signal du flambeau, par plusieurs fois delibererent entre eux tenir le faict secret. Toutesfois, pensans aprés au grand scandale qui en pourroit avenir, et l'honneste famille dont elle estoit issuë, et le peril de mort où elle se hazardoit, soudain changerent d'opinion, concluans en advertir les freres, comme ils firent le jour ensuivant, leur racontant de poinct en poinct tout ce que ils avoient veu. Quoy entendu par eux, demeurerent transis comme une statue, ne pouvans penser qu'une telle meschanceté peust tomber en la fantasie de leur sœur. Finablement, contrains par la verité du faict à le croire, prindrent resolution la faire mourir, ce que depuis ils executerent en la façon que je vous declareray cy aprés.

Le soir de la nuict suyvante venu, le plus jeune des freres, estant monté sur un petit bachot, rama secrettement vers la maison de l'hermite, lequel ayant humblement salüé, il pria bien fort luy vouloir faire ceste faveur de le retirer pour ceste nuict en son hermitage, d'autant qu'il luy estoit advenu une fortune pour laquelle il seroit en danger de sa personne s'il tomboit une fois és mains de la justice ; et, où il luy feroit ceste grace que le sauver, il luy en demeureroit obligé tout le temps de sa vie, qu'il reputeroit tenir de luy, comme de celuy qui la luy auroit conservée par sa charité et bonté paternelle, et disant le traistre toutes ces choses à fin de faire oublier à ce pauvre moyne la souvenance d'allumer son flambeau secretaire de ses pensées. Lequel, le congnoissant estre frere à Marguerite, le receut benignement, et, le consolant au mieux qu'il luy estoit possible, luy remonstroit quelles sont les miseres mondaines, et les graves pechez qui mortifient l'ame, la rendant servile au diable, et mille tels autres saincts propos esquels ils passerent la plus grand part de la nuict.

Ce pendant les autres freres, qui estoient secrettement sortis de leur logis avec une grande perche et une lanterne, ayans monté sur un vaisseau, ramerent droict vers la maisonnette de l'hermite, arrivez au pied de laquelle ils lyerent leur flambeau allumé au bout de ce long bois, qu'ils dresserent,

attendans ce qui en adviendroit. La jeune fille ne vit plus tost le feu qu'elle se mit en mer, selon sa coustume, nageant courageusement vers la clairté d'iceluy. Les freres, qui estoient au guet, oyans le bruict que Marguerite faisoit en nageant, prindrent leurs avirons, et, ramans le plus doulcement qui leur fut possible, sans qu'elle s'en apperceust s'esloignerent de l'hermitage. La pauvrette, qui, à cause de la grande obscurité de la nuict, ne voyoit rien que par la clairté du triste et mortel flambeau, le suyvoit à toute puissance; mais les mauvais freres, s'esloignans tousjours petit à petit, et l'ayant faict entrer bien avant en pleine mer, abaissans leur bois, esteignirent leur chandelle, si que l'infortunée amante, ne voyant plus goutte et ne congnoissant où elle estoit, lasse et recreuë du trop long nager, s'estonna; et, se voyant privée de tout secours humain, recommandant son ame à Dieu, abandonna son corps aux vagues cruelles, qui, comme un vaisseau rompu, l'engloutirent. Les freres, voyans qu'il n'y avoit plus de remede, se retirerent en leur maison, où le plus jeune se rendit le lendemain matin, aprés avoir bien humblement remercié l'hermite qui l'avoit logé la nuict precedente.

Desja la triste nouvelle de la perte de Marguerite estoit publiée par tout le chasteau, dont les freres parricides, qui en rioient en leur felon et

homicide cueur, faignoient en estre grandement faschez, quand le troisiesme jour ensuyvant, son corps mort fut par les ondes de la mer poussé au rivage proche de la maisonnette de l'hermite, qui, voyant et congnoissant mort ce qui l'entretenoit en vie, à peine qu'il ne trespassast de regret, et, pleurant un long ruisseau de larmes, tira de l'eau ce corps amoureux, jadis tout son bien et contentement, et le porta en sa chambre; et, se jettant sur le visage mort, y demeura long temps en regrez, couvrant de nouvelles larmes la blanche poictrine de celle qu'il reclamoit en vain. En fin, s'estant aulcunement apaisé, delibera l'ensevelir honorablement, et soulager son ame par prieres, jeusnes et autres biensfaicts; et, prenant la besche avec laquelle il avoit accoustumé labourer son jardin, fit une fosse en sa chappelle, puis, ayant fermé les yeux et la bouche au corps mort, le couronna d'une guirlande de roses et fresches violettes. Ce faict, en le baisant plus de mille fois, luy donnant sa benediction, le mit en la fosse, qu'il couvrit de terre et la terre de fleurs. Ainsi, par la deplorable mort de Marguerite, son honneur et celuy de ses freres fut conservé, sans que jamais personne sceust rien des amours dont nous avons parlé cy dessus.

Ceste pitoyable nouvelle emplit abondamment de larmes les yeux de toutes les damoiselles, lesquelles

avec leurs moucheoirs ne pouvoient fournir à les essuyer, quand ma Dame, qui ne pouvoit aussi contenir ses pleurs, pour avoir veu à ceste infortunée amante prendre si miserable fin, commanda à du Moulin proposer quelque gentil et plaisant enigme, à fin que par la doulceur et gayeté d'iceluy la douleur qu'elles avoient toutes receuë escoutant la nouvelle de Fleurdiane fust aucunement temperée; lequel, sans se faire tirer l'oreille, dict ainsi :

ENIGME

Dessus le tendre sein d'une jeune pucelle,
Et entre ses tetins qui s'enflent doucement,
Je pren ma nourriture et mon accroissement,
Me paissant à souhait des doulceurs de la belle.

Et, pour ne demeurer trop ingrat envers elle,
Sans la recompenser de son bon traictement,
Je luy donne mes biens, le cher esbatement
De sa songneuse main qui tousjours m'apastelle.

Mais les cieux, trop jaloux de mon ayse et repos,
Me pressent de si prés que, contrainct, je m'enclos
Dedans un petit nid où je vy solitaire.

Finablement, moymesme, ayant de moy pitié
Je sors de ce cachot avecques ma moitié,
Et pour vivre je cours à la mort volontaire.

De bien peu, ains de pas un de la compagnie, fut entendu le docte enigme proposé par du Moulin, qui, les voyant tous perplex et sans parole, leur dict :

« La vraye intelligence de mon enigme est telle. Au mois de may, la jeune fille mect en son sein les œufs du ver qui file la soye, lesquels finablement s'y couvent, le ver y prenant vie ; lequel, en recompense d'un tel benefice, luy donne la soye qu'il file, s'enfermant dans le peloton, duquel estant aprés sorty, se conjoinct avecques sa femelle qui faict les œufs, puis court volontairement à la mort. » L'exposition de ce douteux enigme, qui fut loué d'un chacun, ne fut trouvée moins docte que belle. Adonc Loyse, à laquelle eschéoit l'ordre de discourir, se leva debout, et, faisant une longue reverence à ma Dame, soubs sa permission, dict ainsi.





FABLE III.

Cimaroste, bouffon, va à Rome, où, ayant declaré un sien secret au Pape, faict donner les estrivieres à deux des archers de ses gardes.

POURCE que ce lieu, mes Dames, me semble plustost desdié au ris et à la gayeté que au chagrin et tristesse, et que je voy que la piteuse fable tant ingenieusement bien poursuyvie par Fleurdiane a ouvert voz yeux et voz poictrines aux larmes et sanglots, j'ay deliberé vous faire un petit discours au recit duquel j'espere que prendrez quelque plaisir, pource que par icelluy je vous feray entendre les plaisantes bouffonneries d'un Bressien, lequel, estant allé à Rome en intention de s'y enrichir, y finit povrement et miserablement sa vie.

En la cité de Bresse, assise en la province de Lombardie, fut jadis un bouffon ou plaisant,

nommé Cimaroste, homme rusé et malicieux, et peu agreable aux Bressiens, soit pource que il estoit du tout adonné à l'avarice (monstre qui devore toutes choses), ou pource qu'il estoit de Bresse, et que personne n'est receu prophete en son pays. Voyant donc Cimaroste ses facecies n'estre recompensées au poix de leur merite, comme il luy sembloit, se despita tant en soymesme que, sans advertir aulcun de son entreprise, partit de Bresse et s'en alla à Rome, pensant y acquerir en moins de rien grande quantité de deniers, chose qui ne luy succeda selon son desir, d'autant que ceste grande cité de Rome ne veult point de bestes sans layne.

En ce temps estoit pape et souverain pontife Leon, Allemand de nation, lequel, combien qu'il fust bien versé en toutes sciences, si est-ce qu'à la façon des grands seigneurs, mettant à part les choses serieuses, se delectoit souvent en bouffonneries et autres semblables recreations, sans toutesfois aulcunement recompenser ceux qui luy donnoient ce plaisir. Or Cimaroste, qui, pour n'avoir encore acquis beaucoup de congnoissance en Rome, ne sçavoit comme se faire congnoistre au pape, delibera estre soymesme son ambassadeur, se presenter à Sa Sainctеté, et luy monstrer ce qu'il sçavoit faire ; si que, un beau matin que sa quinte le print, il s'en alla droict au palais Sainct

Pierre, où lors le pape faisoit sa residence ordinaire, et, arrivé devant la premiere porte, se vouloit couler parmy la presse, quand par un archer des gardes, homme robuste et puissant, il fut arresté, lequel, en luy demandant où il alloit, luy mit quand et quand la main contre l'estomac, le repoussant si doulcement qu'il luy fit faire trois pas et un sault en arriere, dont le pauvre Cimaroste se trouva tout scandalizé. Toutesfois, voyant qu'il falloit filer doux, avalla cela comme miel, et, faignant estre tout transporté d'un desir d'entrer leans, se presenta derechef à la porte, disant à cet archer : « Vous devez croire, frere et amy, que, si je n'avois necessairement affaire avecques Sa Saincteté, vous ne me verriez ainsi vous importuner, tant je suis mauvais courtisan ; toutesfois, puisque les affaires me contraignent à cela, vous me ferez plaisir, et je vous en prie, me laisser entrer. — Et vous me ferez plaisir, et je vous en prie, dict l'archer, de vous retirer d'icy pour vostre proffict, autrement vous y trouverez ce que ne cherchez. » Mais plus cet archer se monstroit fascheux, plus Cimaroste se rendoit importun, voulant tousjours entrer à toute force, affermant incessamment vouloir advertir le pape de chose qui luy importoit de beaucoup. Quoy entendant, cet archer, qui se voyoit ainsi importuné, pensa incontinent en soymesmes que ce compagnon

pourroit estre bien recompensé par le pape, attendu qu'il l'alloit advertir de son proffit. Au moyen dequoy il s'accorda avecques luy du passage, moyennant qu'à son retour luy donneroit la moitié de ce que le pape luy auroit accordé ; ce que Cimaroste promit faire, lequel, passant oultre, entra jusques en l'antichambre, où il fut arresté par un jeune homme qui estoit commis à la garde de la chambre du pape, lequel luy dict : « Que demandez-vous, compagnon ? » Auquel Cimaroste : « Je vouldrois volontiers parler à Sa Saincteté. » Adonc le jeune homme : « Vous ne pouvez pour ceste heure, d'autant qu'il est empesché. » Lors Cimaroste : « Je vous prie, frere mon amy, ne me faire icy songer d'avantage, pource que les choses que j'enten luy declarer sont de trop grande importance, et requierent celerité. » Le jeune homme, escoutant ces paroles, se fantasia soudain ce que le premier archer s'estoit imaginé, parquoy dict à Cimaroste : « Compagnon, si vous voulez entrer, je veux que me donniez à vostre retour la moitié de tout ce que le pape vous donnera. » A quoy s'accorda librement Cimaroste, lequel, estant entré en la sumptueuse chambre du pape, vit derriere sa chaire, en un coing, un evesque alleman, duquel il s'accosta, se mettant à deviser avecques luy. L'evesque, qui n'entendoit la langue italienne, parloit tantost alleman, tantost latin ;

et Cimaroste, faignant parler alleman (comme font ordinairement les bouffons), luy respondoit ce qui luy venoit en la bouche, estant leur devis si estrange qu'ils ne s'entendoient l'un l'autre. Quoy entendant, le pape dict à un cardinal qui devisoit avecques luy : « Mais, Monsieur, entendez-vous point ces plaisans discours ? » A quoy le cardinal : « Pere sainct, je n'y enten rien, et ne sçay qu'ils veulent dire. » Dont le pape, qui entendoit toutes langues et s'estoit bien apperceu de la plaisante raillerie de Cimaroste, rioit à bouche decousuë, y prenant le plus grand plaisir du monde ; et, à fin que le jeu print plus long traict, tourna le dos vers l'evesque et Cimaroste, lesquels, aprés avoir long temps jargonné sans s'estre entendus d'une seule parole, Cimaroste, qui parloit quelque peu latin, dict en fin à l'evesque : « Mais, Monsieur, d'où estes-vous ? — Je suis de la cité de None, respond l'evesque. — Vrayement ! dict Cimaroste : je ne m'estonne donc plus si vous n'entendez mon langaige, ny moy le vostre, d'autant que vous estes de None, et je suis de complie. »

Alors le pape, ayant entendu ceste prompte et subtile responce, se mit tellement à rire qu'il en pleuroit ; et, ayant faict venir Cimaroste, luy demanda qui il estoit, d'où il venoit et où il alloit ; lequel, s'estant prosterné en terre et baisé les pieds de Sa Saincteté, luy respondit qu'il estoit

de Bresse, s'appelloit Cimaroste, et estoit venu à Rome pour obtenir une grace de Sa Saincteté. Adonc le pape : « Et bien, dy donc ce que tu veux ? — Je la supplie humblement, respond Cimaroste, me vouloir faire presentement bailler vingt cinq bons coups d'estrivieres, et des meilleurs et plus roides que l'on donne. » Le pape demeura émerveillé et se print assez à rire de si sotte demande, à laquelle Cimaroste, nonobstant toutes remonstrances, insistoit tousjours; dont le pape, le voyant perseverer en son opiniastre volonté, et qu'il parloit à bon escient, ne le voulut escon-duire, ains fist appeller un puissant jeune homme, auquel il commanda donner en sa presence, et pour l'amour de luy, vingt-cinq bons coups d'es-trivieres à Cimaroste; lequel le jeune homme, obeissant aux commandemens du pape, fist à l'in-stant despouïller nud comme quand il sortit du ventre de sa mere; et, ayant prins bonnes et fortes estrivieres, vouloit executer ce qui luy estoit com-mandé, quand Cimaroste s'escria, disant : « Tout beau, compagnon, ne me frappez pas que je n'aye encores dict un mot à Sa Saincteté. » Le pape, voyant la sottise de cet homme et ignorant pour-quoy il faisoit ces choses, crevoit de rire, comman-dant neantmoins au jeune homme de s'arrester. Alors Cimaroste se jetta à genoux aux pieds du pape, disant, comme en pleurant : « Pere sainct,

j'ay tousjours ouy prescher rien n'estre plus odieux et desplaisant à Dieu que la foy violée et non gardée ; c'est pourquoy je veux, s'il vous plaist, tenir la mienne à ceux entre les mains desquels je l'ay jurée et engagée, puis qu'il vous a pleu m'octroyer ma demande. Vostre Sainctеté entendra doncques que, pour entrer ceans, j'ay, contre ma volonté, promis à deux de vos gardes à chacun la moitié de ce qu'il vous plairoit m'octroyer ; or, je vous ay supplié me faire donner vingt cinq coups d'estrivieres, que m'avez accordez. Je vous supplie encores, à ceste heure, en faire bailler en mon nom douze bons coups et demy à l'un desdicts archers, et douze et demy à l'autre : quoy faisant, vous m'octroyerez ma demande, tiendrez vostre promesse, et moy je garderay ma foy jurée. » Lors le pape, qui n'entendoit la fin de toute ceste menée, luy dict : « Et bien, que veux-tu dire par cecy ? » Adonc Cimaroste : « Pere tressainct, quand j'ay voulu entrer ceans pour me presenter à Vostre Sainctеté, j'ay esté contrainct contre mon gré partager avec les deux archers de voz gardes qui sont ores de service, et leur promettre avec longs juremens bailler à chacun d'eux la moitié de ce qu'il vous plairoit m'octroyer : voyla pourquoy je suis aujourd'huy contrainct, pour m'acquitter de ma foy promise, que je ne voudrois violer pour tous les biens du monde, donner la

part à chascun d'eux, et ainsi demeurer privé de l'octroy de voz bienfaicts. » Quoy entendu par le pape, se fascha bien fort de la malice de ses gens, si que, les ayant faict venir devant luy, leur commanda se despouiller pour recevoir ce que leur avoit promis Cimaroste : ce qui fut incontinent executé; et, le jeune homme ayant baillé à chacun douze grands coups d'estrivieres, en demeuroit encores un pour faire le vingt-cinquiesme, que le pape ordonna estre donné au dernier. Mais Cimaroste s'y opposa, disant qu'il n'estoit raisonnable, pource qu'il en auroit plus que il ne luy en avoit promis. « Comment ferons-nous donc ? » dict le pape. Respond Cimaroste : « Il les faut faire lyer sur une table les reins en haut et l'un prés de l'autre, puis que ce jeune homme leur donne un bon coup qui porte sur tous deux; ainsi chascun aura egalement sa part, et je demeureray quitte. » Ce qui fut faict.

Ces choses ainsi passées, Cimaroste, estant sorty de la chambre du pape, fut incontinent, pour la subtilité de ses promptes responces, environné d'un monde de personnes où de fortune se trouva un abbé bon compagnon, lequel, voyant ceste foulle, demandoit qu'il y avoit de nouveau, quand il luy fut respondu par Cimaroste qu'il n'y avoit autre chose de nouveau sinon que le lendemain on oyroit crier la paix. « Tu te mocques, dict l'abbé,

car comment seroit-il possible, attendu que la guerre est ouverte à toute outrance, à feu et à sang, entre le pape et le roy de France ? — Si est-ce, dict Cimaroste, que demain on oyra crier la paix. — Je gaige que non, dict l'abbé. — Je gaige que si », dict Cimaroste. En fin, aprés avoir long temps contesté là dessus, Cimaroste dict à l'abbé : « Monsieur, toutes ces disputes ne servent de rien ; mais, si vous osez gaiger le banquet de demain que l'on entendra en ceste ville crier la paix, je le gaige. — Vrayement, j'en suis content », dict l'abbé. Et lors, en presence de tesmoings, consignerent chascun dix escus en main tierce, pour les dix du perdant estre employez aux fraiz du banquet. Ce faict, l'abbé partyt en intention de faire le lendemain bonne chere aux despens de Cimaroste, qui, ne dormant lors, s'en alla en son logis, où il trouva son hoste, lequel il supplia luy faire un bien et faveur, qui, disoit-il, vous sera de proffit et de plaisir. « Que voulez-vous que je face ? dict l'hoste. Ne sçavez-vous que je suis à vostre commandement ? — Grand mercy, dict Cimaroste ; je ne veux autre chose sinon que des vieilles armes qui sont en vostre grenier vous faciez demain armer vostre femme (or ceste femme avoit nom la Paix) ; aprés laissez-moy faire, vous asseurant que pour cela elle ne recevra mal ny desplaisir. » L'hoste, qui estoit gaillard, fort plaisant

et recreatif, congnoissant Cimaroste estre plein de raillerie, luy voulut bien complaire. Parquoy, le lendemain venu, fit vestir à sa femme ces vieilles armes, qui estoient si lourdes et rouillées qu'un homme vestu d'icelles et couché par terre ne se fust peu relever, tant brave eust-il esté ; puis, l'ayant couchée au milieu de la chambre, luy commanda qu'elle se relevast ; ce que par plusieurs fois elle s'esforça faire, mais ne fut jamais en sa puissance. Quoy voyant Cimaroste, et que la chose succedoit selon son desir, dict à son hoste : « Sortons d'icy, je vous prie » ; et, fermant l'huis de la chambre, s'en allerent. Ceste femme, se voyant ainsi seule et enfermée, et ne se pouvant mouvoir, eut pœur qu'on ne luy voulust jouer quelque mauvais tour, parquoy se print si fort à crier que les voisins, entendans et le cry et le cliquetis des armes, y coururent incontinent. Cimaroste, oyant le tumulte du peuple, dict à son hoste qu'il ne bougeast et ne sonnast mot, ains le laissast faire, et il verroit beau jeu ; et, descendu en la rue, demandoit tantost à l'un, tantost à l'autre, qui crioit ainsi. Auquel tous d'une voix respondirent que c'estoit la Paix ; et, l'ayant faict repeter dix ou douze fois, print des tesmoings comme ils avoient ouy crier la Paix. L'heure de complie passée, voicy venir M. l'abbé, lequel dict à Cimaroste : « Et bien, compagnon, as-tu pas maintenant perdu le banquet ?

— Que veux-tu dire? As-tu ouy crier la paix? — Ouy, j'ay ouy crier la Paix, dict Cimaroste, et ay gaigné.» Et là dessus entrerent en telles disputes qu'il fallut un mediateur pour les accorder, lequel, ayant entendu les raisons des deux parties, et ouy les tesmoings qui deposoient tout le voisinage avoir ouy crier la Paix, condamna l'abbé à payer le banquet.

Quelques jours aprés, Cimaroste, se promenant par la ville, rencontra une dame romaine fort riche et somptueusement vestue, mais laide comme un beau diable, laquelle, pour ses richesses et grands biens, avoit puis nagueres esté mariée à un beau jeune homme, dont tout le monde s'esmerveilloit. Advint de fortune que, comme ceste dame passoit, passoit aussi une asnesse, vers laquelle se tournant, Cimaroste dict: « O pauvrette! si tu estois aussi riche que ceste là, tu serois mariée. » Ce qu'entendant, un gentilhomme, parent de ceste laide femme, print un baston et en donna tel coup sur la teste au pauvre Cimaroste qu'il le fallut porter en son logis par les pieds et par les bras, où estant, le barbier fut mandé, lequel, pour penser et apareiller les playes du patient, le fit taire. Ses amys qui le venoient veoir luy disoient: « Cimaroste, comme vous va? vous estes rez? » Ausquels il respondoit: « Hé! je vous supplie vous taire, et ne me rompre point la teste,

que j'ay assez rompuë : car, si j'estois raz ou damasquin, je vauldrois pour le moins un florin l'aulne, et je ne vaux plus rien. » Finablement, venu à l'extremité, le prestre vint pour luy bailler l'onction, et, estant venu aux pieds, Cimaroste luy dict : « Helas! Monsieur, ne me oignez plus, s'il vous plaist; voyez-vous pas comme je vas legement et cours si bien à la mort ? » Les assistans, l'oyans ainsi parler, se prindrent à rire, et Cimaroste à rendre les derniers souspirs de sa vie, qui ainsi bouffonnant print une miserable fin.

Loyse avoit des-ja mis fin à sa fable quand ma Dame luy commanda, proposant son enigme, suyvre l'ordre encommencé, laquelle, avec un visage riant et chere joyeuse, dict ainsi :

ENIGME

Jeune, j'ay esté vieil, et, quand je prins naissance,
Enfant masle je fus par ma mere enfanté,
Et, estant parvenu en ma maturité,
Comme femme ay porté le fruict de ma semence.

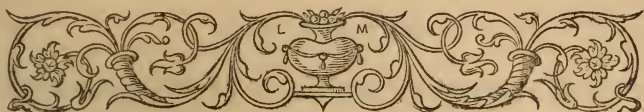
Quand petit à petit j'ay eu pris ma croissance,
On m'a couppé les pieds; ce fait, on m'a jetté
Dedans une riviere, où long temps j'ay esté;
Puis, en estant tiré, on me bat à outrance.

Aprés on me rostist. En fin, ayant souffers
Tant de cruels tourmens et martyres divers,
Avec un fer meurtrier menu on me deschire;

Ainsi ayant passé par tant de longs travaux,
Chacun me veut avoir; mais nul ne me desire
Que je n'aye premier enduré tous ces maux.

Ce subtil enigme mit en grande admiration toute ceste noble assistance, aucun de laquelle ne le peut jamais interpreter; quoy voyant, la prudente Loyse leur dict en souriant : « Non que je me vueille mesler d'enseigner autruy, mais bien à fin de ne tenir plus long temps en suspens ceste docte compagnie, j'exposeray mon enigme, lequel (si je ne me trompe) ne signifie autre chose que le lin, qui, estant creé masle par sa mere, c'est à dire la terre, porte le fruict de sa semence comme une femme; aprés on le mect en l'eau pour l'amollir; puis, estant cuyt au soleil, on le bat en l'auge, où il est rompu avec un maillet; ce faict, on le passe par le fer pour en oster les petites buschettes qui y demeurent. » Ceste docte exposition pleut merveilleusement à la compagnie, qui en fit grand cas. Adonc Leonor, qui estoit assise auprés d'elle, se leva debout, et, ayant faict une longue reverence, donna à sa fable tel commencement.





FABLE IV.

Deux freres s'ayment uniquement; l'un d'eux demande partage; l'autre l'accorde, pourveu qu'on luy baille sa part de la femme et des enfans de celuy qui veut la division.

La tendre amitié du pere envers son enfant est bien grande, mes Dames, comme aussi est l'estroite benevolence d'un fidelle amy envers l'autre, et encor l'amour qu'un honorable citoyen porte à sa chere et bien aymée patrie; mais, à mon jugement, je ne pense l'amiable dilection de deux freres bien unys par l'indissoluble lien d'une vraye, parfaicte et sincere amytié, estre moins affectionnée que celle dont j'ay parlé cy dessus; d'autant que de là, encor qu'assez souvent advienne le contraire, reüssissent de joyeux et merveilleux effects, lesquels contre toute esperance conduisent l'homme à une fin desirée; et de cecy vous amenerois infinis exemples, si ne craignois par le long discours

vous ennuyer, me contentant à ceste heure (à fin de m'acquiter de ma promesse) vous raconter ce qui depuis peu de jours advint à deux freres, dont j'espere que ne recueillerez moins de profit que de contentement.

En Naples, cité veritablement celebre et bien renommée pour sa gentillesse, abondante en belles et gratieuses dames, et foisonnante en tout ce qui se peut imaginer, demeuroient deux freres, l'un desquels se nommoit Hermacore, et l'autre Andolphe, jeunes hommes issus de noble et anciene maison, assçavoir de la famille des Carafes, douez d'un esprit eveillé, et qui entendoient si bien le trafic de marchandise qu'au maniement d'icelle ils avoient acquis de grans biens; et se portoient ces deux freres une si grande et fraternelle amitié que l'un ne faisoit chose que l'autre n'y print plaisir, ne pouvans vivre separez; aussi ne faisoient-ils qu'une despense commune et un seul mesnage.

Advint qu'Andolphe, qui estoit le plus jeune d'entre eux, se maria, par l'advis et du consentement de son aisné, et print pour sa femme une jeune dame nommée Castorie, belle, sage et bien advisée, laquelle ne portoit moins honneste amitié à son beau frere qu'à son propre mary, qui fut cause que leur maison sembloit estre un petit paradis, tant la paix, l'amitié et la concorde y estoit grande; aussi en ces trois corps n'estoit enchassée

qu'une mesme ame et mesme volonté. Quelques années aprés la consommation de ce tant heureux mariage, Castorie, comme Dieu voulut, eut plusieurs beaux petits enfans, lesquels comme ils croissoient en aage et perfection, aussi s'augmentoit de plus en plus l'amitié entre leurs parens, de façon que ceste petite famille se pouvoit vanter estre la plus heureuse et paisible de toute la cité, si l'aveugle fortune n'eust voulu estre de la partie, laquelle, jalouse de leur bien, monstra qu'à bon droict l'inconstance luy est attribuée, d'autant qu'en un instant, où estoit la paix et union, elle chercha y mettre la guerre et la discorde, et voicy comment.

Andolphe, mené d'un jeune et desreiglé apetit, se voulut separer d'avec son frere, sçavoir ce qui luy apartenoit, et tenir son mesnage à part; si qu'un jour il dict à Hermacore : « Mon frere, il y a ja long temps que tenons un mesnage commun et demeurons ensemble, sans que jamais il y ayt eu entre nous une mauvaise parolle; et, à fin que fortune, legere et muable comme la fueille au vent, ne seme entre nous quelque zizanie, mettant discorde et debat où est paix et toute union, j'ay deliberé faire partage, à fin que chascun de nous congnoisse ce qui luy apartient, protestant ne faire cecy pour en rien alterer nostre amitié, ny pour injure que j'aye jamais receuë de vous, mais bien en intention de pouvoir desormais, librement et à

ma volonté, disposer du mien. » Hermacore, oyant les fascheux propos de son frere, ne peut tant se commander qu'il ne se contristast aucunement en soymesme, principalement ne voyant occasion qui le deust mouvoir à si legerement et à la volée se separer de luy, si que avecques douces paroles il commença l'admonester, le priant affectueusement oublier ces tristes pensées et se retirer de ses mauvaises affections. Mais Andolphe, plus obstiné que jamais, persistoit tousjours en sa premiere volonté, ne considerant le dommage qui en pouvoit advenir; de façon qu'avec une parole rude il dict à son frere : « Hermacore, on dict en commun proverbe qu'il n'est besoing de conseil où la resolution est prinse; parquoy je n'ay que faire qu'avec voz douces paroles me veniez flatter pour me faire oublier ce que j'ay si fermement conclud et arresté en mon entendement, ne voulant aussi que me contraigniez à vous rendre autre compte pourquoy je me veux separer d'avecques vous, sinon qu'il me plaist; et vous contentez que d'autant plustost nous ferons noz partages, d'autant me ferez-vous plus grand plaisir. »

Hermacore, voyant son frere estre arresté en ceste opinion et qu'il ne le pouvoit gaigner par belles paroles, luy dict : « Puis donc qu'il vous plaist que facions noz partages et nous separions l'un de l'autre, il me plaist bien, encores que ce

soit à mon grand regret. Toutesfois, devant que commencer, je vous prie me faire un plaisir et ne me le refuser, autrement me feriez mourir. » A quoy Andolphe : « Demandez ce qu'il vous plaira, mon frere, et je jure que vous serez par moy obey en toutes choses, fors qu'en ceste cy. » Adoncques Hermacore : « Mon frere, il est juste et plus que raisonnable que nous nous separions et de corps et de biens, puis qu'il vous plaist et qu'ainsi le voulez ; c'est pourquoy je vous prie faire vous mesmes les lotz, et y besongner si bien et justement que chacun de nous ayt occasion s'en contenter. » A quoy s'excusant, Andolphe remonstroit que ce n'estoit à luy qui estoit le plus jeune de faire la part à l'aîné. Toutesfois, desireux d'accomplir son vouloir et ne voyant autre moyen d'en venir à bout que par le partage, divisa le tout en deux egalles portions, donnant le choix à son frere ; lequel, combien qu'il vist les lotz bien faictz, faignoit neantmoins ne les trouver justes, ains estre manques en quelque chose, parquoy luy dict : « Andolphe, je ne me puis contenter des lotz qu'avez faicts, pour ce qu'ils ne me semblent egaux et raisonnables. A ceste cause je vous prie affectueusement y prendre garde et faire en sorte que chacun de nous demeure satisfaict et content. »

Quoy entendant Andolphe et ne songeant à ce

que son frere pensoit, osta quelque chose d'une des parts, et l'adjousta à l'autre, puis luy demanda si le tout estoit bien ainsi. A quoy Hermacore fist responce que non, encores que les portions fussent les mieux faictes et plus egalles du monde. De quoy Andolphe commença à se fascher d'une telle façon qu'ayant prins le papier des lotz, le deschira de collere en cinq centz mille pieces, et, se retournant vers son frere, luy dit avec un geste tout furieux : « Or allez, et vous mesmes faictes les parts à vostre fantasie, car, quoy qu'il en soit, j'en veux veoir la fin, et en advienne ce qui en pourra advenir. » Hermacore, qui voyoit son frere tout bouffé d'un enragé despit, luy dict assez gracieusement : « Mon frere, retournez à vous, et ne permettez que la collere se face maistresse sur vostre raison; reffrenez ceste ire, temperez ceste fureur, et vous congnoissez vous-mesmes; puis, comme homme prudent et sage, considerez si les lotz sont bien faicts, et, s'ils ne le sont, besongnez-y si justement qu'aucun ne s'en puisse plaindre. Adoncques je m'apaiseray, et sans plus disputer prendray ce qui m'appartient. » Andolphe, qui encores n'entendoit la sage conception de son frere, ne prenoit garde au filet artificiel qu'il luy tendoit à fin de le surprendre. Au moyen dequoy, redoublant sa colere et se faschant plus que devant, luy dict : « Hermacore, vous ay-je pas dict que comme aisné

vous fissiez les parts? Que ne les avez-vous faictes? Ne m'avez-vous pas promis de vous contenter de ce que j'en ferois? Pourquoy estrivez-vous doncques?» Respond Hermacore : « Mon frere, si vous avez divisé les biens, et si ma part n'est pareille à la vostre, pourquoy ne me plaindray-je pas? » Replicque Andolphe : « Et qu'y-a-il en la maison dont n'ayez vostre part? » Hermacore dict qu'il ne l'avoit pas euë de beaucoup de choses; Andolphe dict que si; Hermacore soustient que non. Alors Andolphe : « Mais je voudrois bien sçavoir en quoy les deux lotz ne sont pareils, et où j'ai failly? — Au plus », dict Hermacore. Mais, pour ce qu'il voyoit que, si leur dispute eust prins plus long traict, elle eust peu engendrer quelque scandale tant en leur honneur qu'en leur vie, tirant un grand souspir du profond de sa poictrine, luy dict : « Vous dictes, mon frere bien aymé, m'avoir donné entierement la part qui justement m'appartient, et je le nye, et preuve mon dire avec si bonnes et vives raisons que je vous feray veoir à l'œil et toucher au doigt vostre tort. Dictes-moy un peu, toute colere mise à part, vivions-nous pas en union et fraternelle concorde quand vous amenastes en la maison Castorie, vostre femme et ma sœur? — Ouy. — Ne s'est-elle pas employée avec toute peine, solicitude et travail au gouvernement de nostre mesnage? — Ouy. —

N'a-elle pas engendré tous ces beaux petitz enfans que vous voyez au jourd'huy? N'ont-ils pas esté nez en la maison? Elle et ses enfans n'ont-ils pas esté nourris aux despens communs? » Andolphe estoit tout estonné oyant les sages propos de son frere, ne pouvant comprendre à quelle fin il les disoit. « Vous avez, mon frere, poursuivoit Hermacore, divisé les biens, mais vous n'avez divisé la femme et les enfans, m'en donnant ma juste portion. Et quoy! que pensez-vous que je face sans ce qui m'est acquis de droict en ma douce sœur et mes aymez nepveux, que je ne puis abandonner? Doncques, mon frere, si vous voulez me contenter, baillez-m'en ma part, et puis vous en allez en paix : autrement je ne consentiray jamais aux lotz; et si de fortune (ce que Dieu ne vueille) vous n'y voulez entendre, je jure vous faire convenir en justice pour en avoir la raison, et, où il adviendroit que les hommes ne me fissent droict, je proteste d'en appeller devant le sainct et sacré trosne de Dieu, juste juge qui voit et cognoist toutes choses. » Andolphe demeura tout estonné des propos que luy tenoit son frere, considerant de quelle amoureuse affection il les prononçoit; tellement qu'il ne pouvoit quasi reprendre ses esprits pour luy respondre. A la fin, adoucissant l'aigreur de son cueur endurcy et s'estant prosterné à ses pieds, luy dict : « Mon frere, l'igno-

rance de mon erreur a esté grande, mais vostre gentillesse et humanité l'a esté davantage ; je cognois maintenant ma faute, je voy mon ignorance, et comprends l'épais nuage de mon lourd et grossier entendement, si qu'il n'y a langue qui puisse dire combien je suis digne d'une rigoureuse penitence, ny peine si aspre et cruelle que je n'aye justement meritée ; mais, pour ce que vostre bonté et clemence est si grande envers moy, comme m'avez tousjours faict paroistre, j'ay recours à vous comme à une vive fontaine de grace, et vous requiers pardon de toutes mes fautes, vous promettant jamais ne me separer d'avec vous tant que ma compaignie vous sera agreable, mais de demeurer vostre à jamais, ensemble ma femme et mes enfans, desquelz je veux que disposiez comme de vostre chose propre. » Alors les deux freres, ayans les jouës toutes trempées de larmes, s'embrasserent amiablement et se reconcilierent, de telle façon que ce ne fut depuis qu'un des deux vivans avec leur famille en toute paix et tranquillité.

Le piteux cas advenu à ces deux amoureux freres pleut merveilleusement à toute la compagnie, qui en eut si grande pitié qu'il emeut non seulement les femmes, mais aussi les hommes, à larmoyer et jetter quelques souspirs, pensans combien grande avoit esté

l'amitié que Hermacore portoit à Andolphe, son frere, et avec quelle humanité et douceur il avoit apaisé son cueur obstiné. Mais, pour ce que ma Dame voyoit que les hommes et les femmes avoient essuyé leurs pleurs, fist signe que chacun se teust, et commanda à la gentille Leonor reciter son enigme, laquelle, humble et obeissante, dict ainsi :

ENIGME

Je suis encores jeune, en la fleur de mes ans,
Toutesfois je suis mere à qui m'a donné vie,
A mon pere grison, dont la teste envieillye,
Tresbuche à chasque pas sur ses genoux tremblans ;

Et du laict nourrissier qui de mes tetins blancs
Enfle mollettement la voulture arondie
Je nourrys un enfant qui jeune m'a nourrie,
Et espousa ma mere, il y a ja long temps.

Dont trois et quatre fois heureuse et fortunée
Soit l'heure et le moment et l'heureuse journée
Que premiere je vy la lumiere des cieux,

Puys qu'il failloit qu'ainsi je fusse fille et mere,
Et que de ma mammelle (ô grand bonté des dieux !)
J'alaictasse l'enfant qui vieillard est mon pere.

Leonor ayant proposé son enigme, qui fut loué de toute l'asistance, un de la trouppe se leva, pensant bien l'entendre; mais son exposition fut vaine et plus qu'assez elongnée de la verité; parquoy la damoiselle,

se prenant à rire, l'interpreta en ceste sorte : « Il estoit un bon vieillard innocent qui, contre tout droit et equité, avoit esté condamné à une perpetuelle prison, où l'on ne luy distribuoit aucuns vivres, à fin qu'il mourust de faim; sa fille, sachant ce jugement, alloit tous les jours visiter ce bon homme, lequel elle nourrissoit du laict de sa mammelle, l'alaictant comme un petit enfant. Ainsi estant fille elle devint mere, nourrissant celuy qui l'avoit engendrée. » Ceste interpretation ne fut trouvée moins belle que le recit de la piteuse nouvelle par elle faict cy dessus; et, à fin que les autres peussent poursuivre l'ordre commencé, elle se remit en son siege, où elle ne fut plutost qu'Isabelle, qui par une autre nouvelle devoit mettre fin à ceste soirée, se leva de sa place, et, faisant la reverence, commença en ceste façon.





FABLE V.

Trois pauvres freres vont par le monde cherchans leur vie, en fin retournent en leur maison riches et opulens en biens.

J'ay tousjours ouy dire qu'engin vaut mieux que force, et qu'il n'y a chose au monde, tant soit-elle ardue et difficile, que l'homme de bon esprit ne mette à execution. Ce que par ceste breve fable vous pourrez aysément comprendre, s'il vous plaist m'escouter.

Jadis en ceste cité demeuroit un pauvre homme qui avoit trois filz, ausquels, pour sa trop grande pauvreté, il ne pouvoit quasi donner un morceau de pain ; qui fut cause que ces enfans, pressez par la necessité, voyans l'extreme indigence de leur pere et considerans ses foibles et caduques forces, delibererent le soulager de la charge et soin qu'il avoit de les entretenir, et s'en aller par le monde

avec le baston et le bissac chercher leur adventure, et s'ilz pourroient gaigner quelque chose pour les nourrir au temps qui viendroit. Si qu'ayans pris congé de leur bon homme de pere, soubs condition toutesfois de retourner au bout de dix ans, ils partirent et s'en allerent de compagnie jusques en un certain endroit qu'ils avoient advisé, où avecques grandes accollades et tristes adieux se separerent, tenant chacun le chemin qui plus luy venoit à gré.

Advint de fortune que le plus grand, ayant rencontré des soldats qui alloient à la guerre, les suivit, et, arrivé au camp, se donna à un capitaine de l'armée, à la suyte duquel il se façonna si bien aux combats et assauts qu'en peu de temps se fist si ruzé en l'art militaire, si hardy soldat et vaillant champion, qu'il tenoit le premier rang entre les plus courageux et vaillans. Et, outre cela, estoit tant adroit et agile qu'avec deux poignars il eust monté sur les plus hautes tours qu'on eust sceu veoir.

Le second arriva en un certain port de mer où l'on charpentoit des vaisseaux, et, s'estant faict serviteur d'un des principaux ouvriers, excellent maistre en son art, profita tellement qu'en moins de rien il se fit si bon ouvrier qu'il estoit renommé le premier de tout le pays; aussi n'avoit-il son pareil.

Et le dernier, se delectant au chant du rossignol et autres oyseaux, se mit à les suyvre par l'obscurité des vallées, l'espaisseur des boys, la solitude des bocages, l'horreur des desertz solitaires et inhabitez, et s'esgara si bien en ceste poursuitte qu'il ne peut retrouver son chemin, si qu'il fut contrainct demeurer habitant des forests, où, pour la continuelle demeure qu'il y fist par l'espace de dix ans, devint comme un homme sauvage. Et, pour l'assiduité et longue accoustumance de ces lieux farouches et deserts, aprint le langage des oyseaux, qu'il prenoit plaisir d'escouter, si qu'il estoit plus congneu entre eux que le dieu Pan parmy les Faunes.

Or, le jour venu qu'il failloit retourner au païs, les deux premiers se rendirent au lieu destiné, où ils attendirent le troisiesme, lequel voyans venir nud et couvert de poil comme un ours, pour la grande amitié qu'ils luy portoient, luy coururent au devant, et, fondans en larmes, l'embrasserent et baiserent plus de mille fois; et, l'ayant faict vestir de quelques vestemens que ils luy donnerent, s'acheminerent vers la premiere hostellerie, où, s'estans mis à table pour disner, furent estonnez qu'ils virent un petit oyseau se percher sur un arbre, lequel, chantant melodieusement, disoit:

Vous qui estes leans, mangeans et banquetans,
Sachez qu'à costé droict de ceste hostellerie

Est caché un thresor de richesse infinie
Que le Ciel vous reserve il y a ja long temps.

L'oyseau, ayant chanté ces paroles, s'envolla. Adonc le frere dernier venu raconta à ses freres de poinct en poinct tout ce que l'oyseau avoit dict ; de mode qu'ayant fouy le lieu et endroict qu'il leur avoit enseigné, ils trouverent le thresor, lequel ils emporterent et, s'en estans faicts riches, retournerent vers leur vieil pere, qui les receut fort amoureusement.

Or, quelque temps aprés, ce dernier venu entendit un autre oyseau qui chantoit ces vers :

Dedans la mer Egée est une isle fort belle
Que la nimphe Chione honora de son nom,
En laquelle jadis la fille d'Apollon
Fist bastir un chasteau que Chios on appelle.

Un serpent contrefaict, dont la gueule fumeuse
La flamme et le poison vomit de toutes pars,
Et un ord basilic aux venimeux regards,
Gardent de ce palais l'entrée adventureuse.

Tous les plus grands thresors, les biens et la richesse,
Qu'en espargne on gardoit passez sont cinq cens ans,
Et cinq cens ans, encor sont enfermez leans,
Avec la nimphe Agla, des belles la princesse.

Or quiconques, armé d'une force nouvelle,
Aura la hardiesse entrer en ce beau lieu
Et monter au dessus de la tour du mylieu,
Les thresors seront siens avecques la pucelle.

L'oyseau, ayant chanté ces vers, s'envolla, le chant duquel ayant esté interpreté par le dernier frere aux deux autres, delibererent aller tous trois de compagnie en ce lieu : le premier promit monter sur la tour avec deux poignars ; le second dict qu'il feroit un vaisseau si leger que jamais n'en fut un semblable, ce qu'il fist. Et un jour, par bonasse, ayans monté dessus, donnerent les voiles au vent, qu'ils eurent tant favorable qu'en moins de rien ils arriverent une nuict, sur le point du jour, en l'isle de Chios ; en laquelle ayans prins terre, le soldat, armé de ses deux poignards, d'un courage asseuré monta sur la tour, print Agla, qu'il lya avecques une corde, et la descendit à ses freres. Ce faict, et s'estant saisy des rubis, perles, diamans et autres joyaux, ensemble d'un mont d'or qui estoit leans, descendit gentiment ; et, laissant le païs vuyde, qu'ils avoient saccagé, s'en retournerent tous sains et sauves.

Mais, à raison de la pucelle, qui ne pouvoit estre divisée, sourdit un grand estrif entre eux, à sçavoir à qui elle devoit demeurer, et lequel des trois meritoit mieux la posseder. En fin, ayant longuement disputé, les raisons des uns et des autres furent trouvés si bonnes que l'on ne la peust adjuger à l'un sans faire tort aux autres, au moyen dequoy la cause est demeurée indecise, et le procés pendu au croc.

Isabelle avoit desja mis fin à sa brefve nouvelle, quand, mettant la main en sa pochette, elle en tira un papier où estoit escrit son enigme, qui est tel :

ENIGME

Un fort et grand coursier qui n'a rien blanc que l'aisle
Vole d'une si prompte et grande agilité
Que jamais il n'est veu sur la terre arresté,
Tant ses pas sont subtils et son alleure isnelle.

En ses larges costez bien souvent il recelle
Des richesses, des biens et thresors à planté ;
Son frein est à sa queue incessamment planté,
Et son dos herissé d'une façon nouvelle.

Soit qu'on face la guerre, ou que soyons en paix,
Ses aisles esbranlant, il n'arreste jamais,
Ains fuit legerement d'une course soudaine.

Il porte sur le front deux grands et larges yeux,
Desquels il ne void rien ; c'est pourquoy en maints lieux
Souvent contre son gré son escuyer il meine.

L'enigme ingenieusement recité par Isabelle fut presque entendu d'un chacun, car il ne signifioit autre chose que la puissante et superbe navire, laquelle, pour ce qu'elle est toute noire de poix et tac, n'a rien blanc que les voiles. Elle hante la mer et fuyt la terre; elle a son timon derriere, duquel elle est gouvernée; en temps de paix elle est employée pour marchandise, et durant la guerre pour combatre.

D'avantage, elle a deux yeux au front, dont elle ne voit goute, qui est cause que souvent, courant fortune, elle conduict l'homme entre les escueils et lieux estranges où il ne vouldroit aller. Et, pour ce qu'il estoit tard, ma Dame commanda allumer les flambeaux, et que chacun se retirast, soubs condition toutesfois se trouver le soir ensuivant en la mesme place; ce qu'ils promirent faire.





E. Champollion, sc. Jouaust, Ed. A. Salmon, Imp.

HUITIÈME NUIT

Fable II.



LA HUICTIESME NUICT

Le blond et lumineux Apollon, fils du fouldroyant Juppiter et de Latone, s'estoit desja retiré de nous, et les petits moucherons luisans qui vollent sur le soir, ayans quitté les aveugles et tenebreuses cavernes, se recreoient, bavolans par l'espaisseur de l'obscurité de la nuict qui s'estendoit de toutes parts, quand ma Dame, arrivée en la spacieuse salle, accompagnée de ses damoiselles, receut gracieusement la noble et honorable compagnie, qui peu au-paravant s'y estoit rangée chacun en son lieu accoustumé. Adonc commanda venir les instrumens, et, ayans quelque temps dansé, un serviteur se presenta avec le vase d'or, dans lequel un petit enfant ayant mis la main en tira cinq noms, dont le premier estoit celuy de Eritrée;

l'autre, de Catharuze; le troisiesme, d'Ariane; le quatriesme, d'Alterie, et le cinquiesme, de Lorette. Mais, devant que la plaisante Eritrée donnast commencement à sa fable, ma Dame voulut que toutes cinq ensemble, marians la voix aux instrumens, dissent une chanson. Lesquelles, d'un angelique semblant et chere gaye et joyeuse, commencerent à chanter ainsi :

CHANSON

La belle qui en ses yeux
Loge mon pire et mon mieux,
Ma triste mort et ma vie,
Et qui tient la cruauté
Ordinairement unye
Avecque sa grand beauté,

Ne se plaist qu'en sa rigueur,
N'ayme rien que ma langueur,
Mon tourment et mon martyre,
Et, ignorant mon émoy,
Helas! ne se faict que rire
De mon service et de moy.

Aussi tant plus à mes pleurs,
Les tesmoings de mes douleurs
Et de mes cruelles peines,
Chetif, je lasche les eaux,
Qui, ainsi que deux fontaines,
S'escoulent en longs ruisseaux :

Non à fin d'avoir mercy,
Ny que son cueur endurcy
Mon merite recompense,

Mais qu'elle prenne pitié
De ma longue patience
Et de ma ferme amitié.

D'autant plus elle me fuyt,
Et sa fierté me poursuict
En mille façons cruelles,
Me livrant plus de trespas
Qu'aux ames plus criminelles
On ne faict souffrir là bas.

Aprés, pour combler mon cueur
D'un perpetuel mal-heur,
Je voy peint en son visage,
Et dessus ses levres d'or,
Le pourtraict de mon dommage,
Et de ma misere encor',

Et aperçoy que les cieux
Cruels me sont odieux,
Et que l'enfant d'Ericine
Et la rigueur de mon sort,
Se plaisans en ma ruyne,
Sont conjurez à ma mort.

Ce doux et celeste chant pleut merveilleusement à toute la compagnie, specialement au Bembe, à qui il touchoit de plus prés qu'à pas un autre. Mais, à fin de ne descouvrir ce qu'il tenoit caché en son cueur, se garda de rire, et, se tournant vers la gracieuse Eritrée, luy dict : « Ma Damoiselle, il est tantost temps que, par une nouvelle fable, vous donniez commencement aux plaisans discours de ceste nuict » ; la quelle, sans attendre autre commandement de ma Dame, commença joyeusement à dire ainsi.



FABLE I.

Trois faineans vont de compagnie à Rome, et trouvent en chemin une bague, à raison de laquelle ils entrent en grand' contention ; un gentilhomme survient, qui ordonne qu'elle sera au plus poltron. En fin se trouvent tous trois si poltrons que la cause demeura indecise.

CONSIDERANT en moymesmes, vertueuses Dames, la grande diversité des estats esquels vivent aujourd'huy les miserables mortels, je pense n'y avoir rien pire, plus infortuné ny malheureux que la vie poltronne; d'autant que le poltron et cagnardier est blasmé d'un chacun, monstré au doigt et chassé de toute honneste compagnie, tant sa paresse, lascheté et fai-neantise le rendent odieux ; et toutesfois il ayme mieux traisner ses miserables jours en toute langueur et pauvreté que renoncer à son mestier de belistre et coquine poltronnerie, comme il advint à trois grands faineans, la nature et vie

desquels vous sera à plein declarée par le progrez de cestuy mien discours.

Sachez donc qu'au territoire de Sienne se trouverent, n'y a pas encores deux ans, trois galans jeunes d'aage, mais vieils et excellens en toute sorte de poltronnerie qui se puisse dire ou imaginer. Desquels l'un, pour estre plus que les deux autres dedié à la gueulle et toute gourmandise, estoit appellé Gourdin; l'autre, pource qu'il ne valoit rien du tout, estoit d'un chacun nommé Fentuse, et le troisiesme, d'autant qu'il n'avoit pas beaucoup de cervelle en sa caboche, se nommoit Sennuce.

Un jour, ces galans se trouvans tous trois de fortune sur le grand chemin et devisans ensemble, Fentuse dict aux autres : « Mes freres, où allez-vous ainsi? — Je vay à Rome, respond Gourdin. — Et que faire? dict Fentuse. — Chercher quelque bonne adventure, replicque Gourdin, à fin que je puisse vivre sans rien faire. — Nous y allons aussi , dirent les deux autres. — Si vous le trouviez bon, dict Gourdin, je vous ferois volontiers compagnie »; ce que les autres accepterent. Et deslors se donnerent la foy ne se separer d'ensemble qu'ils ne fussent dans Rome.

Or, ces rustres continuans leur chemin et devisans de plusieurs choses, advint que Gourdin jetta la veuë en bas, et, regardant contre terre, vit

reluire parmy les cailloux une bague d'or dans laquelle estoit enchassée une fort belle et riche pierre precieuse, qui rendoit une clairté si grande qu'elle luy esblouïssoit les yeux ; mais Fentuse l'avoit premierement monstrée, et Sennuce la releva de terre et la mist en son doigt. De là sourdit un grand debat entr'eux, à sçavoir à qui elle devoit appartenir : « car, disoit Gourdin, elle est mienne, parce que je l'ay veüe le premier. — Mais elle m'appartient, disoit Fentuse, d'autant que je l'ay premierement monstrée. — Ains de tout droict et equité elle doit estre à moy, disoit Sennuce, car je l'ay relevée et mise en mon doigt. » Ainsi, ces malheureux, ne voulans l'un cedder à l'autre, demeurerent long temps en ces disputes, tant qu'à la fin vindrent des paroles au faict, et, se gourmans le plus plaisamment du monde, se donnerent tant de coups de poing par la teste, les dents et le nez, qu'ils pleuvoient sang de toutes parts. Advint que, comme ceste farce se joüoit, M. Gavard Colonne, gentilhomme romain et fort grand mesnager, venoit d'une sienne mectairie, et s'en retournoit à Rome ; mais, les voyant de loin en ceste escrime et entendant le tintamarre qu'ils faisoient, s'arresta court, se tenant sur ses gardes, et, craignant que ce fussent quelques voleurs, fut deux ou trois fois en fantasie de rebrousser chemin et retourner d'où il venoit. En fin, prenant courage et

s'estant aucunement asseuré, poursuivit son chemin, picquant droict à eux, qu'il salüa, disant : « Dieu gard, compagnons ! Qu'y a-il à desmesler entre vous, qui vous caressez ainsi à coups de poing ? » Respond Gourdin : « Mon gentilhomme, je vous veux dire d'où procede nostre querelle. Estans partis tous trois de nos maisons pour aller à Rome, nous nous sommes de fortune rencontrez sur le chemin, qu'avons continué de compagnie jusques icy, que, devisans ensemble, j'ay veu contre terre une belle pierre precieuse enchassée en or; laquelle, pource que je l'ay veuë le premier, je dis me devoir appartenir de tout droict et equité. — Et je soustien le contraire, dict Fentuse, et qu'elle doibt estre mienne, par ce que je luy ay premierement monstrée. — Et je maintien qu'elle m'appartient, dict Sennuce qui ne dormoit pas, pource que, sans qu'ils me fissent aucun signe, je l'ay relevée et mise en mon doigt. » Le seigneur Gavard, ayant entendu la cause de leur differend, leur dict : « Et bien, compagnons, me voulez-vous faire juge de vostre differend, et je chercheray les moyens vous apoincter et mettre d'accord ? — Nous en sommes contens », respondirent-ils tous d'une voix ; et, se touchans les mains, jurerent se rapporter à son bon jugement, et acquiescer entierement à sa sentence. Alors le gentilhomme : « Puis que, d'un commun consentement, vous avez mis vostre affaire

entre mes mains, je veux que m'accordiez deux choses : la premiere, que mettiez la bague en ma puissance; l'autre, que chacun de vous s'estudie entre cy et quinze jours faire quelque insigne poltronnerie; et celuy de vous qui fera la plus lasche et vilaine aura la bague et en pourra disposer à sa volonté. »

A quoy s'accorderent les compagnons, et, ayans mis le joyau entre les mains du gentilhomme, s'en allerent à Rome, où arrivez se separerent, l'un allant d'un costé, l'autre de l'autre, deliberans chacun d'eux faire quelque solennelle poltronnerie digne de loüenge et perpetuelle memoire. Gourdin se mit en service avec un maistre, lequel un jour, estant allé au marché, acheta des figues nouvelles qui viennent sur la fin du moys de juing, et les bailla à garder à Gourdin jusques à ce qu'ils fussent au logis. Gourdin, qui estoit brave poltron et naturellement goulu, print une de ces figues, laquelle (suyvant tousjours son maistre) il mangea secrettement petit à petit; et, d'autant que le goust luy en plaisoit, continuant sa gourmandise, mit en sa bouche une autre beaucoup plus grosse que la premiere. Mais, craignant que son maistre ne s'en apperceust, la cacha en un coing de sa bouche à la façon des singes. Son maistre, se retournant de fortune, s'apperceut que Gourdin avoit la joüe gauche plus grosse et enflée que l'autre, et, s'ar-

restant tout court pour le mieux considerer à son ayse, congneut que veritablement ce compagnon avoit le visage enflé plus que de coustume; parquoy luy demanda qu'il avoit. Mais il ne respondit nomplus qu'un muet; quoy voyant, le maistre, qui en estoit assez esbahy, luy dict : « Gourdin, ouvre la bouche et souffre que je voye ton mal, à fin d'y remedier d'heure. » Mais le malicieux ne voulut ny baailler ny parler, et d'autant plus on l'en pressoit, d'autant plus ce glouton serroit les dentz. En fin, le maistre, ayant faict tout ce qu'il avoit peu pour luy faire ouvrir la bouche, et voyant qu'il se travailloit en vain, craignant qu'il n'en advînt plus grand inconvenient, mena cest homme de bien chez le prochain barbier, auquel, en luy monstrant, il dict : « Maistre, il est à ceste heure tombé sur le visage de ce garçon une estrange adventure, comme voyez, si qu'il ne peult parler ny ouvrir la bouche, et, pource que je crains que cela ne l'estouffe, je vous prie y regarder. »

Alors le chirurgien, tastant doucement Gourdin où l'on pensoit que fust son mal, luy disoit : « Compagnon, qu'est-ce qui te faict mal ? dy-le-moy. » Il ne respond rien. « Ouvre la bouche. » Il ne se remuë, ains serre les dents; quoy voyant le barbier, et qu'il perdoit ses parolles au vent, mit la main à certains ferremens, et commença à tenter s'il luy pourroit ouvrir la bouche; mais il ne fut ja-

mais en sa puissance, qui luy fit croire que c'estoit une apostume qui petit à petit s'estoit enflée et reduite à maturité, et qu'il la failloit ouvrir. Parquoy, à fin de faire evacuer les humeurs, il luy encisa la jouë avecques le razouër, ce que le poltron de Gourdin endura patiemment, ne s'en esmouvant nomplus qu'une forte tour pour la rozée. Ce faict, le chirurgien commença luy presser la jouë pour veoir quelle estoit la matiere qui en procedoit; mais il fut tout estonné qu'au lieu d'ordures et vilennies n'en sortoit que du sang tout pur, meslé avec quelques grains de la figue qu'il tenoit encore estroictement pressée en sa bouche. Son maistre, ayant veu ce spectacle et consideré la poltronnerie de son serviteur, le fit penser de ceste playe, puis l'envoya à tous les diables.

Fentuse, qui en poltronnerie n'estoit inferieur à Gourdin, ayant desja despendu tant peu d'argent qu'il avoit et ne trouvant, pour sa lascheté, aucun qui voulust se servir de luy, alloit mandiant d'huys en huys, couchant tantost soubs un arbre, maintenant soubs un porche et tantost en un autre lieu. Advint qu'une nuict entre les autres, ce pauvre malencontreux arriva en un vieil bastiment tout en ruyne, où entré trouva un fumier couvert d'un peu de paille, sur lequel au mieux qu'il peut se coucha, et, gaigné du sommeil, s'y endormit; mais il n'y fut pas long temps que il s'esleva un grand

vent, suyvi de telle pluye et tempeste qu'il sembloit que le monde deust ruiner, tellement que, tant que la nuict fut longue, ne cessa de plouvoir et esclairer. Or, pource que ce vieil logis estoit fort mal couvert, quelques gouttes de l'eau de la pluye qui chéoit par un trou de la couverture tomboient droit sur l'œil de Fentuse, de façon qu'elles le resveillerent, luy desrobbans son repos; mais le malheureux, pour la grande poltronnerie qui estoit en son mechant corps, n'en voulut jamais bouger de sa place, ny eviter le peril et inconvenient qui luy en advint, ains, demeurant obstiné en son opiniastre volonté, se laissoit miserablement gaster l'œil par ceste eau qui continuellement tomboit dessus, laquelle estoit si froide et chéoit en telle abondance que, devant qu'il fust jour, le pauvret en perdit l'œil sur lequel elle degouttoit. Le matin, Fentuse, s'estant levé pour aller chercher dequoy disner, fut tout estonné qu'il s'en failloit un qu'il n'eust ses deux yeux; mais, pource qu'il pensoit songer, mit la main sur le bon et trouva qu'il avoit perdu l'autre, dont il fut le plus joyeux homme du monde, par ce qu'il se persuadoit que par la proüesse d'une tant insigne et remarquable poltronnerie il s'estoit acquis le joyau.

Sennuce, qui ne vivoit moins poltronnement que les deux premiers, se maria et print pour femme une qui ne luy devoit gueres en lascheté, paresse

et poltronnerie, laquelle avoit nom Bedoüyne. Un soir, aprés soupper, ceste belle couple estant assise sur le sueil de l'huys de leur maison, à fin de prendre l'air, par ce que c'estoit en esté, Sennuce dict à sa femme : « Bedoüyne, ferme l'huys, car il est temps de se aller coucher. — Fermez-le vous-mesmes si vous voulez, respond-elle, je n'en feray rien. » Estans ainsi en ceste dispute, ny l'un ny l'autre ne vouloit fermer la porte, quand Sennuce dict : « Bedoüyne, je veux faire un accord avec toy, que le premier qui parlera de nous deux fermera l'huys. » La femme, qui estoit toute poltronne de nature et obstinée par coustume, s'y accorda. Ainsi, et l'un et l'autre n'osoient parler, de peur de fermer la porte. En fin, la bonne dame, à qui le jeu commençoit à desplaire, d'autant qu'elle estoit abbatuë du sommeil, laissa son mary sur un banc, et, se despouïllant, s'alla bien et beau coucher.

Quelque temps aprés, le serviteur d'un gentilhomme passa par la rue, auquel de fortune le vent avoit estaint sa chandelle en sa lanterne, et, voyant l'huys de ceste maison ouvert, entra dedans, criant : « Hola! qui est leans? Je vous prie allumer un peu ma chandelle. » Mais personne ne respondoit. Ce serviteur, marchant un peu plus avant, trouva Sennuce couché sur ce banc, ayant les yeux ouverts, lequel il pria luy allumer sa chandelle. Mais il ne luy

dict un seul mot; au moyen dequoy, pensant que Sennuce dormist, le print par le bras, et commença à le tirer et secouër, disant : « Hola! mon maistre, que faictes-vous? Parlez, allumez-moy ma chandelle. » Mais Sennuce, encores qu'il ne dormist, de pœur d'encourir en la peine de fermer la porte, ne voulut parler. Quoy voyant, le valet marcha un peu plus oultre, et, regardant de toutes parts, vit un peu de clairté qui reluisoit au fouyer, duquel se approchant alluma sa chandelle. Ce faict, et jettant sa veuë de tous costez, ne vit personne, sinon Bedoüyne seule dans le lict, laquelle il appella par plusieurs fois; mais elle ne voulut jamais parler ne se mouvoir, de peur de fermer la porte. Le galant, qui la voyoit belle et gentille et qui ne vouloit parler, se coucha doulcement auprés d'elle, et, ayant mis la main à ses fers, qui estoient quasi tous rouïllez, les mit en la forge, chose que Bedoüyne endura patiemment sans sonner un seul mot, laissant le jeune homme (combien que son mary y fust present) executer ses desirs. Lequel party, Bedoüyne se leva, et, allant vers la porte, trouva son mary qui dansoit ses jambes sur un banc, auquel, comme en tensant, elle dict : « O le brave homme que voila, qui toute nuict a laissé la porte ouverte, et souffert que les hommes ayent entré jusques en son lict, sans toutesfois y avoir donné aucun empeschement! Vrayement, vous me-

ritez bien que l'on vous face boire en un soulier percé. » Adonc le poltron Sennuce, se levant, dict pour toute responce : « Or, va maintenant fermer l'huys, sotte que tu es! Tu me le pensois faire fermer, mais tu es bien deceuë : ainsi sont chastiez les obstinez. » Bedouyne, se voyant avoir perdu, se leva et alla fermer l'huys, puis se retourna coucher avec son cornu mary.

Le jour determiné venu, les trois rustres se presenterent devant Gavard; lequel, ayant entendu leurs actes memorables et bien consideré leurs raisons, ne voulut rien determiner, pensant que soubs la chappe du ciel on ne sçauroit trouver trois autres poltrons semblables à ceux-cy. Et, ayans prins la bague, la jetta en terre, disant qu'elle seroit à celuy qui la releveroit.

Ceste plaisante fable mit grande contention entre les auditeurs, aucuns desquels disoient Gourdin meriter la bague, autres que elle appartenoit à Fentuse, et les autres l'adjugeoient à Sennuce, allegans là dessus plusieurs bonnes et fortes raisons. Mais ma Dame, qui voyoit le temps s'escouler, voulut que la decision de ceste matiere fust remise à une autre fois, et commanda que chacun se teust, et qu'Eritrée suyvist l'ordre en recitant son enigme. Laquelle, toute gaye et riante, dict en ceste façon :

ENIGME

Monsieur s'aproche d'elle, et, comme en la flattant,
Avecques les deux mains doulcement la manye,
Et, la tenant de prés à son plaisir saisie,
Il monte en son giron, et sur elle s'estend.

Adonc il la secout, la foulle et presse tant
Que, contrainte à tous coups, dessoubs luy elle crie;
Mais luy, qui prend plaisir d'avoir sa compagnie,
Pour son fascheux crier ne la laisse pourtant.

Souvent elle se vest d'or, d'argent et de soye,
Affin de se monstrer plus plaisante, plus gaye,
Plus belle et plus gentille aux yeux de ses amants.

Chascun monte dessus, mais les prestres, les moynes,
Les carmes, jacobins, cordeliers et chanoines,
Sont ses plus favoris et aymez courtisans.

Ce plaisant enigme appresta à rire à toute l'assistance, qui l'escorchoit par la queuë, en faisant assez mal son profit, quand le Bembe se leva disant : « Vous feriez volontiers rougir ceste sage et honneste damoiselle, qui vous vouldroit croire : non que je vueille dire que le faciez de malice, mais par faulte de bien et sainement entendre son enigme, qui ne signifie autre chose que la chaire à s'asseoir, de laquelle monsieur s'aproche, et, l'ayant doucement prinse, s'assied dessus, s'y remuant quelquefois si fort qu'il la faict crier soubs luy. Elle est souvent garnye d'or, d'argent et de soye, à fin de paroistre plus belle et

gentille. Chacun monte dessus; mais les gens d'eglise et theologiens, comme moynes, cordeliers, jacobins et autres, sont ses plus favoris, d'autant que, vacquans ordinairement à l'estude, sont tousjours, soit de nuict, soit de jour, assis sur elle.» *L'exposition de cet enigme ne fut trouvée moins belle que la proposition d'iceluy plaisante. Alors Catharuse, sans attendre autre commandement, haulsant la voix, dict en ceste maniere.*





FABLE II.

Deux soldats freres espousent deux sœurs : l'un flatte et caresse sa femme, laquelle ne luy veult obeyr ; l'autre menasse la sienne, qui faict tout ce qu'il luy commande.

Le sage et advisé medecin, prevoyant les accidens d'une future maladie, choisit pour antidot et remede ce qu'il pense y estre contraire, n'attendant que le mal n'enjambe trop sur les parties plus nobles ; d'autant que la playe recente est plus aysément guerie que non pas celle qui est pourrie de vieillesse. Ainsi (et vous me pardonnerez, s'il vous plaist, mes Dames) en doibt faire tout homme qui se marie. Je veux donc dire qu'il ne doibt tant lascher la bride à sa femme qu'elle luy commande, de pœur qu'y voulant aprés remedier, n'en puisse venir à bout, ains soit contraint vivre toute sa vie soubs sa tutelle et en l'obeissance de ses comman-

demens, comme il en print à un soldat, lequel, voulant (mais trop tard) chastier sa femme, fut en fin contrainct porter patiemment, et jusques à son trespas, le joug de ses trop grandes et fascheuses imperfections.

Il n'y a pas long temps qu'en Cornet, chasteau romain dependant du siege de sainct Pierre, faisoient la faction aux gaiges du pape deux soldats, freres d'alliance, qui ne se portoient moins grande amitié que s'ils eussent tourné en un mesme ventre; l'un desquels estoit nommé Pisard, l'autre Silvery. Advint un jour que ce dernier, qui estoit le plus jeune, se voulut marier et espousa la fille d'un tailleur d'habits, nommée Spinelle, laquelle estoit jeune, belle, gentille et fort deliberée; de mode que cet homme devint tant amoureux de ses bonnes graces qu'il ne sçavoit que luy faire, ny comme la contenter, tellement que, pour luy complaire, il luy accordoit tout ce qu'elle luy demandoit et encores d'avantage, chose qui rendit ceste femme tant audacieuse et arrogante qu'elle ne tenoit plus conte de son mary, lequel sa trop grande indulgence avoit desja rangé en telle misere que s'il luy commandoit une chose elle faisoit le contraire, si que, quand il luy disoit : « Venez icy », elle luy tournoit le dos, et, se mocquant de luy, alloit d'un autre costé. Mais, par ce que le pauvret ne voyoit que par les yeux de ceste femme, il n'osoit la re-

prendre, ny moins chastier ses insolences trop outrecuidées, ains souffroit patiemment qu'elle fist tout ce qui luy montoit en la teste.

L'année n'estoit encor du tout passée que Pisard espousa l'autre fille, nommée Florelle, laquelle en beauté, atrais et bonne grace ne devoit rien à sa sœur Spinelle. Les nopces faictes, le nouveau marié, ayant mené sa femme en sa maison, print des chausses à usage d'homme avec deux bastons de pareille longueur, puis luy dict : « Florelle, ces chausses, comme vous voyez, sont chausses à homme ; toutesfois je ne les ose dire miennes que je ne sçache comment, et, pour le sçavoir, voicy que nous ferons : vous prendrez un de ces bastons et moy l'autre, et avec iceux debatrons à qui les aura, vous jurant que, si la fortune m'est contraire et que soyez victorieuse, que les chausses seront vostres, et vous obeiray toute ma vie comme à ma dame et maistresse ; mais, s'il advient que j'aye du bon et sois vainqueur, je veux que faciez le semblable et me recognoissiez à seigneur et mary. » Florelle, oyant ainsi parler Pisard, sans trop longuement songer à ce qu'elle devoit dire, doulcement luy respondit : « Helas ! mon amy, que dictes-vous ? Estes-vous pas mon mary, et moy vostre femme ? N'est-ce à la femme de rendre tout devoir d'obeissance à son mary ? Comme donc pourroy-je jamais faire une telle et si lourde

folie ? Portez, portez voz chausses, mon amy, car elles sont faictes à vostre usage et pour vous, et non pour moy. — Vous accordez donc, dict Pisard, que je porteray les chausses et seray le mary, et que vous, comme ma bien aymée femme, m'obeirez en tout ce que je vous commanderay ? — Ouy, je l'accorde, dict-elle. — Regardez bien que vous faictes, dict Pisard, et vous gardez aussi de changer de volonté, et que cy aprés ne vouliez estre le mary et me faire vostre femme, pource que je ne le pourrois souffrir ; et je vous en advertys, affin qu'à l'advenir ne vous puissiez plaindre de moy. » Florelle, qui estoit bien advisée, confirma ce qu'elle avoit dict et promis à son mary, qui deslors luy bailla tout le gouvernement de la maison, luy declarant ses complexions et comme il vouloit estre traicté.

A quelque temps de là, print volonté à Pisard mener sa femme veoir son escuyrie, où estant, luy dict : « M'amie, que vous semble de mes chevaux ? Sont-ils pas beaux, potelez, refaits et bien entretenus ? » A quoy elle respond que ouy. « Mais ce n'est pas tout, dict-il ; regardez comme ils sont agiles, prompts et gaillards. » Ce disant, avec un long foüet qu'il avoit, les touchoit les ungs aprés les autres, lesquels, serrans la queuë entre les jambes et levans la teste et les oreilles, se manioient si dextrement qu'ils ne touchoient point quasi à

terre, tant ils obeissoient à la verge et au vouloir de leur maistre, qui les eust quasi faict mettre en un boisseau. Or, entre tous ces chevaux estoit un d'assez belle taille, mais si vicieux que le palefrenier mesme qui le traictoit n'en aprochoit fois pour luy bailler son avoine qu'il ne retournast avec un coup de pied ou de dent, sans qu'il estoit dur à l'esperon, difficile à brider, mal-aisé à seller, retif au montoir, bref, accomply en toutes les imperfections qu'on sçauroit trouver en un cheval. Aussi Pisard n'en faisoit pas grand cas, et, s'en estant aproché avec le foüet, le toucha comme les autres, le criant et sifflant à la façon des escuyers; mais la rosse, qui ne valloit rien, ne cessoit de regimber contre le foüet, ruer, ronfler et gambader si cruellement que c'estoit merveilles. Quoy voyant Pisard, et qu'il n'en pouvoit autrement venir à bout, print un gros baston duquel il le commença à pigner de toutes façons; mais plus il frappoit, plus la beste s'obstinoit en sa meschanceté, aymant plustost se laisser assommer de coups que de tourner au gré de son maistre; lequel, s'opiniastrant d'un autre costé, monta en telle collere qu'ayant mis la main à son espée, la luy passa au travers le corps.

Florelle, ayant veu cet estrange spectacle, eut pitié de ceste beste, si que elle ne se peut garder qu'elle ne dist : « Helas! mon amy, il me semble

que n'avez bien faict de tuer ce pauvre cheval; vrayement c'est dommage, tant il estoit beau; » quand Pisard, avec un visage tout enflambé, luy respondit : « Sachez, Florelle, que tous ceux qui mangent le mien et ne feront ce qui me plaist seront paiez en semblable monnoye. » La bonne dame, ayant entendu ceste responce, demeura toute esperdue, et, se plaignant en elle-mesme, disoit : « Ha! que mauldicte et malheureuse fut la journée que jamais j'euz cognoissance de cestuy-cy! Helas! chetive que je suis, je pensois bien avoir espousé un homme sage, prudent et advisé, où, à mes despens, je voy tout le rebours, et cognois apertement que je me suis mise avecques un estourdy, esventé et sans cervelle, et tel le puis je dire, quand, pour peu de chose, ains pour un rien, il a si laschement tué ce pauvre cheval, ne cognoissant que ce n'estoit qu'une beste privée de toute raison. » Et disoit la pauvrette toutes ces choses ignorant l'intention de son mary, qui luy fut depuis en telle terreur et crainte que, si tost qu'elle l'entendoit seulement marcher, elle trembloit de peur au bruict de ses pas; de sorte qu'il n'avoit pas plustost la bouche ouverte pour luy commander quelque chose que soudain elle estoit par elle executée, sans toutesfois qu'il y eust jamais entr'eux une mauvaise parolle; dont Silvery, qui hantoit souvent Pisard et voyoit le paisible

portement de sa belle sœur, estoit tout estonné, si qu'il disoit en soymesme : « Hé ! Dieu ! pourquoy la fortune n'a-elle voulu que Florelle ait esté ma femme aussi bien comme à mon frere Pisard ! Helas ! que je serois heureux ! Voyez comme elle gouverne sagement sa maison, et faict songneusement son mesnage sans aucun petit bruit ; regardez comme elle obeit à son mary, faisant tout ce qu'il luy commande, où la mienne (miserable que je suis !) faict tout au rebours et du pis qu'elle peut. »

Or, un jour, ces deux beaux freres estans ensemble et devisans de plusieurs choses, Silvery dict à Pisard : « Mon frere, si je ne pensois vous ennuyer, je vous demanderois volontiers à quelle escole vous avez envoyé vostre femme pour luy aprendre à vous obeir et aymer comme elle faict, pource que, par mignardises, flatteries et toutes amoureuses caresses dont je puis user envers la mienne, je ne puis si bien faire que tousjours elle ne me face la mine et tout le contraire de tout ce que je luy commande. » Alors Pisard, en se souriant, luy raconta entierement l'ordre et moyen qu'il avoit tenu quand il mena sa femme en sa maison, le conseillant faire le semblable et essayer si cela luy pourroit profiter, et, où sa femme ne tiendroit conte de toutes ces choses, il ne voyoit aucun moyen d'y pouvoir plus remedier.

Ce conseil pleut à Silvery, qui, prenant congé

de son beau-frere, retourna en sa maison, où ne fust plustost entré qu'il print une de ses paires de chausses et deux bastons; puis, appellant sa femme, fit tout ce qui luy avoit esté enseigné. Quoy voyant, Spinelle luy dict : « Et quoy! Silvery, que veullent dire ces nouveautez que vous faictes? Mais quelles resveries vous ont monté en la teste? Seriez-vous bien devenu fol et hors du sens? Et quoy! pensez-vous point que je sçay que c'est à faire aux hommes, et non aux femmes, à porter haults de chausses? Qu'est-il donc besoin maintenant et sans propos faire toutes ces badineries? » Mais le bon homme ne disoit mot, ains prenoit garde tant seulement à continuer son œuvre commencé, monstrant par signes à ceste femme qu'elle devoit avoir le soing du gouvernement de la maison. Dequoy elle, s'esmerveillant assez, commença à entrer en son ver-coquin, disant : « Il vous semble peult-estre, Silvery, que je ne sçay comme il fault gouverner un mesnage, veu que vous faictes tant l'eschauffé à me le vouloir monstrer? Pauvre idiot! je sçay mieux que cela vaut que ne sçaurez de vostre vie. » Mais elle parloit à un sourd, car le pauvre homme ne luy respondoit non plus qu'un poisson. Ces choses passées, luy print envie de la mener veoir ses chevaux, ausquels il fit comme Pisard luy avoit dict, jusques à en tuer l'un, qui fut cause que ceste femme, pen-

sant que son mary fût alienė de son bon sens, luy dict : « Hé! dictes-moy, je vous prie, Silvery, quelle nouvelle folie vous a ainsi brouillé la cervelle? Que veullent dire ces sottises que vous faictes si inconsiderément? Estes-vous devenu fol ou insensé? — Je ne suis ny fol ny insensé, respond Silvery; mais je chastie en ceste façon ceux qui mangent le mien et ne me veullent obeir. » Adonc Spinelle, s'apercevant de la sottise de son mary : « Hé! pauvret que vous estes! il apert bien que vostre cheval n'estoit qu'une beste de s'estre ainsi laissé miserablement tuer! Et bien! que voulez-vous dire par cela? Penseriez-vous bien m'en faire autant? Certes, si le croyez, vous estes deceu de plus de moitié de juste prix, car vous commencez trop tard à vouloir pourveoir où le moyen vous est osté y pouvoir plus remedier; l'os est devenu trop dur, et la playe est desormais pourrie de chancre, si qu'il n'y a plus de remede; vous deviez commencer plus matin à donner ordre à vostre mesaventure. O sot et sans cervelle! voyez-vous point combien ores vous sont dommageables toutes voz sottises? Quel proffit en pensez-vous avoir retiré? Certes, aulcun. » Le pauvre Silvery, oyant les parolles de sa fine femme et cognoissant que la trop grande amitié qu'il luy avoit portée avoit nourry ceste trop grande et arrogante licence dont elle usoit envers luy, delibera porter patiemment

et jusques à la mort toutes ses imperfections. Et Spinelle, voyant ce conseil n'avoir profité à son mary, auquel si auparavant elle avoit tiré le nez d'un doigt, elle luy alongea depuis de deux brasses, parce que la femme obstinée de nature souffrira plustost mille morts que changer de deliberation.

Les dames rirent assez de la sottise de Silvery, mais encore d'avantage quand elles se souvindrent du combat du hault de chausses, assavoir qui le devoit porter, ou l'homme ou la femme. Mais, pource que la risée augmentoit et le temps s'envolloit, ma Dame fist signe que chacun se teust et que Catharuse, recitant son enigme, suyvist l'ordre ; laquelle, cognoissant sa volonté, dict ainsi :

ENIGME

La chose qui recrée et soulasse ma vie,
Et que toute dame ayme et chery comme moy.
Me contente si fort, quand grossir je la voy,
Qu'en ce contentement je suis toute ravie.

Aussi je ne me plais que quand je la manie,
Et que je mets son bout long comme ne sçay quoy
Dedans un trou vermeil qui joyeux le reçoy
Et cache soubs les plis de sa fente arondie :

Car lors un tel soulas et amoureux plaisir
Me vient de toutes parts si brusquement saisir
Que toute je tressault de joyeuse allegresse.

Mais, s'il advient par fois que je la chasse au loing,
Je sens que tout soudain les cornes elle baisse,
Et que molle et fletrie on la serre en un coing.

L'enigme de Catharuse fut trouvé plus gentil et plaisant que le recit de sa fable, d'autant qu'il donna aux assistans ample matiere pour discourir, les uns l'interpretant d'une façon et les autres d'une autre, sans toutesfois aprocher du sens de sa vraye exposition. Au moyen dequoy la sage et advisée damoiselle, toute joyeuse et deliberée, se print aucunement à soubsrire; puis, avec la permission et licence de ma Dame, l'exposa en ceste façon : « Sachez, mes Dames, que mon enigme ne veut signifier autre chose que la cornemuse, le chant de laquelle recrée toutes dames, lesquelles l'ayment et cherchent pour sa gayeté. Quand on met son bout en un trou vermeil, qui est la bouche, on tressaut de joye, c'est à dire qu'on danse; mais, s'il advient qu'on cesse d'en joüer, elle devient molle et toute flestrie. » La declaration de ce subtil enigme pleut merveilleusement à toute la compagnie, qui le trouva fort beau et plaisant; mais, à fin de ne perdre temps, ma Dame commanda à Ariane suyvre l'ordre commencé, laquelle, baissant honteusement la veuë en son sein, et aprés avoir faict une longue reverence, desnoua sa petite bouche en ceste sorte.



FABLE III.

Anastase ayme une damoiselle qui ne l'ayme point; il la scandalise; elle le dict à son mary, lequel, ayant esgard à la vieillesse de l'amoureux, luy sauve la vie.

Combien que, gracieuses dames, l'ardante et chaude luxure, ainsi qu'escrit Ciceron en son livre de *la Vieillesse*, soit chose fort sale et vicieuse à tout aage, si est-ce toutesfois que elle est encores beaucoup plus à blasmer en un vieillard, parce qu'oultre son ordure et villenie, elle debilite les forces, gaste la veuë, prive l'homme de son bon sens, le rend infame, vuyde sa bourse, et avec son court et fascheux plaisir l'incite à tout vicieux peché; chose que je vous rendray notoire si, selon vostre bonne et louable coustume, il vous plaist prester à mes paroles quelque peu de bonne audience.

En nostre cité, qui excede toutes autres en belles femmes, estoit une damoiselle gentille et ac-

complie en toutes les perfections requises à une beauté, les yeux de laquelle flamboyoient comme l'estoille du matin. Ceste-cy, vivant en tout plaisir et delicatesse, et estant fort mignarde, et peut-estre assez mal traictée au lict par son mary, choisyt pour son amy un jeune gentilhomme gaillard, accort, bien apris, et de bonne et honorable famille, lequel elle rendit jouïssant de ses douces faveurs et amoureux embrassemens. Advint qu'un vieillard tout chenu, nommé Anastase, et familier amy du mary à ceste damoiselle, devint si esperduement amoureux d'elle que jour et nuit il en perdoit le repos, souffrant à ceste occasion un si cruel tourment et grieve passion qu'en moins de rien devint si maigre et deffaict que à grande peine sa peau pouvoit couvrir ses os, qui ressembloient à l'effigie d'un mort. Il avoit tousjours les yeux pleurans et pleins de cire, le front de longues et profondes rides, et le nez d'une morve espaisse qui luy distilloit comme un alambic. Quand il soufloit, il rendoit une alaine si puante que l'odeur empoisonnoit presque ceux qui s'en aprochoient. Il n'avoit plus que deux dents, mais si pourries et gastées de chancre qu'elles luy estoient plustost dommageables que de proffit; d'avantage, estoit paralitique. Et advint que le soleil se trouvast au lyon et fust en sa plus grande chaleur, toutesfois estoit tousjours morfondu et avoit froid aux pieds.

Ce pauvre miserable, estant donc surpris d'amour, enflammé en son harnois (chose assez aisée à croire), d'autant qu'il estoit de bois sec, sollicitoit fort la damoiselle, tantost avec un present, maintenant par un autre; laquelle (encores que les dons fussent de grande valleur) n'en voulut jamais recevoir un, soit qu'elle n'en eust que faire, son mary estant si riche qu'il ne luy laissoit avoir besoin de chose quelconque, soit qu'elle se contentast de se veoir en la grace d'un si gentil et plaisant amoureux, qui l'alloit tous les jours attendre pour luy donner le bon jour, espiant l'heure qu'elle alloit ou retournoit de l'eglise; et lors, luy faisant une grande reverence à la vieille mode, la supplioit incessamment le recevoir en sa grace, l'enregistrer au rang de ses bons, humbles et fidelles serviteurs, et ne se monstrer envers luy tant cruelle que souffrir qu'il mourust pour la trop aymer. Mais elle, sage et prudente, baissant les yeux vers la terre, s'en retournoit en sa maison sans luy respondre un seul mot.

Advint qu'Anastase s'aperceut que le jeune gentilhomme dont nous avons parlé cy dessus frequentoit la maison de la damoiselle ; au moyen dequoy il l'espia tant songneusement qu'un soir que le mary d'elle estoit absent, il le vit entrer en sa maison, dont il pensa desesperer. Adonc, comme un homme tout transporté de son entendement et qui ne sçait

qu'il faict, ouvrant les portes à la fureur qui le maistrisoyt, sans avoir aucun égard à son honneur, ny moins à celuy de la damoiselle, print grande quantité d'or, d'argent et riches bagues, et alla heurter à la porte du logis d'icelle. La servante, oyant le son du marteau, mit la teste à la fenestre, demandant qui estoit en bas. « C'est moy, dict le vieillard, ouvrez ; je suis Anastase, qui souhette parler à ma damoiselle, et luy dire chose qui luy sera de proffit. » La chambriere, l'ayant recongneu à la parole, courut incontinent trouver sa maistresse, qui lors prenoit du bon temps avec son bien aymé, à laquelle, l'ayant tirée à part, elle dict comme Anastase estoit en bas, lequel vouloit entrer et luy dire quelque chose de consequence. « Va, respond la damoiselle, et luy dy que je le prie m'excuser pour ce que de nuict, mon mary n'estant au logis, je n'ouvre ma porte à homme vivant. » La fille, ayant entendu la volonté de sa maistresse, alla soudain rendre ceste responce au vieillard, qui, se voyant ainsi chassé, ne sçavoit que faire. En fin, s'opiniastrant, se print à frapper à la porte plus fort qu'au paravant, si qu'il irrita la damoiselle, laquelle, toute bouffée de collere, soit pour l'avoir separée des bras de son amy, ou craignant qu'il ne fust descouvert, se mit à la fenestre, disant : « Je m'esmerveille grandement de vous, Seigneur Anastase, qui sans aucun respect venez à ceste heure

heurter à la porte d'autruy. Mon bon homme, il vous seroit beaucoup meilleur vous aller reposer, sans molester ainsi ceux qui ne vous font point de tort; vous asseurant que, si mon mary estoit icy comme il n'y est pas, je vous ouvrirois volontiers, ce que je ne puis faire au moyen de son absence. » Mais, pour toutes ces raisons, l'opiniastre vieillard ne cessoit de tabuster, criant à la damoiselle qu'il luy vouloit dire quelque chose de grande consequence. Au moyen dequoy elle, le voyant tant obstiné et craignant que par sa sottise il ne dist chose qui offensast son honneur, se conseilla à son amy, qui fut d'advis qu'on le laissast entrer pour l'ouir parler. Adonc elle fit allumer un flambeau et envoya ouvrir au vieillard, qui ne cessoit tousjours de frapper; lequel entré en la salle, la damoiselle, qui resembloit une rose de may, sortit de sa chambre et le vint trouver, luy demandant qu'il vouloit à heure tant indeue, et si ce qu'il avoit envie luy dire estoit tant pressé qu'il n'eust peu attendre le jour. Lors le vieillard, d'une voix basse, tremblante et piteuse, ayant quasi les larmes aux yeux, luy dict : « Ma Dame, ma seule esperance et l'unique soustien de ma miserable vie, ne trouvez estrange, s'il vous plaist, si avec telle temerité et presomption je vous suis venu donner ennuy, frappant si tard à vostre porte, d'autant que ce que j'en ay faict n'a esté en intention vous fascher, ains pour

vous declarer le tourment et angoisseuse passion que je souffre à l'occasion de voz celestes beautez, que j'accuse comme la seule cause de mon mal, vous ayant [la nature] douée d'une telle perfection que, sans parangon, estes l'unique entre les plus belles, m'osant persuader que, si, comme la beauté, la pitié loge en vostre blanche poictrine, vous me presterez quelque favorable secours, à moy, dis-je, qui, pour trop vous aymer, meurs le jour cent mille fois. Helas! mon bien et seul paradis de mes pensées, adoucissez donc la cruauté de ce cueur endurcy, et ne regardez à mon aage et simple condition, mais à la grandeur de mon desir et ardante amitié que je vous ay tousjours portée, porte et porteray tant que mon esprit affligé gouvernera ces tristes et debiles membres; et, pour tesmoignage de mes bonnes volontez, je vous supplie recevoir ce present, lequel, encor qu'il soit petit, si pensé-je vous devoir estre aggreable. » Ce disant, tira de son sein une bourse pleine de beaux doubles ducatz qui reluisoient comme le soleil, une longue corde de blanches, grosses et rondes perles orientales, et deux fort beaux diamans enchassez en or, et, les luy presentant, la requist ne luy refuser son amour.

La damoiselle, ayant ouy et bien entendu les paroles de ce froid amoureux, luy dict : « Je pensois, Seigneur Anastase, que fussiez plus sage que

ne vous monstrez; mais, à ce que je puis veoir, vous avez la teste mal faicte. Et quoy! où avez-vous les yeux? Pensez-vous que je sois quelque putain et femme publicque, me venant ainsi tenter avec voz presens? A la verité, vous vous abusez, et veux bien que sçachez que je n'ay que faire de vostre amour, ny de toutes ces choses que me voulez donner, vous advisant les porter à voz garces, qui vous sçauront mieux contenter que moy, qui, comme sçavez, ay un mary, qui ne manque en chose qui me soit de besoing et dont j'aye affaire. Allez donc à la bonne heure, et mettez peine de vous conserver sains ce peu d'ans qu'avez encore à vivre. » Lors le vieillard, pointellé de rage et de douleur : « Ma Damoiselle, je suis seur que ne dictes ces choses à bon escient, mais de peur du jeune homme qui est ceans (adonc le nomma par nom et sur-nom), et, si ne me contentez, satisfaisant à mon desir, je proteste en advertir vostre mary si tost qu'il sera de retour. » La damoiselle, qui ne fit semblant s'estonner trop de ses menasses, encores qu'elle eust ouy nommer le nom de son amy, monta en telle colere que, ayant poursuivy le vieillard de toutes les sortes d'injures dont elle se peut adviser, print un gros baston et le voulut frapper, quand il gaigna legerement la porte et s'enfuit.

Luy party, elle retourna trouver son amy, au-

quel quasi en pleurant elle declara le tout, craignant bien fort que ce chetif vieillard ne les decelast, quand le jeune homme, qui estoit sage et accort, la reconforta, luy disant : « M'amour, je vous prie ne vous tourmenter, ains faire ce que vous diray, et je m'asseure que le tout se portera bien. Si tost que vostre mary sera de retour, il faudra que luy r'acontiez comme le tout va, luy disant que ce meschant et malheureux vieillard vous accuse de faire l'amour avec cestuy-cy et cestuy-là. Et ainsi vous en faudra nommer cinq ou six, au rang desquels me pourrez encores mettre, puis laissez besongner la fortune, et verrez qu'elle vous sera favorable. » Ce conseil pleut merveilleusement à la damoiselle, qui l'executa en ceste façon.

Son mary estant de retour, au lieu de luy sauter au col et le bien-veigner, elle faignit estre fort triste et desconfortée, si que, les yeux pleins de larmes, ne cessoit de souspirer, maudissant l'heure que jamais elle avoit prins naissance. Et, enquise par son mary qu'elle avoit, ne luy respondoit rien ; mais, se plaignant à haute voix, disoit : « Je ne sçay qui me garde qu'à ceste heure je ne me tue moymesme plutost que de souffrir qu'un traistre, un parjure et desloyal soit cause de ma ruyne et perpetuel deshonneur. Ha ! chetive que je suis ! qu'ay-je fait pour devoir estre ainsi deschirée de toutes parts et rongée jusques au vif?

— Et par qui ? dict le mary. — Par un volleur, un assassin, un meschant, dict-elle, qui meriteroit mourir de mille morts. » A la fin, contraincte par son mary, luy dict : « Ce temeraire, presumtueux et outrecuidé vieillard Anastase, qui faint tant estre vostre amy, homme sans cervelle, lascif et dissolu en tous ses faicts, me vint l'autre soir requerir de mon deshonneur, m'offrant et bagues et argent; et, pource que je fis la sourde oreille à ses prieres et ne vouluz contenter son sale et bestial desir, il eut recours aux injures, me disant que j'estois une meschante et eshontée, qui amenois des hommes en ma maison, et que je me meslois avec tel et tel ; ce qu'entendant, je pensay mourir de dueil. En fin, prenant courage, je me saisy d'un baston pour le chastier ; mais luy, doutant ce qui eust peu advenir, s'enfuyt. » Le mary, entendant ces nouvelles, se fascha outre mesure, et, reconfortée sa femme, delibera jouer tel tour au vieillard que toute sa vie se souviendroit de luy.

Le lendemain, le mary de la damoiselle et Anastase se rencontrerent ; mais, avant que le mary parlast, Anastase luy fist signe qu'il avoit à luy dire quelque chose ; lors commença ainsi : « Monsieur, vous sçavez quelle et combien grande et parfaicte a esté l'amitié que nous nous sommes tousjours portée, si qu'à grand peine en pourroit-on veoir une pareille ; c'est pourquoy, meu de

l'ardant zele de vostre honneur, je delibere vous declarer quelque chose, vous suppliant neantmoins, par l'amitié qui est entre nous, la tenir cachée et secrette, pourvoyant à voz affaires en toute diligence et avec un meur jugement. Et, pour ne vous tenir long temps en suspens, dy que vostre femme faict l'amour avec un tel jeune homme qu'elle ayme, et se donne du plaisir et bon temps avec luy à vostre grand deshonneur et scandale de vostre maison; et vous jure le tout estre vray comme je le dy, pour l'avoir veu, le soir qu'estiez aux champs, entrer en vostre maison, et le lendemain matin en resortir en habit desguisé. » Le mary, enflambé de collere pour avoir entendu ce nouveau discours, commença à l'injurier, disant : « Ha! miserable meschant, malheureux bourreau de l'honneur d'aultruy, je ne sçay qui me tient que je ne te prends par ceste sotte barbe, et ne te l'arrache poil aprés poil ! Ne sçay-je pas de quelle condition est ma femme, et comme tu l'as voulu corrompre par argent, perles et autres joyaux? N'as-tu pas dict, traistre effronté que tu es, que, où elle ne te voudroit obeïr et complaire à tes volontez desbordées, tu l'accuserois envers moy, la rendant malheureuse tout le temps de sa vie? N'as-tu pas dict qu'un tel et un tel, et plusieurs autres, se donnent du plaisir avec elle? Si je n'avois egard à ta vieillesse, je te foullerois une heure la

pance aux pieds, et te battrois tant que je ferois sortir ta malheureuse ame de ton lasche et miserable corps. Va t'en à ta malle heure, vieillard radoté, et ne sois si hardy de te presenter jamais devant moy, ny regarder seulement le sueil de ma maison. » Adonc le pauvre Anastase, ayant remis ses flustes en son sac, s'en alla sans sonner mot, non plus que s'il fust devenu muet, et la damoiselle, que son mary avoit en estime de sage et prudente, en plus grande seureté que devant, se donna du bon temps avec son amy.

Ariane avoit mis fin à sa plaisante fable, qui appresta si fort à rire à un chacun que Madame fut contraincte frapper ses mains l'une contre l'autre pour faire silence. Ce faict, se tournant vers la damoiselle, luy commanda poursuivre, recitant quelque plaisant enigme, laquelle, pour ne sembler moins gaye et accorte que les autres, dit en ceste maniere :

ENIGME

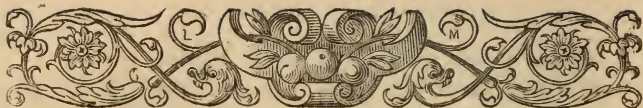
Je suis adventurier, ignorant le repos,
Qui, tousjours tracassant, erre parmy le monde;
Je commande sur terre et en la mer profonde,
Calmant ou mutinant comme je veux ses flotz.

Je ne me laisse veoir, mais si je suis enclos ;
Si tres-cruellement je bruy, tempeste et gronde,
Que je me fais ouyr d'une lieüe à la ronde,
Tant je hay les prisons et les borgnes cachotz.

Quand je suis agité d'une fureur mutine,
Il n'y a rien si fort que fort je ne ruyne,
Et fussent des grands roys les palais glorieux.

Je ne pardonne à rien et fais à tout la guerre,
Mais principalement à ceux qui, loin de terre,
D'un front haut eslevé vont menassant les cieux.

Cet enigme ferma la bouche et ouvrit les oreilles et l'esprit à l'assistance, qui en attendoit l'interpretation, quand Alterie, qui devoit donner commencement à la fable suyvante, se leva de son siege, disant : « Je ne pensois cet enigme avoir besoin d'interprete, tant la description d'iceluy me semble le rendre aysé; toutesfois, puis que je vous voy tous muetz, faisans semblant ne l'entendre, je diray qu'il ne veult signifier autre chose que le vent, qui, aventurier, n'a point de repos, court tousjours, commande à la terre et à la mer, ne veult estre enfermé, ne pardonne à rien, faict la guerre à tout, et principalement aux choses haultes. » La gentillesse de l'esprit d'Alterie en l'exposition de cet enigme fut recommandée d'un chacun, au grand mescontentement d'Ariane, qui pensoit seule entendre son enigme, à laquelle ma Dame, jugeant par la rougeur de son beau visage ce qui en estoit, dict : « Or sus, sus, appaisez-vous, Ariane; vous aurez une autre fois vostre revanche. » Puis, se tournant vers Alterie, luy commanda reciter sa fable, laquelle avec un geste joyeux dict ainsi.



FABLE IV.

Bernard, marchant genevois, vend du vin brouïllé et demy d'eau, lequel, par la volonté divine, perd la moitié de l'argent qu'il en avoit receu.

La fable recitée par ceste mienne bien-aymée sœur me faict souvenir de ce qui advint à un marchant genevois, lequel, vendant du vin meslé avecques de l'eau, perdit l'argent de sa marchandise, et mourut quasi de dueil et desplaisir.

En Gennes, ville renommée et fort marchande, demeuroit un nommé Bernard, de la famille des Fulgoses, homme avare et fort adonné à l'usure et faux contracts, lequel, ayant fait grand amas des vins qui croissent au mont Falisque, qui sont des meilleurs de tout le pays, delibera en charger une pleine navire et la mener en Flandres, en esperance d'en retirer un tel proffit qu'il gaigneroit la moitié dessus. Cestuy, estant donc un jour party

du port de Gennes avec bon vent et prospere, navigea tant heureusement que peu de jours aprés il arriva à quelques milles du lieu auquel il vouloit aller; où, jettant les ancres, arresta son vaisseau, et, descendu en terre, fist provision d'eau doulce, avec laquelle fist si miraculeusement multiplier son vin que d'un tonneau il en fist deux; puis, levant les ancres et donnant les voiles au vent, singla par telle bonasse qu'en peu de temps il print port en Flandres, où, pource qu'il y avoit grand disette de vin, en moins de rien debita le sien aux habitans, à son mot; encores bien heureux qui en pouvoit avoir pour de l'argent : si que de ceste vente il emplit deux sacz de beaux escuz au soleil, dont il estoit joyeux à merveilles, et n'estoit jamais content s'il ne les voyoit pour le moins une fois le jour à descouvert.

Or, une fois, comme il retournoit en son pays, et se voyant esloigné de la terre flamande et en pleine mer, luy print envie veoir et conter ses escuz, de mode qu'ayant prins les sacz où ils estoient, les renversa sur une table, et, se mirant à la lueur de leur lustre, se mit à les manier, conter et reconter plus de cent fois; ce faict et estant las de remuer les doigts, les remit en leurs sacz, qu'il lya fort estroictement, puis sortit pour aller prendre l'air.

Advint qu'un gros singe qui estoit enchayné en

ce vaisseau, ayant prins garde à tout ce qu'avoit faict ce marchant, trouva moyen se deslier, et, voyant Bernard absent, saulte sur la table où estoient les sacz aux escuz, et, s'en estant saisy, grimpe amont l'arbre de la navire et entre en la gabie, où avec belles dents il desnouë les sacz, en tire les escuz, et se met à les manier comme s'il les eust voulu conter, imitant en toutes ses façons les gestes du marchant, qui, n'ayant plus de contenance et ne sachant que faire, mouroit de desplaisir, regardant d'un œil piteux la grace et bonne mine que tenoit ce nouveau financier au maniement de ses deniers; lequel ce pendant il n'osoit poursuivre ne faire suyvre, de peur de l'irriter et qu'il ne jettast tout en la mer, pensant que l'expedient le plus certain estoit de laisser passer la fantasie à cet animal quinteux et se soubmettre à sa discretion ; lequel, aprés avoir longuement tourné, viré, brouïllé et manié cet argent, le remit dedans leurs sacz, qu'il lya bien fort; puis, en prenant l'un, le jetta dans la mer, et laissa cheoir l'autre au vaisseau, comme voulant signifier que ce qu'il avoit jetté en la mer appartenoit à l'eau, comme estant provenu de l'eau mise au vin, et que ce qu'il avoit rendu au marchant estoit le prix de son vin pur. Ainsi l'eau eut le pris de l'eau, et Bernard celuy du vin, lequel, voyant ces choses estre advenuës par la volonté divine, s'apaisa, pensant

que toutes choses mal acquises ne sont de durée, et, s'il advient que le maistre et possesseur en joüysse, les heritiers n'en auront le plaisir.

La fable recitée par Alterie fut louée de tous, comme ingenieuse et bien desduite, laquelle, ma Dame luy ayant faict signe poursuivre en racontant son enigme, dict en telle sorte :

ENIGME

Je n'ay ny chair ny os, muscle, artere ny veine,
Toutesfois j'ay un corps qui recelle au dedans
De son ventre endurcy un ranc de fortes dentz
Qui devorent le fer dont souvent je suis pleine ;

Sans ma songneuse garde et bon secours, à peine
Les hommes vivroient-ils asseurez des brigans,
Des volleurs, assassins et autres telles gens,
Qui nourrissent de sang leur fureur inhumaine.

Aussi je suis tousjours comme leur garde-corps :
Je recelle leurs biens, je cache leurs tresors,
Et accourcy leurs nuicts par un somme paisible ;

Et toutesfois pourtant, ô grande cruauté !
Je suis tousjours aux fers, et ne m'est point possible
Tirer mon corps des ceps où il est arresté.

Cet enigme donna assez matiere de resver sur son interpretation, sans toutesfois qu'aucun y peust mordre, fors Ysabelle, qui dit iceluy ne signifier autre chose sinon la serrure, laquelle n'a chair, os, ny

telles parties corporelles, ains seulement des dents qui devorent le fer, c'est à dire la clef dont souvent elle est pleine. Sans elle les hommes ne seroient asseurez en leur maison, ausquels elle sert de garde-corps; elle enferme leurs biens, richesses et tresors, et leur fait trouver la nuict courte par un somme doux et asseuré; et toutesfois elle est tousjours clouée en un endroit d'où elle ne peut bouger. La docte exposition de ce subtil enigme finie, Laurette, se levant debout, dit en ceste façon.





FABLE V.

Denis, apprenty de maistre Lactance, tailleur, ne tient compte d'apprendre son mestier de tailleur, mais bien la secrette science de son maistre. Grande haine naist entre eux à ceste occasion; en fin Denis devore son maistre, puis espouse Violante, fille du roy.

Les jugemens comme les volontez des hommes sont bigerres et variables, et chacun, comme dict le sage, abonde en son sens. De là procede qu'aucuns s'adonnent à l'estude des loix, autres à l'art oratoire, qui à la speculation, qui à la philosophie, et qui à une autre chose, ainsi besongnant la maistresse nature, laquelle, comme piteuse mere, meut un chacun à ce qui luy est plus agreable. Ce qui vous sera notoire si à mes paroles il vous plaist prester un peu de paisible audience.

En l'isle de Sicile, qui d'ancienneté surpasse toutes les autres, est une cité vulgairement nommée Messine, noble, belle et fort renommée à cause

de son port. D'icelle nasquit maistre Lactance, homme bien versé en deux sciences, assavoir : la cousture, qu'il praticquoit publicquement et aux yeux d'un chacun, et la nicromance, laquelle il exerçoit de nuict, en secret et cachette. Advint un soir que cet homme, s'estant enfermé seul en sa chambre, faisoit quelques caracteres et signes appartenans à sa caballe, quand, de malencontre, il fut descouvert par un jeune garçon, nommé Denis, son aprenty, qui, pensant retourner en la chambre pour quelques affaires, trouva la porte fermée, de laquelle (pource qu'au dedans il entendoit du bruict) il s'aprocha doulcement ; et, regardant au travers d'un pertuis, vit son maistre en furie, faisant ses charmes. A quoy ce jeune garçon print si grand plaisir qu'il delibera aprendre ses secrets, sans toutesfois se vouloir declarer ; et deslors, laissant à part eguille, dez et cizeaux, ne se soucioit plus que d'apprendre ce qu'on ne luy vouloit monstrer.

Lactance, voyant Denis avoir changé de naturel, et de diligent, vigilant et bon ouvrier qu'il estoit au commencement, estre devenu lasche, paresseux et ignorant, ne prenant plus plaisir, comme estoit sa coustume, à travailler de son estat, luy donna congé, le renvoyant à son pere, lequel fut le plus estonné du monde de le veoir ainsi chassé, ne se pouvant imaginer pourquoy.

Quelque temps aprés, ce bon homme, ayant songneusement admonesté son fils de son devoir, le remena à Lactance, qu'il pria de bien bon cueur iceluy vouloir reprendre, et, où desormais il feroit l'opiniastre et ne vouldroit travailler, le chastier tresbien, ne voulant autre chose de luy sinon qu'il luy apprinst son mestier. Lactance, qui congnoissoit le pere du garçon estre bon pauvre homme, ne se fit trop tirer l'oreille, ains le reprint, luy monstrant tous les jours avec grand soing comme il falloit tailler et couldre; mais Denis n'y vouloit entendre. Au moyen dequoy à chaque bout de champ son maistre le chargeoit de mesure, faisant trotter l'aulne sur ses espaules et par tout, tellement que le pauvre diable, qui portoit plus de coups qu'il ne mangeoit de morceaux de pain, avoit tousjours les yeux pochez au beurre noir ou quelque fer mal assis : chose qu'il enduroit patiemment, tant le rendoit insensible le desir qu'il avoit d'apprendre ceste secrette science, que toutes les nuicts, par la fente de la porte, il oyoit praticquer à son maistre, qui, jugeant cet apprenty d'un esprit lourd et grossier, ne pouvant comprendre chose qu'on luy monstrast, ne se soucioit desja plus d'exercer son art diabolique devant luy, se persuadant que, s'il ne pouvoit aprendre à couldre, qui estoit chose bien aysée, qu'encores moins aprendroit-il sa caballe, qui estoit tant dif-

ficile. A ceste cause, ne se voulut plus cacher de luy, dont Denis fut le plus content homme du monde; lequel, encore qu'on l'eust en estime de lourdault, grossier et peu d'entendement, si est-ce qu'en peu de jours il se fist si sçavant en ceste science qu'il en sçavoit plus que son maistre.

Un jour le pere de ce garçon passoit par devant la maison de Lactance, et, ne voyant point son fils en la bouticque, entra dedans, et vit qu'au lieu de couldre et aprendre son mestier, on luy faisoit porter du bois en la cuysine, aller à l'eau, bercer l'enfant, ballayer la maison et faire tout ce qui apartient à une chambriere. Dont le bon homme fut tant fasché qu'il voulut r'avoir son fils, qu'il mena en sa maison, où estant commença à le tencer, disant : « Denis, tu sçais ce que j'ay despendu pensant te faire apprendre quelque chose de la cousture, affin qu'un jour tu peusses gaigner la vie de toy et de moy; mais, helas! j'ay semé en l'eau, car jamais tu n'as rien voulu apprendre, dont je meurs sur les pieds, me trouvant en telle necessité que je ne sçay plus de quel bois faire flesches, ny comme te nourrir; qui me fait t'admonester, mon fils, de gaigner honnestement ta vie, et au mieux qu'il te sera possible. » Et, achevant ceste derniere parole, le bon homme se print à pleurer. Quoy voyant, Denis luy respondit : « Mon pere, je vous mercie autant humblement qu'il m'est possible de

la despence, peines et longs travaux qu'avez souf-ferts à mon occasion, vous suppliant croire que, si je n'ay employé mon temps à apprendre le mestier de tailleur, comme estoit vostre volonté, je ne l'ay toutesfois despendu à esplucher mes doigts au so-leil et ne rien faire, m'estant acquis par mes lon-gues veilles et continuels labeurs une telle science, laquelle j'espere desormais si heureusement pratiquer que vous et moy vivrons contens le reste de noz vies. Appaisez-vous donc, mon pere, je vous prie, et ne vous tourmentez ainsi; ains prenez bon cou-rage, et vous reconfortez. Et, affin que ne pensiez que je vous dy ces choses pour vous entretenir de parolles, je vous en veux monstrer l'experience. Demain, par la vertu de cet art secret, je me trans-formeray en un beau cheval, que vestirez de selle et bride, puis me menerez vendre au marché, et, vostre vente faite, vous en reviendrez; mais ne serez plustost retourné ceans, la main chargée et pleine d'escuz, que m'y trouverez en la mesme forme que me voyez maintenant. Ainsi cognois-trez-vous si j'auray profité ou non, vous ayant en si peu de temps donné dequoy longuement vous entretenir; mais je vous advise sur toutes choses, et je vous en prie, vous garder qu'en me ven-dant ne me livriez avec la bride, qu'il faut, quoy qu'il en soit, que vous vous reserviez, sans vous en dessaisir : autrement je ne pourrois plus re-

tourner, et peut-estre ne me verriez-vous jamais. »

Le lendemain venu, Denis se desabilla, et, s'estant frotté tout le corps de ne sçay quelle graisse en la presence de son pere, grommela quelques mots, ausquels ayant mis fin, le bon homme fut tout estonné qu'au lieu de son fils il vit un beau et puissant cheval, qu'il enharnacha comme il luy avoit esté dit, puis le mena au marché, où arrivé fut incontinent environné d'un monde de marchans et maquignons, lesquels, ravis de la beauté et bonnes façons de la beste, qui manioit ses membres et tout le corps tant librement et avec une telle promptitude et dexterité que c'estoit merveilles, demandoient tous s'il estoit à vendre, ausquels le vieillard respondoit que ouy, quand de fortune Lactance s'y trouva, lequel, ayant bien veu et visité ce cheval, congneut qu'il estoit supernaturel; au moyen dequoy, s'estant doucement retiré de la presse, en la plus grande diligence à luy possible, courut en son logis; et, desguisé en marchant, et saisi d'une grande somme de deniers, retourna au marché, où il trouva encor le bon homme avecques son cheval, duquel s'approchant derechef et le regardant ententivement, s'apperceut que c'estoit son Denis. Lors, demandant au bon homme s'il le vouloit vendre, luy dit que ouy, et, estans tombez d'accord, maistre Lactance luy conta

deux cens escuz d'or pour le pris de la beste, qu'il vouloit saisir par la bride, quand le vieillard luy dit qu'il n'entendoit que la bride fust du marché, ains vouloit que elle luy demeurast; autrement ce n'estoit rien faict. Mais Lactance sceut tant bien causer et luy bailler du plat de la langue qu'il eut bride et cheval, qu'il mena en sa maison; et, l'ayant mis en l'estable et estroitement lié contre la mangeoire, le servoit soir et matin de cent mille coups de baston, de mode qu'en peu de temps le pauvre cheval devint tant maigre et descharné qu'il faisoit pitié à qui le regardoit.

Or Lactance avoit deux filles, lesquelles, congnoissant la cruauté de leur mauvais pere, alloient tous les jours en l'estable visiter ce malheureux cheval, qu'elles flattoient, caressoient et traictoient à leur possible; si qu'une fois entre les autres, elles le prindrent par le chevestre, et le menerent à la riviere pour le faire boire, où le cheval ne fut plustost qu'il se lança dans l'eau, et, se transformant en un petit poisson, se perdit soubs les ondes. Ces filles, voyans l'estrangeté de ceste adventure, demeurerent grandement esbahies, et, retournées en leur maison, se mirent à faire le plus grand dueil qu'on vit onques, se battans la poictrine, arrachans leurs beaux et blonds cheveux, et sanglottans à toute heure. A quelque temps de là, voici Lactance arriver, lequel, entrant en l'estable

pour frotter son cheval d'autre bouchon que de paille, fut tout estonné qu'il ne le trouva plus, dont il fut bien fasché ; et, monté où estoient ses filles, qu'il trouva pleurantes, sans autrement s'informer de l'occasion de leurs larmes (d'autant qu'il sçavoit bien où le mal les tenoit), leur dit : « Mes filles, n'ayez point de peur, et me dites seulement qu'est devenu le cheval, affin que j'y puisse pourveoir d'heure. » A ceste parole, les pauvrettes, s'estans asseurées, luy conterent comme le tout s'estoit passé ; quoy entendu par le pere, se despouilla soudain, et, ayant prins son chemin vers la riviere, se transforma en un ton, puis se jetta dans l'eau, poursuivant à force d'eslerons le petit poisson affin de le devorer, lequel, s'estant apperceu du ton aux grandes dents et craignant qu'il ne l'engloutist, s'approcha du bord de la riviere, de laquelle il sortit transformé en un riche ruby enchassé en or, puis sauta dans le pannier d'une des damoiselles à la fille du roy, laquelle, en s'esbattant sur le rivage, l'emplissoit de petites pierrettes qu'elle trioit d'entre le menu sablon.

Ceste damoiselle donc retournée au logis, et ayant tiré son butin du petit pannier, la fille unicque du roy, nommée Violante, vit parmi ces pierrettes reluire ceste bague, qu'elle print et mit en son doigt, comme chose qu'elle tenoit bien chere. La nuict venue et ceste princesse retirée en sa

chambre, l'anneau print la figure d'un beau jeune homme, lequel, mettant la main sur le sein delicat de Violante, trouva deux petites rondes mammelles, qui commençoient seulement à s'enfler; quoy sentant, la pucelle, qui ne faisoit encor que sommeiller, eut peur, et, se levant en sursault, vouloit crier, quand le jouvenceau, mettant la main sur sa belle bouche pleine de senteurs, l'en empescha. Adonc, se jettant à genoux devant elle, luy requist pardon, la suppliant le vouloir ayder en ses miseres, et croire qu'il n'estoit là venu pour souiller sa chaste et saincte pudicité, mais bien pour implorer son secours, luy declarant qui il estoit, la cause de sa venue et comme et par qui il estoit poursuivy. Violante, aucunement asseurée par la lueur de la lampe qui brusloit en sa chambre, et par les parolles du jeune homme, qu'elle vit beau et gaillard, print pitié de luy, et dit : « Jeune homme, tu t'es monstré bien temeraire et outrecuidé de venir en lieu où tu n'as esté appellé, et encore beaucoup plus presumptueux de toucher ce que les plus grands n'osent quasi regarder; toutesfois je ne veux te chastier selon tes merites, eu esgard à tes mesaventures, au recit desquelles tu m'as tellement esmeuë à pitié que je te veux bien monstrer que je ne suis de marbre, et n'ay le cueur de diamant; c'est pourquoy je delibere te prester tout le charitable secours que mon honnesteté pourra

permettre. » Dont le jouvenceau la remercia bien humblement, et, le jour estant venu, reprint la figure de l'anneau, que la princesse mit avec ses joyaux plus precieux.

En ce temps advint que le roy pere à Violante tomba en une griefve maladie, que l'on ne pouvoit guerir, les medecins la jugeant incurable ; aussi de jour en jour alloit-il en empirant. Quoy venu aux oreilles de Lactance, contrefit le medecin, alla au palais royal, et, entré en la chambre du roy, s'informa de sa maladie ; puis, l'ayant regardé au visage, tasté son poux et consideré son urine, luy dit : « Sire, vostre maladie est grande et fort dangereuse ; mais prenez courage, car en bref vous guerirez, pource que je sçay un tel remede que je me fais fort guerir en peu de jours la plus cruelle et forte maladie qu'on puisse avoir. — Maistre, dit le roy, si me pouvez faire recouvrer ma santé comme vous dites, je promets vous si bien recompenser que tout le temps de vostre vie en demeurerez content. » Lors le medecin : « Sire, je ne vous demande estats, dignitez ne tresors, ains seulement qu'il plaise à Vostre Majesté me faire une seule grace. » Ce que le roy luy promit, moyennant qu'il luy demandast chose raisonnable. « Je ne demande autre chose de Vostre Majesté, Sire, dit le medecin, sinon un ruby enchassé en or, lequel est aujourd'huy en la puissance de

madame vostre fille.» Le roy, oyant une si legere demande, luy dit : « Maistre, si ne voulez autre chose, asseurez-vous que serez tost content. » Dont le medecin remercia bien humblement le roy, lequel de là en avant il pensa avec une telle diligence qu'en moins de dix jours il le rendit tout sain et dispos.

Le roy, gueri, fit en la presence du medecin appeller sa fille, à laquelle il commanda luy apporter tous les joyaux qu'elle avoit, à quoy la princesse obeit. Monsieur le medecin, ayant tout bien veu et visité, dit que le ruby qu'il demandoit n'y estoit pas, et que madame regardast où il estoit. Ceste princesse, qui aymoit ce ruby sur toutes choses, disoit n'avoir autres bagues que celles qui estoient là, ce qu'entendu par le roy, dit au medecin : « Allez et retournez demain, et je feray tant que ma fille me baillera l'anneau. » Le medecin parti, le roi appella Violante, luy demandant amiablement où estoit ce ruby que le medecin vouloit avoir, et qu'elle luy donnast, et il luy en rendroit un plus beau de la moitié ; mais elle n'en voulut jamais rien dire, qui fut cause qu'il la renvoya. A peine fut-elle en sa chambre, où elle s'enferma, qu'elle se mit tendrement à plorer la perte de son pauvre ruby; qu'elle baignoit tout en larmes, le baisant de grand amour, maudissant l'heure et la journée que jamais le me-

decin avoit mis le pied en la cour du roy son pere. Le ruby, voyant les chaudes larmes qui couloient des yeux de ceste belle princesse et les profonds souspirs de son cueur, reprint sa forme humaine, et luy dit : « Madame, de qui depend l'heur de ma vie, je vous supplie ne vous attrister ainsi à mon occasion, ains plustost chercher quelque bon remede contre nostre malheur, parce que le medecin qui tant songneusement pourchasse à m'avoir est mon ennemy capital, qui cherche à me faire mourir. Ainsi doncques, Madame, comme sage, prudente et bien advisée, ne me mettez, s'il vous plaist, en sa puissance, mais, faignant estre faschée, me jetterez contre le mur; aprés je pourvoiray au surplus. »

Le lendemain matin le medecin retourna vers le roy, qui luy dit sa fille l'avoir asseuré n'avoir l'anneau; quoy entendu, se troubla grandement, affermant le contraire, et que le ruby estoit en la puissance de la princesse, que le roy fist derechef appeller en la presence du medecin, et luy dit : « Violante, tu sçais que j'ay recouvré ma santé par la songneuse diligence de ce medecin, qui pour toute recompense ne me demande que cet anneau qu'il dit estre entre tes mains, et toutesfois tu me le refuses; j'eusse creu que, pour l'amour que tu me portes, tu ne m'eusses seulement voulu donner un ruby, mais encores ta pro-

pre vie ; c'est pourquoy je te prie, par l'obeissance que tu me dois et l'amitié que je te veux, ne me refuser ceste bague, que je te recompenseray de tout ce que tu voudras. » La princesse, ayant entendu le vouloir du roy son pere, alla en son cabinet, duquel elle apporta tous ses joyaux, avec lesquels elle mesla le ruby, et en la presence du roy, les maniant les uns aprés les autres, les monstroit au medecin, qui, soudain qu'il vit la piece qu'il desiroit, voulut mettre la main dessus, disant : « Madame, voila la bague que je desire, et que le roy m'a promise », quand la princesse, en le repoussant, luy dit : « Attendez, maistre, vous l'aurez. » Lors, prenant l'anneau entre ses doigts : « Voicy donc ce tant cher et precieux joyau que demandez, et la perte duquel me rendra desolée tout le temps de ma vie ; or je ne le vous donne pas de ma bonne volonté, mais y estant contrainte par le roy mon pere. » Ce disant, jetta contre la muraille le ruby, qui, estant tombé contre terre, s'ouvrit incontinent, et devint une belle pomme de grenade, laquelle, eparpillée, respandit ses grains de toutes parts. Quoy voyant, le medecin se transforma soudainement en un coq, pensant avec son bec devorer le pauvre Denis ; mais il fut trompé, pource qu'un grain se cacha de telle sorte que le coq ne le peut veoir. Ce grain,

ayant attendu l'opportunité, se convertit en un regnard, et, se ruant impetueusement sur monsieur le coq, le print par la gorge, l'estrangla et devora en la presence et au grand esbahissement du roy et de Violante, sa fille. Ce faict, et Denis ayant reprins sa premiere figure, raconta le tout au roy, qui luy fit espouser la princesse, avec laquelle il a vescu long temps en bonne paix et tranquilité, au contentement du bon vieillard pere à Denis, qui de bien pauvre et souffreteux devint riche et opulent en biens; et Lactance, par son envie, demeura sans vie.

La plaisante fable de Laurette estoit achevée au plaisir et contentement d'un chacun, quand ma Dame, qui dormoit presque, fit signe à la damoiselle qu'avec un plaisant et gaillard enigme elle les reveillast, et mît fin aux plaisans discours de ceste soirée, d'autant que le coq, par son chant, annonçoit la venue du jour. Laquelle, avec un visage riant et sans se faire trop tirer l'oreille, dit en ceste maniere :

ENIGME

Celuy qui m'ayme bien m'estime et prise tant
Qu'il ne me veut jamais, s'il peut, perdre de veuë,
Est tant epris de moy qu'aussitost qu'il m'a veuë,
Il faut qu'il me caresse, ou il n'est point content.

Il me baise, me prend, m'embrasse, et, me tastant,
Me met dedans le corps un bout qui tousjours sue.
Ce faict, si brusquement çà et là me remue
Que l'halaine luy fault, et se lasse d'autant.

De ce tremoussement et plaisante secousse
Procede une doulceur si souefve et si doulce
Que toute elle ravit les esprits et les cueurs.

Neantmoins sur la fin il fault qu'on le retire,
Affin de l'essuyer, et les moites humeurs
Qui coulent d'un endroict que je ne veux pas dire.

Au recit de cet enigme, chacun se print si fort à rire, principalement les hommes, qu'on n'eust pas entendu Dieu tonner, quand Ariane, qui avoit esté trompée par Alterie, se leva debout, faisant signe qu'on se teust. Lors commença à dire : « Messieurs, je vous supplie estranger de voz cueurs toutes les mauvaises oppinions qu'avez conceuës sur l'exposition de l'enigme recité par ceste mienne sœur, d'autant qu'il est plus honneste que ne pensez, ne voulant signifier autre chose que la trompette et celuy qui en sonne; lequel en est tant amoureux qu'il faut qu'elle soit tousjours pendue à son col; quand il en veult sonner, il la prent, la baise, et met dedans un bout qui tousjours sue, c'est à dire la langue; aprés il la remuë tant souvent çà et là que l'halaine luy affoiblist, et faut qu'il se repose. Et de ce remuëment procede une doulceur si doulce, c'est à dire le son d'icelle, que elle ravit les esprits et les cueurs des hommes; mais

sur la fin il fault qu'on retire le bout de la langue de dedans, à fin de l'essuyer, et essuyer aussi les humeurs, qui est l'eau qui coule par le gros bout de la trompette.» *Alterie, ayant entendu la vraye exposition de son enigme, fut toute troublée. Toutesfois, congnoissant qu'on ne luy avoit rendu que la pareille, s'apaisa; et, les flambeaux allumez, chacun, prenant congé de ma Dame, s'en retourna jusques au lendemain.*





E. Champollion, sc. Jouaust, Ed. A. Salmon, Imp.

NEUVIÈME NUIT

Fable IV.



LA NEUFIESME NUICT

La terre seiche avoit desormais chassé dehors les humides ombres de la nuict, et les gentilz oyseletz reposoient paisiblement en leurs petitz nids bastis entre les branches fueillues des arbres, quand l'amyable et honneste compagnie, ayant mis soubs le pied tout chagrin, se rendit au lieu accoustumé, où, aprés avoir, d'un pas lent et mesuré, faict quelque tour de dance, le vase fut apporté par le commandement de ma Dame, qui fist jetter dedans cinq bulletins où estoient escritz les noms de cinq damoiselles, dont le premier qui en fut retiré fut celuy de Diane; l'autre, de Leonor; le troisiesme, d'Ysabelle; le quatriesme, de Vincende, et le cinquiesme, de Fleurdiane. Mais,

devant qu'elles donnassent commencement à leurs discours, ma Dame voulut que toutes cinq dissent une chanson sur leurs instrumens, lesquelles, avec une chere joyeuse et deliberée, dirent en ceste maniere :

CHANSON

Douces fleurettes palissantes,
Desolées et languissantes,
Où est maintenant vostre honneur,
Et tant de beautez naturelles,
Qui en mille façons nouvelles
Fardoient d'email vostre couleur?

Où sont les attrais, les amorces,
Les graces et les doulces forces
Des regards gratieux et doux
De nostre divine maistresse,
Qui nous remplissoient de lyesse
Lors qu'ils reluisoient dessus nous?

Helas! la clairté coustumiere
De ceste plaisante lumiere,
Ains de ce soleil radieux,
Qui vit loing de nous absentée,
Avecques elle a emportée
La joye et plaisir de noz yeux,

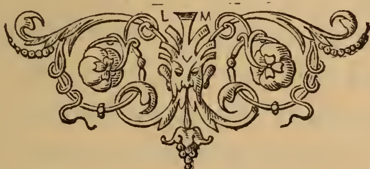
De noz yeux qui sur noz visages
Versent de larmes cent orages,
Pour pleurer noz tristes malheurs,
N'ayant, helas! en ceste absence,
Autre confort qu'en l'abondance
De noz sanglotz et de noz pleurs.

Encor, si de sa belle face,
De ses doulceurs et de sa grace,

Il nous demeuroit quelque traict!
En nostre si fascheux malaise,
Nous aurions pour le moins cet aise
De veoir quelque fois ce pourtraict.

Mais elle nous est toute ostée,
Et rien d'elle icy n'est restée,
Que la memoire de son nom
Et un monde infiny de plaintes,
De souciz, regrets et complaintes,
Tesmoins de nostre passion.

Ceste amoureuse chanson, qui peut-estre penetra jusques au cueur de quelques-uns, ne fut escoutée sans eventer quelques ardens souspirs, encores que chacun s'efforçast tenir secret et couvert le feu de ses douces amours. Diane, voyant que c'estoit à elle donner commencement aux discours de ceste soirée, sans attendre autre commandement, dict ainsi...





FABLE I.

Galafre, roy d'Espaigne, qui avoit esté adverty par un diseur de bonne adventure que sa femme luy planteroit des cornes, faict faire une tour où il l'enferme; neantmoins elle est deceue par Galeot, fils du roy de Castille.

Mes dames, comme la loyauté d'une femme merite louange, pour estre grandement recommandée d'un chacun, ainsi son contraire est vituperable, pour au semblable estre blasmé de tous. La premiere, qui estend ses bras de tous costez, est estroictement embrassée de tout le monde; et l'autre a les pieds tant debiles, que, pour sa foyblesse, elle ne se peut avancer, de façon qu'en fin elle demeure miserablement abandonnée d'un chacun. M'estant donc escheu donner commencement aux plaisans discours de ceste nuict, il m'a prins envye vous raconter sur ce propos une

fable non moins plaisante, que j'estime vous devoir estre agreable.

Galafre, puissant roy des Espaignes, qui de son temps fut si grand et brave guerrier que, par sa proüesse, vertu et magnanimité, il subjugua plusieurs provinces, lesquelles il adjoignit à sa couronne, estant parvenu sur l'aage, espousa une jeune princesse nommée Feliciane, les beautez, attrais, bonnes graces et gentillesses de laquelle la sceurent rendre tant agreable aux yeux de ce roy qu'il ne contentoit ses pensées qu'en la souvenance d'elle, qu'il aymoit plus que soymesme, ne songeant à autre chose que comme il luy pourroit complaire. Advint que ce prince, devisant un jour avecques un diseur de bonn' adventure, que l'on renommoit estre le premier en son art, voulut qu'il vist sa main et luy dist sa fortune. A quoy obtempera le chiromant; lequel, ayant bien et à loisir veu et songneusement consideré toutes les lignes, monts, triangle, quadrangle et table de la main du roy, changea soudain de couleur, et, devenu pasle en visage, devint quand et quand muet, ne disant un seul mot; qui fit penser au roy que cet homme avoit veu chose qui ne luy plaisoit et n'osoit bonnement reciter; parquoy, pour l'asseurer, luy dict : « Et bien! maistre, je congnoys à vostre contenance qu'avez veu en ma main quelques mal'encontreuses lignes, qui vous rendent

ainsi resveur; mais cela ne doibt empescher que ne m'en dissiez ce qu'en pensez, soit bien, soit mal: car je vous jure en foy de prince que je ne prendray qu'en bonne part tout ce que me sçauriez dire. » Le chiromant, asseuré sur ces paroles, se fit plus hardy, et, ayant de rechef contemplé la main et le front du roy, luy dict : « Sire, il me desplaist grandement estre icy venu pour vous raconter choses où ne prendrez beaucoup de plaisir. Toutesfois, puis qu'il plaist à Vostre Majesté, je m'esforceray luy satisfaire. Sachez donc, Sire, que vostre chere espouse, à laquelle portez une tant parfaicte amitié, vous doibt un jour planter les cornes, à raison dequoy ferez fort bien y avoir l'œil, et de prés y prendre garde. »

Le roy, entendant ces fascheuses nouvelles, demeura plus mort que vif, et, aprés avoir enjoint au devineur tenir la chose secrette, le licencia, se retirant ce prince en sa chambre, accompaigné de si tristes pensées qu'il ne prenoit aucun repos, ne cessant jour et nuict de songer en ce qui luy avoit esté dict, et comme il pourroit eviter une honte tant scandaleuse. En fin, aprés avoir long temps examiné tout ce qui se presentoit à sa memoire, conclud faire bastir une forte tour et en icelle enfermer sa femme soubs bonne et seure garde, ce qu'il fist. Et desja le bruit de l'emprisonnement de la royne estoit semé de toutes pars, sans toutesfois

qu'on en sceust l'occasion, quand le vent en vint jusques aux oreilles de Galeot, fils à Diego, roy de Castille, lequel, considerant l'angelique beauté de la royne, les vieux ans de son decrepit mary, qui, au lieu de la traicter comme sa gaillarde jeunesse requeroit, faisoit consommer le plus beau de ses jours entre les murailles d'une forte prison, delibera jardiner le front du roy jaloux et essayer s'il y pourroit faire croistre, sinon des fruits, pour le moins des branches, chose que depuis il executa selon son desir et en ceste façon.

Advint par hazard qu'un matin ce roy, accompagné des gentilshommes de sa cour, partit pour aller à la chasse en intention d'y sejourner quelques jours; ce qu'entendu par Galeot, qui un peu au paravant estoit arrivé en ceste cour chargé d'or, d'argent et plusieurs richesses, et se tenoit caché en la maison d'une bonne vefve (de laquelle il tenoit deux chambres à louage), se desguise en marchant, et, ayant prins plusieurs belles merceries dont la richesse excedoit la valeur d'un royaume, va faire ses monstres çà et là par la ville, et, estant devant les fenestres de la tour où estoit la royne, se mit à crier par plusieurs fois et tant qu'il peut :

Robbes pretieuses,
Robbes somptueuses,
Robbes de tout prix.

Les damoiselles de la royne, entendans ce mar-

chant ainsi crier, misrent les testes aux fenestres et virent qu'il portoit des accoustremens de draps d'or et d'argent en tant de façons que c'estoit merveilles : qui fut cause qu'elles coururent incontinent le dire à la royne, laquelle, desireuse veoir si belle richesse, pria les gardes laisser entrer le marchant, ce qu'ils refuserent, craignans estre descouvers et mal menez, d'autant que le commandement du roy estoit si exprés qu'il y alloit de la vie. A la fin, gaignez par les belles paroles de la royne et larges promesses du marchant, le laisserent entrer, lequel, après avoir humblement salué la princesse et faict la reverence deuë à sa grandeur, desploya ses riches denrées. Elle, qui estoit toute plaisante, joyeuse et hardie, voyant cet homme beau, gaillard et de bonne façon, commença l'escarmoucher du coing de l'œil, luy lançant mille amoureux regardz, dequoy s'apercevant, Galeot luy respondoit en pareille batterie, monstrant peint en son visage je ne sçay quoy qui correspondoit à son amour. En fin, elle, ayant veu toutes ces belles besongnes, dit : « Vrayement, mon amy, cecy est si beau qu'il n'y a que redire; toutesfois ceste robbe me plaist plus que tout le reste : c'est pourquoy je sçaurois volontiers combien la voulez vendre. » Respond le marchant : « Ma dame, il n'y a argent qui la puisse payer; neantmoins, où elle vous seroit agreable, j'ayme-

rois beaucoup mieux vous la donner que vendre, pourveu que je fusse asseuré d'avoir part en voz bonnes graces, que j'estime trop plus que toutes les richesses de ce monde. » La royne, ayant entendu ceste magnifique et genereuse liberalité et longuement consideré la grandeur du courage de cet homme, s'ymagina incontinent qu'il n'estoit de peu d'estoffe, à raison dequoy, se retournant, luy dict : « Mon amy, voz paroles ne resentent rien leur marchant, lequel est tousjours plustost dedié au gain et proffit qu'autrement, mais demonstrent l'effect de la magnanimité qui loge en vostre cueur ; c'est pourquoy je vous advise que me trouverez tousjours à vostre commandement et preste à vous faire plaisir. » Dont la remercia le marchant, qui, la voyant bien disposée et la chose reüssir selon son intention, dict : « Ma dame, l'angelique beauté qui reluict sur vostre belle face, joincte avec ceste doulce et benigne courtoisie dont vous plaist user envers moy, m'ont si fortement estraint que je n'espere jamais pouvoir desnouer le lyen qui me presse, oultre la grandeur du feu qui si violemment me cuyt en vostre amour que toutes les eaux de la mer ne sont suffisantes pour esteindre la moindre estincelle de leur brazier : c'est pourquoy, cherchant trouver quelque remede à mes langueurs, je suis parti de loingtains pays pour venir chercher mon remede en

vous, soulager mes travaux en la contemplation de la rare et singuliere beauté qui vous rend glorieuse sur toutes les femmes, et supplier vostre grandeur vous servir de moy comme de celuy qui de tout temps est voüé à l'obeissance de voz commandemens. » La royne, entendu ces parolles, demeura en elle-mesme, s'esbahissant bien fort de la temeraire hardiesse de cet homme. Neantmoins, le voyant beau et gaillard et considerant l'injure que luy faisoit le roy son mary, la tenant prisonniere sans qu'elle eust mesfait, se disposa suyvre entierement son plaisir. Toutesfois, devant que le contenter, luy dit : « Helas ! mon amy, combien les forces d'amour sont grandes, veu que elles ont eu ceste puissance sur moy reduire en ces termes qu'il faut que je vous confesse, non sans rougir, que je me sen plus vostre que mienne. Ainsi, puis que mon sort veut et me presse servir à autruy, j'accorde et consen que l'effect suyve l'entreprinse, à ceste condition, toutefois, que la robbe sera mienne. » Galeot, voyant l'orde et sale avarice de ceste femme, luy donna incontinent ceste robbe, laquelle elle receut, joyeuse à merveilles d'un tant riche present. Adonc, pour ne se monstrer ingrate et luy faire paroistre qu'elle n'avoit le cueur de pierre, l'aiant prins par la main, le mena en une petite chambre, où entrez, ils s'embrasserent et baiserent d'une telle ardeur et chaude affection

que Galeot, allumé de colere amoureuse, saisit la princesse au corps, la renverse sur le lict, et, ayant haussé sa chemise plus blanche que neige, prend sa forte et roide lance, la mect en l'arrest et se jette au combat, s'y portant si vaillamment qu'il emporta le prix du dernier fruict de leurs amours. Ce faict, et ayant triomphé de la victoire, sortit de la chambre, priant la royne luy rendre sa marchandise; ce qu'entendu par elle, demeura plus estonnée qu'un fondeur de cloches, si qu'opressée de douleur et honte, dit ainsi : « Ce n'est l'acte d'un homme de bien de vouloir r'avoir ce que liberalement il a donné. C'est à faire à petits enfans, lesquels, pour la petitesse de leur aage, ne sont encore capables de raison. A ceste cause, je ne suis deliberée vous rendre ce que de gré et sans y estre forcé m'avez donné et apporté jusques ceans, attendu que vostre aage, qui vous doibt avoir mis hors de tutelle, vous a rendu ou deu rendre sage et discret. » A quoy Galeot, qui prenoit plaisir à la faire debattre, respondit : « Ma dame, vous ferez ce qu'il vous plaira, mais si suis-je deliberé, si ne me rendez ce qui m'appartient, ne bouger jamais d'icy que le roy ne soit de retour, lequel j'estime tant debonnaire et bon justicier que je m'asseure que, comme il est raisonnable, il me fera rendre ou ma marchandise ou le prix d'icelle. » La royne, deceue par l'as-

tuce de ce subtil marchant, craignant qu'il ne fist ce qu'il disoit, fut contrainte, malgré ses dents, luy rendre sa robbe, laquelle ayant reprinse, vouloit sortir, quand les gardes l'arresterent, luy demandans ce qu'il leur avoit promis; chose que ne nyoit le marchant : « Mais, disoit-il, j'ay faict la convention aux charges de vendre ma marchandise, ou partie d'icelle; or je n'ay rien vendu, ainsi je ne suis donc obligé à vous donner aucune chose. » Ces raisons ne contentoient les gardes, qui, enflambez d'ire et de mal-talant, ne le voulurent laisser sortir si premier ne les contentoit, quand ce marchant, qui estoit plus fin qu'eux, leur dit : « Mes amis, puis que m'empeschez l'issue de ceans, j'y demeureray jusques à la venue du roy, que je cognois prince tant juste et magnanime que je croy qu'il nous voudra bien ouyr sur nostre differend. » A ces parolles, les gardes, qui craignoient le retour du roy, et que, trouvant à son arrivée ce jeune homme leans, il ne les fist tous pendre comme desobeissans à ses commandemens, ouvrirent incontinent les portes à nostre marchant, lequel sorty, et ayant laissé la royne plus honteuse que brave, commença à crier à haute voix : « Je le sçay bien, mais je ne le veux pas dire; je le sçay bien, mais je ne le veux pas dire. »

En ces entrefaictes, Gallaffre retourna de l'assemblée, lequel, oyant ainsi crier cet homme, se

print fort à rire. Et, arrivé au palais, ne fut plustost descendu de cheval qu'il alla trouver la royne, à laquelle, au lieu de la saluer, il dict en riant : « Ma dame, je le sçay bien, mais je ne le veux pas dire », repetant ces mots par plusieurs fois. La bonne dame, l'oiant ainsi parler et croyant qu'il dist à bon escient, et non par jeu, pensa estre morte, si que toute tremblante se jetta aux genoulx du roy, disant : « Helas! Monsieur, je vous crie mercy des fautes que j'ay commises contre vostre honneur, vous suppliant, autant humblement que je puis, me pardonner, encore que je sache qu'il n'y a genre de mort que je ne merite. Toutefois, me confiant à vostre grande clemence, j'espere que me ferez misericorde. » Le roy, qui n'entendoit pourquoy elle disoit et faisoit ces choses, fut fort estonné, et, l'ayant fait lever, voulut qu'elle luy declarast le tout; à quoy la pauvre royne obeit; laquelle toute esperdue, avec une voix tremblante et interrompue de menuz et frequens sanglots, commençant depuis un bout jusques à l'autre, luy conta comme le tout s'estoit passé. Quoy entendu par le roy, luy dict : « Ma dame, je cognois maintenant qu'il ne faut regimber contre l'esperon, mais se fault conformer à la volonté des Cieux; parquoy je vous advise prendre courage, et ne vous tourmenter ainsi. » Et lors, la mettant en liberté, fit raser ceste tour, au con-

tentement d'un chacun, principalement de la royne, avec laquelle il a depuis tousjours vescu en toute paix et joyeux plaisir. Et Galeot, s'estant faict vainqueur en ce nouveau fait d'armes, s'en retourna avec sa marchandise.

Ceste fable ainsi recitée par Diane ne despleut à la compagnie, qui s'esbahissoit assez comme la royne avoit esté si simple de descouvrir si legerement son fait, attendu qu'elle se devoit plustost offrir à la mercy de mille morts qu'encourir un blasme tant scandaleux, mais que la fortune luy avoit esté favorable, et le roy encore d'avantage, lequel de sa plaine grace et bonne amitié l'avoit mise en liberté. Et, à fin que les autres damoiselles peussent raconter leurs nouvelles, ma Dame commanda à Diane raconter son enigme; laquelle, obeïssant à ses commandemens, dict ainsi :

ENIGME

Devers septentrion, qui tout roidit de glace,
Descend un puissant camp d'adventuriers soldarts,
Qui, armez tout à blanc, courent de toutes pars;
Ne laissans rien qu'effroy par où leur trouppe passe.

Ils frappent sans mercy, et d'une fiere audace
S'attacquent aussi tost aux debiles vieillars
Et aux petits enfans qu'à ceux qui, plus gaillars,
Sont armez d'un sang chaud, qui ne craint leur menasse.

C'est pourquoy un chacun, pasle et transy de pœur,
Fuyt deçà et delà cet ennemy vainqueur,
Et le cruel effort de sa forte puissance,

Aymant plutost se veoir entre les chauds tizons,
Que le feu devorant ronge dans les maisons,
Que tomber soubs le joug de son obeïssance.

Chacun print plaisir au recit de ce docte enigme, que aucuns interpretoient d'une façon, autres d'une autre, sans toutesfois le pouvoir entendre. Au moyen dequoy Diane se leva, disant : « Pour vous oster de peine, je vous veux dire que mon enigme ne signifie autre chose que la neige, laquelle est blanche et descend des parties septentrionales, et frappe un chacun sans avoir respect ny à vieillards ny à petis enfans, de sorte que les personnes s'enfuyent deçà et delà devant elle, aymans plutost estre enfermez és maisons prés un bon feu que tomber soubs sa mercy.» Ceste exposition finye, Leonor, qui estoit assise prés Diane, se leva, et en ceste façon donna commencement à la fable, disant...





FABLE II.

Rolin, fils de Loys, roy de Hongrie, est amoureux de Violante, fille à Domitian, cousturier. Rolin meurt ; elle de douleur trespace sur le corps mort.

Si l'amour est guidé d'un gentil esprit avec la modestie et temperance y requise, peu souvent advient-il qu'il ne reussisse à bien ; mais, s'il est conduit par un sale et desordonné appetit, il est fort nuisible et meine l'homme à une vie malheureuse. Quelle est la cause de ce mien bref discours, la fin de ceste fable vous le fera congnoistre.

Je dy doncques, mes Dames, que Loys, roy de Hongrie, eut un seul fils, nommé Rolin, lequel, encor qu'il fust bien jeune, ne laissoit toutesfois de sentir les cuisans esguillons de l'amour. Ce jeune prince, estant un jour à une fenestre de sa chambre et son esprit fantasiant plusieurs choses où il prenoit plaisir, vit de fortune la fille d'un

cousturier, de laquelle, pour estre belle, modeste et gentille, il devint tellement amoureux qu'il en perdoit le repos et le repas. La fille, qui Violante estoit nommée, s'appercevant de l'amour de Rolin, ne fut moins esprise de luy que luy d'elle, de façon que, ne le pouvant voir, elle ne pouvoit vivre. Ces amans croissans ainsi en pareille benevolence, amour, qui est la guide fidelle et vraye lumiere de tout gentil esprit, trouva moyen les assembler, inspirant leurs cueurs deceler l'un à l'autre ce qui plus les passionnoit; au moyen dequoy le jeune prince, qui congnoissoit à veüe d'œil l'amour reciproque que ceste fille luy portoit, luy dit : « Je veux que sçachiez, Violante, que l'amitié que je vous porte est telle que jamais elle ne m'abandonnera si ce n'est par le trespas. Aussi, helas! vos loüables et gentilles façons, vos yeux plus luisans et desirez des miens que la lumiere du soleil, et tant d'aultres beaultez et riches perfections qui à l'envy vous honorent, vous ont sceu donner telle puissance sur mon cœur, et si grande authorité sur mes volontez, que je ne delibere jamais espouser autre femme que vous, si vostre consentement s'y accorde. » A quoy elle, qui estoit fine, encores que bien jeune, respondit que s'il l'aymoit, qu'elle ne luy estoit moins affectionnée; mais pensoit son amitié estre d'autre force et mieux fondée que la sienne, d'autant, disoit-elle,

que les hommes n'ayment jamais de bon cœur, ains seulement par acquit, estant leur amour tant vain et vollage qu'il ne sçait que c'est de fermeté, constance et loyauté; aussi meine-il le plus souvent les pauvres femmes ainsi aymées à une triste et miserable fin. « Helas! mon ame, dit Rolin, je vous prie, ne dictes ces choses, pource que je m'asseure que, si souffriez la milliesme partie des passions et ennuyeux tourmens que j'endure à vostre occasion, vous n'useriez de ce langage ; et, si ne voulez donner foy à mes parolles, croyez-en l'experience, qui vous pourra tesmoigner de mes volontez et si je vous ayme ou non. »

Advint que le roy, pere de Rolin, s'apperceut un jour de l'amourachement de son fils, dont il fut fort marry, craignant ce qui legerement luy en pourroit advenir à son grand scandale et vitupere. Parquoy, pour obvier à ces inconveniens, delibera l'oster d'auprés de luy, et par consequent de celle qu'il aymoit plus que soymesme, et l'envoyer en païs loingtain, à fin que le temps et la distance des lieux luy peussent faire oublier la memoire de ses amours. Au moyen dequoy, l'ayant un jour fait appeller, luy dict : « Mon fils, tu sçais que nous n'avons enfant que toy, et ne sommes pour en avoir d'autres, de façon qu'aprés nostre mort le royaume te doit appartenir, comme à nostre vray heritier et legitime successeur; c'est pourquoy,

affin de te façonner à la vertu, prudence et bonnes meurs, et qu'un jour tu puisses sagement et heureusement gouverner ton peuple, j'ay deliberé t'envoyer en Austriche, vers Lamberic, ton oncle maternel, parce que là sont gens lettrez et hommes doctes, qui, pour l'amour de nous, seront bien aises t'enseigner ce qui appartient à un jeune prince tel que tu es. » Rolin, oyant ainsi parler le roy, fut si saisi qu'il demeura long temps sans pouvoir dire une parolle. En fin, ayant reprins ses esprits, dict : « Sire, combien qu'il me soit fort grief m'esloigner de vous, pour l'ennuy que ce me sera vivre privé de vostre presence et de celle de la royne ma mere, si porté-je une telle reverence à vos commandemens que j'ayme mieux toute ma vie errer par le monde que vous desobeir en chose que ce soit; c'est pourquoy je suis prest à faire tout ce qu'il vous plaira me commander. » Le roy, ayant entendu la benigne responce de son fils, escrivit incontinent à Lamberic, son beau frere, les occasions pourquoy il le luy envoyoit, luy recommandant comme sa propre vie. Rolin, voyant sa despeche faicte et son equipage prest, se repentit assez d'avoir faict ceste promesse; mais, ne pouvant retracter sa parole, fut contrainct marcher; toutesfois, avant que partir, trouva moyen parler encor un coup à sa chere Violante pour luy donner advis comme elle se debvoit gouverner atten-

dant son retour, à fin qu'une amitié tant heureusement bastie comme estoit la leur ne tresbuchast en ruyne au moyen de ceste absence; parquoy, estans un jour ensemble, luy dict : « Mon cueur, pour complaire à la volonté du roy mon pere, je suis contrainct t'abandonner du corps, et non du cueur, qui representera tousjours en ma memoire la souvenance de toy, que, en quelque part que j'aille, je ne sçaurois jamais oublier. C'est pourquoy je te prie, par ceste douce amitié que je t'ay tousjours portée, porte et porteray tant que mon esprit gouvernera ce corps, que pendant mon absence tu ne te joignes par mariage à homme qui vive, pource que aussi tost que seray de retour je promets te prendre pour ma femme et espouse; et, en signe de ma foy entiere et inviolable, je te donne cet anneau, que tu garderas pour l'amour de moy. » Violante, entendant ces tristes nouvelles, cuida mourir de regret; et, ayant ramassé ses forces et reprins ses esprits, tirant de sa dolente poictrine un profond souspir, ouvrit la bouche à ces paroles : « Pleust à Dieu, Monsieur, que jamais je ne vous eusse congneu, pource que je ne me trouverois tant affligée comme je fais ores pour vostre tant soudain depart; mais, puis que le Ciel trop cruel et ma triste fortune veulent qu'ainsi vous esloigniez de moy, faites-moy ceste grace au moins de me dire si vostre voyage sera long, ou si

retournerez en bref, parce qu'estant en la puissance de mon pere, je crains que pendant vostre absence il ne luy prenne envie me marier. » Lors Rolin : « M'amour, je te prie ne te fascher, ains te resjouyr et prendre courage, pource qu'aydant Dieu, j'espere que devant que l'an soit passé tu me reverras; et, où je ne retourneray dedans ce temps, je consens que tu te maries comme et à qui bon te semblera. » Ce dict, s'embrasserent si estroittement qu'ils ne se pouvoient separer, et avec mille baisers, accompagnez d'un monde infini de larmes et souspirs, prindrent congé l'un de l'autre.

Le lendemain matin, Rolin, monté à cheval en la compagnie de plusieurs grands seigneurs, print la route d'Austriche, où arrivé, fut honorablement receu par son oncle Lamberic, qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour recreer ce jeune prince, lequel vivoit tellement passionné pour l'absence de sa chere maistresse qu'il ne prenoit plaisir à chose quelconque. Rolin donc, menant ceste triste vie, et ayant tousjours l'esprit transporté en la contemplation de sa Violante, fut tout estonné que l'an se passe; au moyen dequoy, s'en estant apperceu, supplia son oncle luy permettre retourner voir ses pere et mere; ce que amiablement il luy accorda. Mais le pauvret ne fut plustost arrivé au royaume paternel, et bien receu par ses parens, que les nouvelles vindrent que Violante estoit ma-

riée, dont le roy ne receut moins de joye et contentement que Rolin de tristesse et desplaisir, lequel, se plaignant en soymesmes, blasmoit sa longue absence, et que sa paresseuse demeure avoit esté cause de ce mariage.

Ainsi demeurant en ceste angoisseuse passion, et ne pouvant trouver remede à son amoureux tourment, vouloit mourir de dueil, quand amour, qui n'abandonne jamais les siens et chastie ceux qui ne gardent leur promesse, voulut qu'encores une fois ces deux amans se trouvassent ensemble : car un soir, au desceu de Violante, laquelle estoit couchée avec son mary, Rolin trouva moyen entrer en leur chambre ; puis secrettement se cacha en la ruelle du lict. Aprés, entendant ronfler le mary, leva le plus doucement qu'il luy fut possible la couverture, coulant sa main sur l'estomach de sa bien aymée, laquelle, se sentant toucher par un autre que son mary et ignorant la venue du prince, vouloit crier, quand, luy mettant la main sur la bouche pour l'en empescher, il se fit congnoistre, dont elle fut bien estonnée, ne sçachant que faire, tant elle avoit peur que son mary s'en apperceust ; à raison dequoy, le plus doucement et au mieux qu'il luy estoit possible, elle le repoussoit, ne voulant aucunement souffrir qu'il la baisast. Rolin, se voyant ainsi chassé et abandonné de celle qu'il aymoit sur toutes choses, et que le tourment qu'il

souffroit estoit sans remede, dit : « O plus cruelle que la mesme cruauté ! helas ! voici je meurs ! sois desormais contente, car ma presence ne te donnera jamais ennuy, et, trop tard devenue piteuse, tu seras un jour contrainte blasmer ta trop fiere rudesse. Vray Dieu ! comme se peult-il faire que l'ardante amitié que tu m'as autresfois portée soit maintenant tant amortie en toy? » Ce disant, l'embrassa estroittement, la baisant, voulust ou non, et, sentant desja en son cueur ses esprits defaillir, retira ses bras foibles et debiles d'autour le col de ceste femme, aux costez de laquelle, en jettant un profond souspir, il mourut miserablement. La pauvrette, le sentant sans vie, demeura toute esperdue, ne sçachant quel chemin tenir affin que son mary ne s'en apperceust. En fin, laissant doucement cheoir le corps mort en la ruelle, faignit songer, jettant un si grand cry qu'en sursault elle esveilla son mary, qui luy demanda qu'elle avoit ; auquel, toute troublée et tremblante de frayeur, elle raconta qu'il luy estoit advis que Rolin, fils du roy, estoit couché auprés d'elle et avoit rendu l'esprit en ses bras. Lors, se levant du lict, trouva le corps mort estendu en la ruelle, lequel estoit encor tout chaud. Adonc le mary, voyant ce tant estrange spectacle, demeura tout transi comme en extase, craignant fort qu'il n'y allast de sa vie. Finablement, prenant courage, chargea ce corps mort sur

ses espaules, et, sans estre veu de personne, l'alla mettre sur le pas de la porte du palais royal. Les officiers, ayant ainsi trouvé ce prince mort, le coururent incontinent dire au roy, lequel, entendant ces tristes nouvelles, à peine que d'ire et de douleur il ne se tuast soymesme, menant le plus desesperé dueil que l'on veist oncques; auquel ayant aucunement mis fin et essuyé ses larmes, manda querir les medecins et chirurgiens pour faire ouvrir et visiter le corps et sçavoir l'occasion de sa mort; lesquels, aprés l'avoir bien et diligemment veu et à loisir, raporterent unanimement qu'il n'estoit mort par ferremens ny venins, mais d'une douleur interieure qui l'avoit estouffé. Ce qu'entendu par le roy, fit ordonner de ses funerailles, voulant que le corps mort fust porté avec toute pompe funebre en l'eglise cathedrale, et que toutes les femmes de la cité, de quelque estat, qualité ou condition qu'elles fussent, s'y trouvassent, sur peine d'encourir son indignation, et allassent l'une aprés l'autre baiser son fils mort. Ce qui fut executé par plusieurs, tant dames, princesses, que simples bourgeoises, lesquelles, meuës de pitié et compassion, arrouserent de leurs larmes le corps du trespassé; et entre les autres s'y trouva la malheureuse Violante, laquelle, desirant veoir mort celuy que vivant elle n'avoit voulu gratifier d'un simple baiser, se jetta sur luy, et, considerant qu'à son

occasion, et pour l'amour d'elle, il avoit encouru un tant deplorable trespas, joignit sa belle bouche aux levres mortes du deffunct, retenant tellement son haleine que, sans dire une seule parolle, elle passa de ceste vie en l'autre. Les dames, voyant un cas tant estrange et inopiné, coururent à son secours; mais ce fut en vain, parce que l'ame avoit desja abandonné son corps pour aller trouver celle de son bien aymé Rolin. Le roy, qui sçavoit l'amourachement de Violante et son fils, tint ces choses secrettes, et ordonna que les deux corps fussent ensevelis en un mesme tombeau.

Desja Leonor avoit mis fin à sa pitoyable nouvelle, quand ma Dame luy fit signe qu'elle suivist, recitant son enigme; laquelle soudain dit ainsi :

ENIGME

On ne congnoist en moy fin ne commencement;
Puissant je n'ay pouvoir, et mort je suis en vie,
Estant plein d'un esprit qui vif me vivifie,
Me donnant forme, grace, et force, et mouvement.

Je n'ay bouche ny langue, et suis sans sentiment;
Toutesfois bien souvent, quand on me bat, je crie
Et me plains si tresfort que ma plainte et crierie
Sont cause de donner relasche à mon tourment.

La jeunesse m'en veut, mais, si quelcun m'outrage,
Je saulte, je bondy, je volle, je fais rage,
Frappant deçà, delà, de tors et de travers;

Et sçay si bien matter sa mutine arrogance,
Que recreu, à tous coups, je le laisse à l'envers,
Sans haleine, sans poux et presque sans puissance.

La plus grande partie des auditeurs entendit cet enigme, qui ne signifioit autre chose que le ballon, qui, rond, n'a fin ny commencement, est mort, et a vie estant plein de vent; et, si quelcun l'assault, saulte, bondit et fait rage, si qu'en fin il lasse son homme. Lors Isabelle, à laquelle eschéoit le troisiesme rang pour discourir, se levant debout, dit en ceste maniere...





FABLE III.

François Sforce, fils de Loys More, duc de Milan, s'estant esgaré à la poursuite d'un cerf, arrive en la maison de quelques villageois, qui conjurent sa mort; une petite fillette descouvre la conspiration. Il se sauve et fait executer les conjurateurs.

La fable racontée par Leonor me donne occasion vous reciter un cas pitoyable, lequel retient plus de l'histoire qu'autrement; aussi est-il veritablement advenu au fils d'un duc, lequel, aprés longs travaux, fit à ses ennemis porter la penitence de leurs meschancetez.

Je vous dy doncques que, de nostre temps, Loys More, duc de Milan, eut un fils nommé François Sforce, jeune homme qui durant la vie et depuis la mort de son pere fut merveilleusement combattu par l'envieuse fortune. Cestuy en ses premiers ans estoit fort beau et bien apris, mons-

trant peint en son visage je ne sçay quoy de grand qui le rendoit admirable à tous; son exercice plus commun estoit l'escrime et la chasse, qu'il aymoit infiniment, à raison dequoy il estoit bien aymé de là jeunesse, laquelle il aymoit bien aussi, n'y ayant jeune homme en toute la cité qui ne peust rendre asseuré tesmoignage de ses liberalitez.

Or un jour ce jeune duc, pour plaisir, assembla plusieurs jeunes gentilshommes, le plus vieil desquels n'avoit encores attaint l'aage de vingt ans, et, montez à cheval, allerent de compagnie à la chasse en une certaine forest hantée de plusieurs bestes tant fauves que noires, laquelle ils environnerent de toutes pars. Advint que du costé où estoit le jeune duc se leva un grand cerf, lequel, effroyé du son des trompes et cry des chasseurs, se donna à la fuyte. Quoy voyant, le duc, hardy comme un lyon, et qui se sentoit fort bien monté, se mit à le suyvre à course de cheval, et le pourchassa avec telle peine et si longuement qu'esloigné de sa compagnie il s'esgara de son chemin, de maniere qu'ayant perdu de veüe la beste, ne sçavoit plus où il estoit ny où il alloit; à raison dequoy, se voyant ainsi seul hors du grand chemin, sans pouvoir aller avant ny arriere, et que la nuict commençoit fort à s'abaisser, s'estonna aucunement, craignant qu'il ne luy advînt chose qui luy despleust, comme il fist.

Ainsi doncques ce jeune prince, continuant son chemin egaré, arriva en fin à une maisonnette couverte de chaume, en la court de laquelle il descendit, et lia son cheval au prochain arbre; puis, entré en la maison, y trouva un vieillard aagé de quatre vingts dix ans, avec une jeune villageoise assez belle, laquelle tenoit entre ses bras une petite fille d'environ cinq ans. Le duc, les ayant saluez, s'assied auprés d'eux, les priant luy vouloir faire ceste faveur le loger pour ceste nuit, sans toutesfois se faire congnoistre. Le vieil homme et la jeune femme, sa bru, voyans ce prince beau, bien en ordre et gaillard, le reçoivent tresvolontiers, s'excusans neantmoins de n'avoir lieu convenable à sa personne, dont il les mercie de bien bon cueur, et, sorti, alla prendre garde à son cheval, qu'il traita de ce qu'il trouva; et, l'ayant pensé, retourna en la maison, où il ne fut plutost entré que ceste petite fillette se vint mettre entre ses jambes, se joüant avecques luy, qui la baisoit et caressoit fort amoureusement. En ces entrefaites, Malechair, fils du vieillard et mary de ceste jeune femme, arrive; lequel, avoir salué le prince qu'il voyoit se jouër à la petite fillette en devisant avec le vieillard, appella sa femme, à laquelle commanda apprester le soupper, et, s'arraisonnant avec le prince, luy demanda qui l'avoit amené en ce lieu tant desert et inhabité; lequel, en s'excusant, respondit qu'es-

tant surpris de la nuict, et se trouvant seul egaré par les chemins, qu'il ne congnoissoit, pour estre mal instruit de ceste contrée, il s'estoit de fortune rencontré en ceste maison, où ce bon homme et ceste jeune femme luy avoient fait ce bien le retirer pour ceste nuict.

Quoy entendu par Malechair, qui voyoit ce prince en bonne conche, ayant une grosse chaisne d'or pendue au col, conclud en son ame homicide le tuer, et par sa mort se faire heritier de sa despouille; pour quoy effectuer appella son vieil pere et sa femme, laquelle, prenant sa petite fille entre ses bras, sortit avec eux, et, assemblans leurs testes, conclurent la mort du duc et le despouiller de ses riches vestemens, puis l'enterrer en la campaigne, se persuadans que jamais on n'en oyroit ny vent ny voix. Mais Dieu, qui est juste scrutateur des cueurs des hommes, ne voulut permettre leur damnable et malheureuse volonté sortir à effect, comme entendrez. Ceste conspiration donc ainsi conclue, Malechair pensa ne la pouvoir seul executer, d'autant qu'il voyoit son pere fort vieil et impotent, sa femme jeune et de peu de courage, et que le jeune homme monstroit en apparence estre d'un grand cueur, et qu'il se pourroit aisément deffendre, puis s'enfuyr. A raison dequoy delibera aller mendier le secours de quelques uns ses amis, qui ne demeuroient gueres loing de là, ce qu'il fist;

lesquels, avides de gain, entendans sa volonté, se trouverent incontinent prests. De sorte que, ayans prins leurs armes, suivirent leur capitaine Malechair. Ce pendant, la petite fillette, laissant sa mere et le vieillard, retourna se jouër avec le duc, sautant entre ses jambes, et faisant mille petites singeries, dont il estoit tant aise, voyant l'amitié de cet enfant, que, la prenant entre ses bras, ne cessoit la flatter, baiser et mignarder. La fillette, à la façon des petits enfans, se plaisant au lustre de la chaisne qui pendoit au col du duc, la prenoit avec ses petites mains potelées, s'efforçant la luy oster pour la mettre en son col. Quoy voyant le duc, et que l'enfant se delectoit au maniement de ceste chaisne, luy dit : « Et bien ! mignonne, voulez-vous que je vous donne ma chaisne ? » Ce disant, la tira de son col et la mit autour celuy de l'enfant, qui, ayant ouy le secret de la conspiration, respondit : « Elle sera bien à moy sans que me la donniez, car mon pere et ma mere vous veulent tuer, et puis me la donneront. » Le duc, qui estoit bien advisé, entendant les tristes paroles de la fillette, ne les laissa choir à terre, et, comme sage et discret, se leva sans dire mot, tenant tousjours la petite fille entre ses bras, laquelle, ayant encores sa chaisne en son col, il mit sur un petit lict de sa chambre, où (d'autant qu'il estoit fort tard) elle ne fut plustost qu'elle s'endormit. Aprés ferma la

porte sur luy, qu'il fortifia de deux grands coffres de bois, attendant courageusement la venue de ces rustres; puis tira de la pochette de ses chausses un petit bidet à cinq canons, qui se deschargeoient ensemble ou separément, comme l'on vouloit, lequel il chargea et amorcea, prest à bien faire.

Tandis les jeunes gentilshommes, compagnons au duc, se voyans privez de leur chef, et ne sçachans où le trouver, commencerent à l'appeller au son de leurs trompes; mais aucun ne respondoit, qui les fit douter que son cheval en courant ne se fust rompu le col en quelque fondriere, et par consequent tué son maistre, dont ils estoient en la plus grande peine du monde, ne sçachans à quoy se resouldre, quand un de la compagnie dit : « Je l'ay veu par ce sentier poursuivre un cerf qui gaignoit ce vallon; mais, parce que son cheval estoit plus viste que le mien, je ne l'ay peu suivre, qui me l'a fait perdre de veuë en un instant : c'est pourquoy je ne sçaurois dire où il peut estre. » Quoy entendu par les gentilshommes, se mirent en queste, suyvant toute nuict la trace du cerf en intention de le trouver ou vif ou mort.

Durant ces choses, Malechair, avec ses trois compagnons, arriva en sa maison, où il ne pensoit trouver aucune resistance; parquoy, frappant du pied contre l'huys, appella, disant : « Holà! compagnon, ouvrez; que faites-vous que n'ouvrez la

porte? » A quoy ne respondit le duc, qui, regardant par un petit pertuis de la porte, vit Malechair armé d'une grosse hache qu'il tenoit sur son espaule, et ses compagnons bien embastonnez ; parquoy, mettant l'un des canons de son petit pistolet à l'endroit du pertuis, le deschargea tant heureusement qu'il chassa la balle au travers l'estomach de l'un des trois compagnons, de maniere que, sans tirer ny pieds ny mains, tomba roide mort en la place. Quoy voyant, Malechair commença avec sa hache à frapper de toute sa puissance contre l'huys, pensant le ruer bas ; ce qu'il ne peut, obstant les empeschemens qu'y donnoit le duc; lequel, mettant soudain le second canon de son bidet contre le mesme pertuis, le deslascha de telle sorte qu'il rompit le bras droict à un des autres volleurs, qui aigrit tellement les deux qui restoient qu'enragez d'un despit, crevecueur et maltalent, employerent toutes leurs forces à forcer la maison, faisans un grand bruit et tintamarre. Ce pendant le prince se fortifioit tousjours de plus en mieux, appuyant la porte avecques bancz, selles et tout ce qu'il pouvoit trouver en la maison.

Or, pource que tant plus la nuict est claire et seraine, d'autant plus est-elle tranquile et coye, si qu'on ne sçauroit dire un mot, encore que de loing, qu'il ne soit aisément entendu, le bruit et tempeste que faisoient les voleurs fut ouy par

ceste jeune trouppe de gentilshommes, lesquels, se serrans en un monceau, picquerent ceste part, où arrivez, veirent les malfaicteurs embesongnez à l'entour de ceste maison, s'efforçans jetter l'huys par terre, ausquels un de la compagnie s'escria, disant : « Mes amis, que veut dire ce bruit que vous faites ? A qui en voulez-vous ? — Messieurs, respond Malechair, je le vous diray : ce soir, estant venu las et recreu en ma maison, j'y ay trouvé un jeune soldat fort dispos de sa personne, et, pource qu'il vouloit esgorger mon vieil pere, forcer ma femme, ravir ma fille et emporter mon bien, me voyant trop foible pour seul resister à sa violence, je m'en suis fuy à ces miens amis, pour implorer leur secours en ceste mienne tant urgente necessité ; mais à nostre arrivée avons trouvé la porte fermée par dedans, et tellement fortifiée que sans la rompre nous est impossible entrer en ma maison ; et, qui pis est, ce malheureux, n'estant content des torts qu'il m'a faits et dont je vous vien de faire le discours, m'a encor' tué le meilleur de mes amis et blessé cet autre à mort, comme pouvez veoir ; au moyen dequoy, ne pouvant souffrir tant d'injures ensemble, j'ay deliberé l'avoir vif ou mort, me deust-il couster la vie. » Les gentilshommes, entendans ces choses, qu'ils estimerent veritables par la veuë des mort et blessé, en eurent pitié, si que, descenduz de cheval, se mirent à

forcer la porte, crians à haute voix : « Ouvre, traistre, ennemy de Dieu ; ouvre, affin que par nous tu reçoives la penitence de tes meschancetez. » A quoy le duc, qui ne les congnoissoit, ne respondoit que de bancz, selles, tables et tresteaux, qu'il ramassoit contre la porte, affin de se fortifier contre la jeune puissance de ce nouveau secours, qui demeura fort longuement en ce conflit sans pouvoir faire davantage que les premiers, et jusques à ce qu'un de la troupe, qui s'estoit retiré à quartier, apperceut en la court du logis le cheval du duc : à raison dequoy, retournant à ses compagnons, leur escria : « Messieurs, tout beau, tout beau ! ne passez plus oultre, parce que faites effort à Monsieur, qui est leans : tesmoin son cheval que voici lié à cet arbre. » Eux, recongnoissans la beste, cesserent leur batterie, et, appellans le duc par son nom, furent soudain par luy recongneuz, qui, leur respondant, ouvrit, asseuré de sa vie. Et, aprés leur avoir fidellement recité la verité de l'histoire au grand esbahissement de tous, se saisirent des malfaicteurs, lesquels estroitement liez et garrotez ils menerent à Milan, où ils furent premierement tenaillez, puis vifz tirez à quatre chevaux, et la petite fille, nommée Virginea, donnée à la vieille duchesse, qui la nourrit et enseigna en toute vertueuse civilité jusques à l'aage nubile, à laquelle parvenue, fut, en recompense d'un tel benefice,

richement et honorablement mariée à un chevalier de la cour du duc, et doüée du chasteau de Binase, situé entre Milan et Pavie, lequel aujourd'huy, pour la frequence des guerres, est tellement ruiné qu'il n'y a pierre sur pierre. Ainsi ces miserables voleurs finirent leur malheureuse vie, et ceste jeune fille heureusement et longuement continua la sienne avec son mary.

Chacun des auditeurs n'estoit moins triste que ententif au recit de ceste pitoyable nouvelle, laquelle oyans finir par un tant heureux succez, se resjouyrent infiniment. Lors ma Dame commanda à Isabelle raconter son enigme; laquelle, ayant les yeux encor tous mouillez de larmes, dit ainsi :

ENIGME

Messeigneurs, une chose est icy entre nous,
Qui des yeux corporels ne sçauroit estre veue.
Elle va sans bouger, court et ne se remue,
Et, sans partir de vous, est ja bien loing de vous.

Tousjours deçà, delà, s'egarant à tous coups,
Ne retourne non plus que s'elle estoit perdue,
Et tousjours en un lieu ferme elle est retenue,
Comme y estant collée ou attachée à clouds.

Elle franchit les mers, elle circuyt la terre;
Elle s'en volle aux cieux et aux enfers elle erre,
Sans jamais toutesfois desplacer de son lieu.

Or, s'il y a quelqu'un en ceste compagnie
Qui sache deviner que cela signifie,
Je le reputeray entre nous comme un Dieu.

Le docte et argut enigme recité par Isabelle pleut merveilleusement à l'assistance, qui n'y peut oncques mordre : à raison dequoy la damoiselle l'exposa, disant qu'il ne signifioit autre chose que le muable penser de l'homme, lequel, estant invisible, va de toutes parts, et neantmoins ne bouge jamais de l'homme. La grave et subtile exposition de cet enigme fut louée de la compagnie, qui en demeura fort satisfaite. Adonc Vincende, qui sçavoit que c'estoit son tour à discourir, n'attendit le commandement de ma Dame, ains donna tel commencement à sa fable.





FABLE IV.

Un prestre va veoir la femme d'un tailleur d'images, laquelle, par le conseil de son mary, le fait monter nud sur un buffet, les bras en croix. Deux religieuses viennent demander à l'imager le crucifix qu'il faisoit pour leur convent, lequel leur monstre le prestre. Elles murmurent qu'on luy fait monstrer ses parties honteuses. L'imager, pour les contenter, les veut coupper; mais le prestre, saisi de frayeur, saute par sur leurs testes et s'enfuyt.

Mes dames, si aujourd'huy les ecclesiastiques (parlant toutesfois des meschans, et non des bons) estoient attentifs à leurs estudes, servans d'exemple aux imbecilles, et vivans sainctement et selon leurs reigles, les ignorans et commun peuple ne seroient tant hardis d'en tenir leurs comptes par tout, ains les auroient en telle reverence que, touchant seulement la frange ou bord de leurs vestemens, ils se reputeroient sauvez et bien heureux; mais, pource qu'ils se sont meslez avec les seculiers, se donnans

au monde et à toute lubricité et souilleure, faisans ce qu'ils ne devroient permettre que fissions, sans avoir aucun esgard ny respect au rang où ils sont appellez, on parle d'eux de toutes parts, soit en public ou particulier. C'est pourquoy je n'auray honte vous raconter une fable d'un apostat, laquelle, encor qu'elle soit aucunement longue, vous sera non seulement plaisante et agreable, mais en tirerez peut-estre quelque proffit.

En la noble cité de Florence y eut jadis un religieux nommé nostre maistre Tibere; de quel ordre il estoit, je ne l'ose affermer, parce qu'il ne m'en souvient à ceste heure; bien vous diray-je qu'il estoit homme fort bien versé aux lettres, bon prescheur, subtil en ses disputes, et en tres-grande reputation envers un chacun, lequel, pour quelques respects à moy incongnuz, avoit laissé son habit de religieux pour se faire seculier. Toutesfois, encores qu'il eust jetté le froc aux orties, et qu'à ceste occasion il ne fust en telle estime qu'au paravant, si est-ce que son nom retint tousjours quelque bonne odeur envers aucuns gentilshommes et la commune.

Advint une fois, pource qu'il estoit bon confesseur, qu'une belle jeune femme, nommée Prudence, nom veritablement convenable à sa modestie, s'alla presenter à luy pour s'accuser de ses pechez (or ceste dame avoit espousé un jeune

homme tailleur d'images, nommé maistre Quinquin, homme de son temps le premier en son art), laquelle, estant à genoux devant nostre maistre Tibere, luy dit : « Monsieur, mon confesseur, auquel je communiquois mes secrets, est decedé depuis quelque temps ; c'est pourquoy, ayant entendu le bruit de vostre saincteté et bonne vie, je vous ay esleu au lieu du deffunct pour mon pere spirituel, vous suppliant avoir mon ame pour recommandée. » Maistre Tibere, la voyant belle et fresche comme un bouton du matin, considerant sa gentillesse et bonnes façons, et qu'elle estoit encores en la fleur de ses ans, fut tellement espris de son amour qu'il demeura tout ravi en la contemplation de ses bonnes graces, de sorte qu'il ne sçavoit qu'il faisoit et disoit. En fin, estant tombé sur le peché de luxure, l'interrogea, disant : « Et bien, Madame, avez-vous point quelquefois eu particuliere affection à quelque prestre ou religieux que vous aymiez bien ? » Elle, qui ne pensoit à la malice, ne considerant où il vouloit venir, respondit simplement : « Ouy, Monsieur, j'ay porté une affectionnée amitié à mon feu confesseur comme à mon pere, luy rendant tout l'honneur et reverence qu'il meritoit. » Maistre Tibere, ayant entendu la responce de la dame, fit tant par belles paroles qu'il sceut d'elle comme elle avoit nom, sa condition, et la rue où elle demeuroit. Ce faict, se re-

commandant à elle, la pria le tenir en ses bonnes graces comme elle avoit fait son deffunct confesseur; et, en signe de charité, qu'il ne failliroit aux prochaines festes de Pasques l'aller visiter, pour luy donner quelques consolations spirituelles; dont elle le mercia, et, ayant receu l'absolution, s'en alla.

Elle partie, maistre Tibere s'esgara si fort en la contemplation des beautez de la dame que, s'eschauffant en sa fourrure, delibera en soy-mesme gaigner ses bonnes graces; mais il luy advint autrement, d'autant qu'il ne peut si bien coucher ses couleurs qu'il en avoit jetté le dessein. Les festes de Pasques passées, maistre Tibere ne faillit à s'aller souvent pourmener devant la porte de Prudence, à laquelle (quand il la pouvoit voir) il faisoit tousjours une grande reverence, l'estocquant du coing de l'œil; mais elle, qui estoit sage, faignant ne le veoir, tenoit la veuë basse. Ainsi ce maistre prestre continuant ses allées et venues avec ses bonadiés, la dame eut peur que toutes ces caresses ne luy engendrassent quelque scandale, au moyen de quoy delibera ne se laisser plus veoir, chose qui ne fut trop agreable à maistre Tibere, qu'amour avoit tant rendu son esclave qu'il ne luy estoit possible eschapper de ses liens sans le secours de Prudence, devers laquelle il envoya un petit clerc pour la supplier permettre qu'il l'allast visiter

en sa maison, comme son bon pere spirituel; mais le clerc ne rapporta aucune responce à son maistre, qui jugea incontinent la dame estre sage et advisée d'avoir tenu la bouche fermée; toutefois, qu'il falloit plus d'une fois frapper à la porte devant que d'y entrer, aussi que la place bien fortifiée et qui n'est battue se maintient aisément; c'est pourquoy il conclud ne desister de son entreprinse, de façon que tous les jours ne cessoit luy envoyer nouveaux ambassadeurs. Elle, voyant l'opiniastre poursuite de cet homme, s'en fascha fort en elle-mesme, si que un jour elle fut contrainte en advertir son mary, disant : « Quinquin, il y a desja quelque temps que maistre Tibere, mon confesseur, a envoyé plusieurs messagers par devers moy, et que où il me trouve ne me saluë seulement, mais me poursuit, me contant tousjours je ne sçay quelles resveries qui ne me font que rompre la teste. C'est pourquoy, pour eviter à toutes ses importunitez, je delibere ne me trouver plus en lieu où il me puisse voir, chose que toutesfois je ne veux faire sans vous en advertir. — Et que luy respondez-vous? dict le mary. — Rien », dict-elle. Lors Quinquin : « Vous faites bien et sagement; mais je vous advise que, quand desormais il vous saluëra ou dira quelque chose, ce ne sera mal faict que respondiez le plus sobrement et honnestement qu'il vous sera possible, et ce qui vous semblera à pro-

pos; aprés, me redirez ce qu'il sera passé entre vous. » Ce qu'elle promist.

A quelque temps de là, un jour aprés disner, que maistre Quinquin estoit allé negotier par la ville, Prudence gardant la boutique, maistre Tibere passa par devant, lequel, la voyant seule, mettant la main au bonnet et plyant le genoil, luy dict : « Bon jour, ma dame. » Auquel gracieusement elle respond : « Bon jour et bon an, Monsieur. » Le prestre, se sentant rendre son salut (chose qui au paravant ne luy estoit encor advenue), pensa qu'elle eust adoulcy sa rigueur, et que, faicte piteuse, elle eust compassion de luy, lequel, devenu tout de feu à ceste parolle, entra dans l'ouvrouer, où il demeura plus d'une heure à luy raconter ce qui plus le passionnoit. En fin, craignant que maistre Quinquin ne retournast et le trouvast devisant avec sa femme, print congé d'elle, la priant le tenir en ses bonnes graces, luy offrant son service, dequoy elle le remercia bien humblement, luy jurant estre à son commandement.

Le prestre party, Quinquin arrive, auquel Prudence raconte le tout. Lors Quinquin : « Vous avez fort bien faict; mais, quand une autre fois il reviendra vers vous, faictes-luy bonne chere et toutes les caresses qui vous sembleront honnestes. » Ce qu'elle promit. Maistre Tibere, qui avoit des-ja

gousté la douceur du devis de sa bien aymée, commença s'essayer à gaigner le surplus par presens qu'il luy envoyoit et qu'elle recevoit; qui luy fit penser que, quand il auroit encores un coup parlé à elle, ce seroit faict; à raison dequoy passa tant souvent par devant sa porte que, l'ayant trouvée seule, luy dict avec douces et amiables paroles qu'il la supplioit de tout son cueur luy vouloir accorder son amour, sinon elle seroit cause de sa mort. A quoy elle respondit : « Monsieur, j'accomplirois volontiers vostre volonté et la mienne, mais je crains estre descouverte par mon mary, et de perdre en un instant et l'honneur et la vie. » Ces paroles saisirent tant maistre Tibere qu'il cuyda mourir de dueil. Finablement, estant retourné à soy, la pria avoir pitié de luy et ne le laisser ainsi mourir faute de secours. Elle, faignant avoir compassion de luy, faignit aussi le vouloir contenter, si qu'elle luy bailla assignation se trouver le soir ensuyvant avec elle, d'autant que le matin son mary estoit party et allé aux champs achepter du bois. Quoy entendu par le prestre, demeura le plus content homme du monde. Et, ayant prins congé de la dame, se retira.

Maistre Quinquin estant retourné en sa maison, sa femme luy raconta de point en point tout ce qu'elle avoit faict, à laquelle il dict : « Ce n'est assez, je veux que luy jouyons un tel tour qu'il ne

luy vienne jamais en fantasie retourner ceans, et soit si hardy] vous plus molester. Allez et apprestez bien le lict, et serrez bien tout ce qui est en la chambre, excepté les coffres ; aprés, nettoyez les armoires et ne laissez rien dessus ; de ma part, je feray le demeurant, car je veux que luy baillyons la trousse que je vous diray. » Lors luy raconta de point en point tout ce qu'il avoit deliberé faire. Prudence, entendant la volonté de son mary, promit luy obeïr.

Ce pendant ceste journée duroit dix ans à maistre Tibere, tant ceste nuict luy sembloit longue à venir, à fin de jouyr des estroits embrassemens de sa dame desirée ; et, estant allé au marché, achepta force vivres qu'il envoya chez Prudence, luy mandant faire diligemment cuyre le tout, et qu'à l'heure promise il ne failliroit à venir soupper avec elle ; laquelle, ayant le tout receu, commença se ruer en cuysine, maistre Quinquin s'estant premierement caché, attendant la venue du prestre ; lequel, entré en la maison et voyant sa bien aymée qui preparoit elle mesme le soupper, la voulut baiser ; mais elle y resista, disant : « Monsieur, ayez encor un peu de patience, puisque vous en avez des-ja tant eu, car il n'est bien seant que je vous touche ainsi orde et sale comme je suis. » Ce disant, remuoit tantost un pot, puis un autre, faisant bien l'empeschée. En ces entrefaictes, maistre

Quinquin, qui estoit aux escoutes, s'estoit mis à un petit pertuis secret qui regardoit en la chambre, par lequel il voyoit et oyoit ce qu'ils faisoient et disoient, craignant peut-estre que la tromperie ne retournast sur luy.

Prudence donc estant en ces termes, s'empeschant maintenant à une chose, puis à une autre, faisoit mourir d'impatience le pauvre prestre, lequel pour l'ayder mit la main à la paste, et voulut contrefaire le cuisinier; mais elle s'en hastoit encor moins. Quoy voyant maistre Tibere, et que les choses tiroient en longueur, luy semblant qu'il n'auroit jamais assez de temps, dict : « Ma dame, j'ay si grande envye vous tenir entre mes bras que j'ay perdu l'appetit de boire et de manger; c'est pourquoy j'ay deliberé ne soupper meshuy. » Et, se despouillant, se mit au lict. Adonc elle, qui se rioit de la sottise de l'homme, luy dict en gossant : « Et quelle folye seroit-ce ne soupper point, auprés de tant bonnes viandes! Or, Monsieur, si vous estes si simple que de ne vouloir manger, le dommage est vostre; quand à moy, je ne delibere me coucher sans souper. » Ce disant, continuoit tousjours sa cuysine, et plus maistre Tibere la pressoit se coucher, plus elle faisoit la longue. Finablement, le voyant travaillé d'impatience, luy dict pour le contenter : « Monsieur, je ne coucheray jamais avec homme qui la nuict ayt sa chemise

vestue; c'est pourquoy je vous advise que, si voulez que je vous obeïsse, il faut que la despouilliez; aprés me verrez preste à faire ce qu'il vous plaira. » Maistre Tibere, entendant la volonté de la dame, et luy semblant chose legere, desvestit incontinent sa chemise, demeurant nud comme quand il vint du ventre de sa mere. Prudence, voyant avoir acheminé le bon pere où elle desiroit, print chemise et tous ses accoustremens et les enferma en un coffre, duquel elle serra la clef; aprés, faignant se vouloir despouiller, laver et parfumer, faisoit mille tours par la chambre, de sorte que le pauvret se consommoit seul dans le lict en l'attendant.

Maistre Quinquin, qui avoit tout veu par le trou, voyant qu'il estoit temps jouer son rollet, sortit doucement de son logis par un huys de derriere, puis alla frapper à la porte de devant. La dame, entendant son mary au heurter, faignit estre la plus dolente du monde, si que toute tremblante elle dict : « Helas, Monsieur! que deviendray-je? car c'est mon mary qui est à la porte; je l'enten bien à son frapper. O miserable moy! que ferons-nous à fin qu'il ne vous trouve icy et ne vous voye? » Lors maistre Tibere : « Helas! ma dame, donnez-moy tost mes vestemens, que je m'habille! puis je me cacheray soubs le lict. — Que vous vous habilliez! dict-elle; helas! quand seroit-ce faict? Non, non, voicy, j'ay trouvé un autre ex-

pedient : montez sur ce buffet et vous tenez dessus tout debout les pieds joints et les bras estendus en croix, pour ce que je m'asseure que mon mary, entrant icy et vous voyant en ceste façon, pensera que soyez un des crucifix qu'il faisoit ces jours passez. » Ce pendant le mary heurtoit tousjours plus fort, criant qu'on luy ouvrist; quoy craignant maistre Tibere, et qu'il ne le trouvast encores au lict, monta incontinent sur le dressouer, où sans se remuer il se tint debout, estendant les bras comme un crucifix. Prudence, estant descendue, ouvre à son mary, qui faisoit bien le fasché de ce qu'on luy avoit tant faict conter les chevilles, et, monté en la chambre, faignant ne veoir maistre Tibere, se mit à table et souppa avec sa femme, puis s'allerent coucher.

Combien cela fut fascheux au pauvre prestre, je le laisse penser à ceux qui ont esprouvé les eguillons d'amour, mesmement voyant le mary se souller de la viande que tant ardamment il desiroit, et qu'à la fin il n'en remporteroit que la honte et le dommage.

Des-ja l'aurore commençoit à se monstrer, et petit à petit le soleil se levoit, quand maistre Quinquin sortit du lict, et, ayant prins ses instrumens et outils, se mit à la besongne; mais à peine avoit-il commencé, quand deux religieuses d'un monastere voisin arriverent en sa maison, et, l'avoir salué,

luy dirent : « Maistre, nostre mere abesse nous a envoyées par devers vous pour vous prier luy envoyer le crucifix que ces jours passez elle vous commanda faire. » Respond maistre Quinquin : « Mes dames, vous direz, s'il vous plaist, à vostre abbesse, que le crucifix est bien commencé, mais qu'il n'est encor' du tout achevé, et que dedans deux jours, pour le plus tard, elle l'aura. — Elle nous a dict, repliquerent les religieuses, que faict ou non faict nous le fissions emporter, pour ce que l'avez tenu trop long temps. » Maistre Quinquin, faingnant se fascher de l'importunité de ces femmes, leur respondit comme en colere : « Or, mes Dames, si ne me voulez croire, entrez leans, et verrez si je n'ay memoire de vous, et combien il s'en faut qu'il ne soit parachevé. » Et, elles entrées, leur dict : « Regardez sur ce buffet, et voyez si l'aymerez bien ainsi, et si ma Dame s'en contentera. » Les religieuses adonc, levant les yeux en haut, virent le piteux crucifix ; lors, appellant l'ymager, luy dirent : « Mon Dieu ! que ma Dame seroit desdaigneuse si elle ne s'en contentoit, veu que l'avez tant bien representé au naturel qu'il semble estre de chair et d'os comme nous ; aussi ne luy manque-il que la parole ; il est vray qu'une seule chose pourra desplaire à ma dame et à toutes les religieuses ; c'est que si à descouvert avez monstré ce qui pend devant luy, d'autant que cela pour-

roit engendrer quelque scandale à tout le convent. — Voicy grand cas! dict maistre Quinquin; et quoy! vous ay-je pas dict qu'il n'estoit entierement achevé? Hé! que cela ne vous tourmente : que pleust à Dieu qu'il y eust aussi bon remede à la mort que je pourray remedier à ceste faute, et en vostre presence! » Lors, prenant un de ses outils, et le mieux aguisé, leur dict : « Mes Dames, regardez comme je sçay bien et en peu de temps corriger telles fautes que ceste cy. » Maistre Tibere, qui jusques adonc estoit demeuré si coy qu'il sembloit estre mort, voyant maistre Quinquin avec le fer au poing, sans attendre davantage ny sonner un seul mot, se jetta bas du buffet, et, nud comme il estoit, se print à fuir comme s'il eust eu le feu sur le dos, et maistre Quinquin aprés. Prudence, craignant qu'il en advînt quelque scandale, retint son mary par le bras pour donner passage au pauvre prestre, à fin qu'il se sauvast plus aysément.

Adonc les religieuses, qui voyoient tout ce mistere, commencerent à cryer en la rue : « Miracle! miracle! le crucifix s'en est fuy. » De mode qu'à leur cry chacun y accourut, qui, ayant entendu comme le tout estoit advenu, n'en fit que rire; et le pauvre maistre Tibere, ayans prins autres vestemens, sortit de la ville. De vous dire où il alla, je ne sçaurois; mais cela sçay-je bien que jamais depuis on ne l'a veu.

Les gentilshommes et damoiselles rirent assez de veoir ce pauvre prestre toute une nuict faire le crucifix sur un buffet sans oser tousser, eust-il mangé cent livres de plumes; mais encores plus quand, pour sauver ses dandrilles, ils le virent fuyr de toutes ses jambes, et les religieuses crians miracle et que le crucifix s'en estoit fuy. Et tant grande fut ceste risée que, pour la faire cesser, ma Dame fut contraincte frapper ses mains l'une contre l'autre, commandant à Vincende suyvre, recitant son enigme, laquelle, obeïssante, dict en ceste maniere :

ENIGME

Petit bout vermeillet, en qui tout bien abonde,
En qui tout mal aussi; qui, bon et vicieux,
Es la gloire, l'honneur et le mespris des cieux,
Et l'heur et le malheur de ceste masse ronde;

Quand, benin et courtois, tu desplies au monde
De tes blancs estendars les replis precieux,
Tu fais l'homme immortel, le rendant glorieux
Par les heureux effects de ta grace feconde.

Mais aussi, quand, cruel, tu decouvres aux vents
Tes aultres, qui, obscurs, noircis et tous sanglans,
Ne presagissent rien que miseres futures,

Il fault, bon gré, malgré, et qu'en despit de tous,
Tout soit bouleversé, ce que dessus dessoubs,
Tant fors sont les effors de tes fortes injures.

Vincende, qui voyoit aucun n'entendre son douteux

enigme, l'exposa en ceste sorte : « L'enigme lequel avec une tant bonne patience avez voulu escouter ne denote autre chose que la bonne et mauvaise langue, qui, rouge et vermeille, est la gloire et l'honneur des cieux quand avec icelle nous louons et remercions Dieu des biens qu'il nous a faicts, est aussi le mespris quand nous le blasphemons; par mesmes raisons elle est l'heur et le malheur du monde. Quand elle desplye ses blancs estendars, c'est à dire qu'elle se veut employer à bien, elle rend l'homme divin et immortel; mais, quand elle monstre son enseigne noire, assavoir qu'elle s'adonne à mal, elle subvertit toutes choses, renversant tout sendessus dessoubs; et de ce pourroy-je amener infinis exemples, si la breveté du temps [ne] m'en dispensoit, et ma damoiselle Fleurdiane, que je voy s'apprester pour dire sa nouvelle. » Ce dict, se remit en son siege, et Fleurdiane se leva, disant : « Je supplirois volontiers le seigneur Ferier Beltrame me faire un plaisir qui m'obligeroit à la pareille, outre que je luy en serois tenue à jamais. » Le gentilhomme, s'entendant nommer et requerir de plaisir, dict : « Ma Damoiselle, à vous est le commander, et à moy l'obeir; commandez donc ce qu'il vous plaira, et je m'efforceray vous contenter. » Quoy entendu par la damoiselle, aprés l'avoir bien humblement remercié, luy dict : « Je ne vous demande autre chose, Monsieur, sinon qu'il vous plaise reciter quelque fable en mon lieu. » Le seigneur Ferier, en-

tendu l'honneste requeste de la damoiselle, s'excusa premierement, comme tousjours a esté sa coustume; puis, voyant son esprit comme toute la compagnie estre à ce enclin, laissant à part toute autre chose, dict : « Ma Damoiselle, pour l'amour de vous et de ceste noble assistance, je veux obeir; aussi, si n'avez de moy ce que desirez, en donnerez la faute non à moy, debile instrument de voz volontez, qui ne suis aprins à telles choses, mais à vous mesmes, qui en avez esté l'occasion premiere. » Ce dict, en ceste maniere donna commencement à sa fable, disant.





FABLE V.

Les Florentins et les Bergamasques assemblent leurs docteurs pour disputer les uns contre les autres ; les Bergamasques, par une ruse, confondent les Florentins.

COMBIEN que, gracieuses Dames, l'inegalité soit tresgrande entre les hommes sçavans et lettrez et ceux qui sont materiaux et grossiers, si est-ce qu'on a veu aucunefois des sçavans estre vaincuz par les hommes qui n'avoient point de lettres ; et cecy se void clairement en l'Escriture Saincte, où les apostres, simples et abjectz, confondirent la sapience de ceux qui estoient reputez sages et prudens. Ce qu'encor pourrez clairement entendre par le discours de ceste mienne fable.

Au temps passé, comme j'ay plusieurs foys ouy dire à mes ayeulx, et peut-estre l'avez aussi entendu, quelques marchans florentins et bergamasques, se trouvans de compagnie, alloient devisans ensemble (comme est la coustume des voyageurs);

et, entrans de propos en autre, un Florentin dict à ceux de Bergame : « Vrayment, à ce que pouvons comprendre, vous estes hommes tant lours et grossiers que, si n'estoit le peu de trafic de marchandise que exercez, vous ne seriez bons à chose du monde ; et, encor que la fortune vous soit aucunement favorable en vostre marchandise, si est-ce que ce n'est pour la gentillesse de vostre esprit, ne par science qui soit en vous, mais plustost par un ardant desir de gaigner, et pure avarice qui vous maistrise. Aussi estes-vous les plus ignares de la terre. » A quoy un Bergamasque, s'avançant, respondit : « Et je vous dy que nous sommes en tout et par tout plus abiles que vous : car, combien qu'ayez la parole plus chatouilleuse et plaisante aux oreilles des auditeurs que nous n'avons pas, si puis-je asseurer qu'en toutes voz actions estes de beaucoup noz inferieurs ; et, si venons à bien tout considerer, il n'y a aucun de nostre nation, quel qu'il soit, grand ou petit, qui n'ayt quelques lettres, outre ce que sommes propres et bons à toutes hautes et grandes entreprises, chose qui ne se trouve en vous que bien rarement. »

Estans donc en ceste dispute, ne voulans les Bergamasques ceder aux Florentins, ny les Florentins aux Bergamasques, un de Bergame dict : « Que servent tant de paroles perdues ? Il n'en faut que faire la preuve, et ordonner une solen-

nelle dispute, où se trouveront les plus doctes et mieux entendus d'une part et d'autre, et lors on verra clerement qui sera le plus fort en doctrine et science. » A quoy s'accorderent les Florentins; restoit seulement un different, assavoir si les Florentins devoient aller à Bergame, ou les Bergamasques à Florence. Mais, aprés longues contestations, s'accorderent jetter un sort. Et, ayans faict deux bulletins, qu'ils mirent en un petit vase, advint que le hazard tomba sur les Florentins, si qu'il fut dict qu'ils iroient à Bergame au jour de la dispute, qui fut determinée aux calendes de may.

Ainsi chacun des marchans retourna au lieu de sa demeure, où arrivez, raconterent le tout à leurs docteurs, lesquels furent fort joyeux de ces nouvelles, proposans faire merveilles au jour assigné. Les Bergamasques, comme sages et bien avisez, s'imaginerent faire en sorte que les Florentins demeurassent confuz et escornez. A raison dequoy, ayans assemblé les plus doctes de la cité, grammeriens, retoriciens, legistes, canonistes, philosophes, theologiens et tout autre genre de docteurs, en choisirent les meilleurs pour demeurer en la cité, comme leur rampart et forteresse contre les Florentins. Puis firent vestir les autres à la villageoise et les envoyerent hors la ville, sur le grand chemin par lequel devoient passer les Florentins, leur enchargeant que tousjours ils parlassent à eux en

latin. Les docteurs de Bergame, estans donc ainsi desguisez et meslez parmy les bonnes gens des champs, se misrent à travailler, les uns creusans un fossé, autres labourans la terre, cestuy faisant une chose, cet autre une autre. Ainsi s'exerçans en ce travail rustique, voicy arriver les Florentins, chevauchans en grand et brave appareil, lesquels, aprochans de ces hommes qui travailloient, leur dirent : « Dieu vous gard, freres », ausquels ils respondirent : « *Bene veniant tanti viri.* » Les Florentins, pensans qu'ils se mocquassent, leur dirent : « Combien y a-il encores d'icy à Bergame? — *Decem milia, vel circa* », respondirent les Bergamasques. Quoy entendans, les Florentins dirent : « Freres, nous parlons en langage vulgaire, d'où vient cela que nous respondez en latin ? » Respondent les Bergamasques : « *Ne miremini, excellentissimi Domini ; unusquisque enim nostrum sicut auditis loquitur quoniam majores et sapientiores nostri sic nos docuerunt.* »

Aprés les Florentins, continuans leur voyage, virent quelques autres vilageois sur le grand chemin, lesquels faisoient des fossez, et, s'arrestans prés d'eux, leur dirent : « Compagnons, Dieu vous sauve et gard », ausquels ils respondirent : « *Et Deus semper vobiscum sit.* — Combien y a-il d'icy à Bergame? demandent les Florentins. — *Exigua vobis restat via* », respondent les Bergamasques. Et, entrans de propos en autre, commencerent à escrimer

de la philosophie, et argumentoient les Bergamasques si doctement que les Florentins ne sçavoient quasi que respondre. Au moyen dequoy, bien estonnez, disoient entr'eux : « Comme est-il possible que ces hommes grossiers et dediez à l'agriculture et œuvres rustiques soient tant bien instruicts és sciences humaines? » Partis de là, chevaucherent vers une hostellerie, non gueres esloignée de la cité. Mais, devant qu'ils y entrassent, se presenta à eux un garçon d'estable, qui, les invitant à loger, leur dict : « *Domini, libetne vobis hospitari? Hic enim vobis erit bonum hospitium.* » Et, d'autant que les Florentins estoient ja las pour la longueur du chemin, descendirent en ce logis; mais, comme ils vouloient monter en leur chambre pour se reposer, le maistre du logis se presente à eux, disant : « *Excellentissimi Domini, placetne vobis ut præparetur cœna? Hic enim sunt bona vina, ova recentia, carnes, volatilia et alia hujusmodi.* » Les Florentins demeuroient tous estonnez, ne sachans que respondre, pour ce que tous ceux ausquels ils s'arraisonnoient parloient latin, et non autrement que s'ils eussent consommé tout le temps de leur vie à l'estude. Ils ne furent gueres qu'une jeune fille arriva, laquelle veritablement estoit religieuse, de grand sçavoir et bonne doctrine, et là finement introduicte à cet effect, qui leur dict : « *Indigentne Dominationes vestræ re aliqua? Placet ut sternantur lectuli, ut requiem ca-*

piatis? » Ces paroles, prononcées par ceste servante, rendirent les pauvres Florentins tous confus. En fin, se mirent à deviser avec elle, qui, tombant sur la theologie, en parla tant doctement qu'il n'y eut aucun qui ne l'eust en grande reputation. Tandis qu'elle disputoit, arriva un vestu en boulenger, tout blanc de farine, lequel, les entendant disputer, se mit du costé de la fille, interpretant les Escritures sainctes avecques tant de doctrine que tous les docteurs florentins affermoient n'avoir jamais ouy mieux parler.

Ce faict, les Florentins s'allerent coucher. Et, le lendemain venu, tindrent conseil s'ils devoient s'en retourner ou passer outre; et, aprés avoir long temps debatu cest affaire, determinerent qu'il seroit meilleur s'en retourner, pour ce que, si les bonnes gens des champs, les hosteliers, les garçons d'estable et les femmes sont de si profonde doctrine, que debvoit-ce estre de ceux de la ville, où sont les hommes consommez en science, et qui ne pensent à autre chose qu'à leur continuelle estude? L'entreprise donc ainsi faicte, sans autrement songer ny veoir seulement les murailles de Bergame, monterent à cheval et reprindrent le chemin de Florence. Ainsi, par leur astuce et finesse, les Bergamasques se firent victorieux sur les Florentins, et deslors eurent un privilege de l'empereur de pouvoir en toute seureté aller par tout le monde sans aucun empeschement.

Non sans grande risée le seigneur Ferier mit fin à sa courte fable, qui fit louër l'astuce des Bergamasques et blasmer la peu caute simplesse des Florentins, ausquels ma Dame, congnoissant ce discours estre scàndaleux, commanda, pour ce qu'elle leur estoit aucunement affectionnée, que un chacun se teust et que le seigneur Ferier suivist son enigme; lequel, se retournant vers Fleurdiane, luy dict : « Ma Damoiselle, vous m'avez chargé reciter la fable, qui a esté si mal assaisonnée qu'elle n'a pleu au goust de tous; il me semble estre raisonnable, puisque j'ay commencé, que vous acheviez, et je vous en prie, car aussi bien n'enten-je rien à raconter des enigmes. » Fleurdiane, qui n'estoit niaise, ains d'un cueur hault, dict : « Seigneur Ferier, je ne refuse ceste charge, que j'accepte pour l'amour de vous. » Lors de bien bonne grace commença à dire en ceste façon :

ENIGME

Je ne sçay quel desastre ou quel triste malheur,
Ennemy de mon bien et auteur de ma peine,
Se plaist tant en mon mal que tousjours il me meine
D'une longue misere en plus longue langueur.

De masle que j'estois, fort et plain de valeur,
En metamorphosant ma nature certaine,
On m'a sceu transformer en une femme vaine,
Inconstante, legere, et vollage, et sans cueur.

Depuis, chacun me bat, et d'une main hardie
Me donne tant de coups que j'en devien bouffie,
Molasse et toute enflée, et dedans et dehors.

Aprés, pour contenter les appetits avides
Et le desir d'aultruy, il fault, las! que mon corps
Endure la rigueur des flammes homicides.

Pource qu'il estoit des-ja tard, et que desormais les petitz grillons cessoient de chanter, aussi que le jour s'aprochoit, ma Dame commanda que Fleurdiane exposast son enigme, puis que chacun se retirast en sa maison, aux conditions de retourner le soir ensuivant comme de coustume; laquelle avec un plaisant geste et bonne façon deslia le douteux nœud de son enigme en ceste sorte, disant : « L'enigme par moy recité ne signifie autre chose que le froment, qui est masle, puis, faict farine, est femelle. Aprés, estant battu avec les poings, devient paste, qui s'enfle dehors et dedans, puis est cuyt pour la nourriture de l'homme. » La compagnie, aprés avoir beaucoup recommandé la declaration de cet enigme, se leva debout, et, prins congé de ma Dame, partit ayant les yeux plains de sommeil.





NOTES

DU TROISIÈME VOLUME

SIXIÈME NUIT

Fable i. — C'est dans le *Décaméron* (journée VIII, nouv. viii) que Straparole a pris le sujet de ce conte peu édifiant, le troisième des *Cent Nouvelles nouvelles;* il a fourni à La Fontaine le sujet d'un de ses contes, et déjà Bonaventure Desperiers s'en était inspiré pour sa nouvelle IX.

Avant Straparole, Aloïse Cynthio degli Fabrizii avait raconté un trait de ce genre dans son recueil devenu rare et qui n'a point été réimprimé : *Libro dell' origine degli vulgari proverbj*, Venise, 1525, in-fol. L'auteur se qualifie *di medicina dottore;* il explique l'origine de 45 proverbes au moyen de contes en vers où se montrent une licence alors fort tolérée et une violente animosité contre les moines; ce livre est cependant dédié au pape *Clemente Settimo;* on a avancé qu'il excita contre Al. Cynthio des animosités si violentes qu'il fut assassiné. On trouve une analyse suc-

cincte de ces contes dans le *Jahrbuch fur romanischen Literatur* (année 1860, t. III, p. 81-91).

Renouard (*Catalogue d'un amateur*, t. III, p. 85) avance que Cynthio fut brûlé « pour avoir immolé les mœurs et la religion à ses plaisanteries indécentes », mais cette assertion n'est nullement justifiée. On a prétendu que ce rimeur avait été assassiné ; de fait, il s'était contenté de mettre en vers des anecdotes parfois risquées, qu'il puisait chez ses contemporains, Masaccio, Pogge, Morlini et autres.

Fable ii. — Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit ici d'une anecdote dépourvue de réalité, mais nous ne saurions affirmer qu'elle est de l'invention de Straparole ; le jésuite Théophile Raynaud, dont les très nombreux écrits ont été recueillis en dix-sept volumes in-folio (Lyon, 1656), a parlé des châtrés volontaires dans un de ses traités : *Eunuchi nati, facti, mystici* (Divione, 1655). Nous n'avons pas rencontré d'imitation de cette fable trouvée sans doute fort amusante au XVIe siècle. On remarquera l'expression « un droit Roger Bontemps » appliqué à Sandrin ; ce type éminemment français est de l'invention de Roger de Collerye, poète remarquable dont les œuvres, publiées en 1530, ont reparu en 1855 dans la *Bibliothèque elzevirienne*.

Nous n'avons rien à signaler de particulier ni sur cette fable, ni sur la suivante. L'énigme qui accompagne cette « fable », et qu'on aimerait autant à ne pas rencontrer, rappelle une pièce en latin intitulée *Ænigma*, qui, avec la traduction française, n'occupe que deux feuillets et qui fait partie des facéties du bibliophile Caron.

Nous pouvons signaler deux volumes italiens difficiles à rencontrer : *Notte sollazzevole di cento enimmi, in ottava rima*, di G. Cesare della Croce, Bologna, 1594, in-4° ; *la Sfinge*, enimmi di Ant. Malatesta, Firenze, 1563 : une clef à la fin du volume donne l'explication de ces énigmes, parmi lesquelles il s'en trouve de tout aussi risquées que chez notre Straparole.

Un curieux volume, dû à une femme de talent (Mme Bohl

de Faber) qui s'est dissimulée sous le nom de Fernan Caballero : *Cuentos, adivinas y refranes populares y infantiles* (Leipzig, 1878), nous fait connaître des énigmes ayant cours dans l'Andalousie. — Dans un *roman hindoustani* dont M. Garcin de Tassy a donné la traduction (*Revue orientale*, 4e année, 1861), un prince obtient la main de la fille d'un roi grâce à la solution d'une énigme.

Fable iii. — Jannet n'offre aucune indication au sujet de ce conte ; nous avons rencontré un trait de ce genre dans le *Bouffon de la cour*, compilation assez mal faite et dont il parut diverses éditions de 1670 à 1690.

Fable iv. — Il faut reconnaître que ce conte de fort mauvais goût dut effectivement faire baisser les yeux aux dames qui l'entendirent; il donne à Straparole une place parmi les auteurs ayant droit de figurer dans la *Bibliotheca scatologica*, facétie dans laquelle trois *savants en us*[1] ont déployé une érudition dont il était peut-être possible de faire un meilleur emploi.

Fable v. — Cette anecdote, que Schmidt n'a pas jugée digne d'être traduite, se retrouve dans Morlini, novelle 41 : *De clerico qui sycophantam ficus edentem adjuravit ;* Straparole a seulement donné au prêtre le nom de Zéphirin, et il indique la ville de Bergame; il est fort possible qu'il s'agisse d'un fait réel.

SEPTIÈME NUIT

Fable i. — Ce récit, où le surnaturel tient une large place, où un démon transformé en cheval parcourt en une seule nuit la distance qui sépare Florence de la Flandre, ne pouvait manquer d'avoir un grand succès; des trouvères

---

1. MM. Jannet, Venant et Payen, tous trois décédés.

avaient déjà raconté de pareilles merveilles; Boccace les avait placées dans son *Décaméron* (journée III, nouv. IX). Un autre Italien peu connu, Bernardo Accolti, y a pris le sujet de sa *Virginia*, et ce qui est plus digne d'attention, c'est que Shakespeare s'en est inspiré lorsqu'il a écrit une de ses comédies dont le titre est demeuré proverbial : *All's well that ends well.*

Fable II. — La plupart des récits de Straparole se terminent d'une manière comique; celui-ci appartient au genre sombre; nous ne croyons pas qu'il se rencontre chez les autres conteurs italiens; Chappuis l'a imité dans ses *Facétieuses Journées* (IV, nouv. IV).

Fable III. — Les plaisanteries du bouffon Cimarosa, qui lui attirent une rude mésaventure, appartiennent à un genre peu littéraire qui a toujours été en faveur auprès des populations italiennes. Les *facéties* de Gonella, bouffon du duc de Mantoue, celles du curé Arlotto, ont joui d'un immense succès.

Fable IV. — Ce pape, d'origine allemande, est Léon IX, cent cinquante-cinquième successeur de saint Pierre, né le 21 juin 1002, élu le 11 février 1049, mort le 19 avril 1054; il se nommait Brunon, évêque de Toul, et il fut élu dans une diète convoquée à Worms, par l'empereur Henri III, afin de remplacer Damase II.

Ce singulier partage de famille pourrait bien être de l'invention de Straparole; nous n'en rencontrons pas d'autre exemple.

Fable V. — Ce conte est le dix-huitième de ceux qu'a traduits Schmidt; les oiseaux qui parlent, la tour où se trouvent d'immenses trésors et une charmante « pucelle », le tout sous la garde d'un dragon, étaient de nature à charmer les auditeurs; Morlini avait déjà traité ce sujet dans sa nouvelle LXXX, *De tribus fratribus qui per orbem pererrando ditati sunt.* Straparole s'est borné à une reproduction servile.

Dans un recueil de contes persans traduits en anglais : *The Tooti-Nameh* (London, 1800), et dont il existe des traductions en divers idiomes orientaux, un perroquet révèle des secrets fort importants.

HUITIÈME NUIT

Fable i. — Nous n'avons rien rencontré qui nous rappelle cette « fable » ; la *Farce du chaudronnier* (*Ancien Théâtre français*, tome II), à laquelle renvoie Jannet, n'y a qu'un rapport bien éloigné.

Fable ii. — On peut faire remonter l'origine de cette « fable » à deux fabliaux qui figurent dans les recueils de Barbazan et de Legrand d'Aussy ; l'un d'eux est intitulé : *la Femme corrigée ;* Molière a mis en scène dans son *École des maris* la théorie qu'expose notre conteur.

Fable iii. — Encore une ruse de femme qui trompe son mari en détournant sa colère sur un vieil amoureux ridicule qu'elle chasse. Straparole est-il l'inventeur de cette « fable »? Nous n'osons l'affirmer ; toutefois elle ne se trouve pas chez les *novellieri* les plus connus.

Fable iv. — Cette « fable ingénieuse et bien déduite », qui montre l'équitable punition infligée à un marchand de mauvaise foi, est un emprunt fait à la *novella XLVII* de Morlini : *De mercatore januenci qui vinum dilutum vendens pecuniam perdit ;* le conteur italien n'a fait que suivre exactement le texte latin.

Fable v. — Le surnaturel est porté jusqu'à l'extravagance absurde dans ce conte : un jeune homme transformé successivement en cheval, en poisson, en anneau, en grain de blé,

en renard, dévore son maître, sorcier imprévoyant qui s'est métamorphosé en coq ; il y a là tout au plus de quoi amuser des enfants fort jeunes encore.

Chappuis a emprunté cette fable aux *Notti piacevoli* afin de la placer dans ses *Facétieuses Journées*. 1584[1].

Fable vi. — Cette « fable », dans le texte italien, concerne deux médecins : l'un fort riche et très ignorant, l'autre possédant un grand savoir, mais en proie à la pauvreté. Les deux docteurs se trouvent appelés auprès d'un bourgeois que tourmente la fièvre ; le médecin pauvre, ayant jeté les yeux sur le lit et ayant vu des pelures de pommes, dit au malade : « Vous avez hier mangé des pommes. — C'est vrai. — C'est ce qui vous a fait mal. » Ils sortent, et le médecin riche, qui n'a rien vu, demande à son collègue : « Comment avez-vous deviné que votre malade avait mangé des pommes ? » L'autre docteur répond : « Toutes les fois que vous serez appelé auprès d'un malade, regardez sous le lit ; ce que vous verrez pourra vous faire connaître ce que le patient aura mangé la veille. »

Le lendemain, le docteur opulent est mandé auprès d'un paysan *ben accommodato e rico ;* il regarde sous le lit ; il aperçoit la peau d'un âne, et il dit gravement au malade : « Vous avez hier mangé de l'âne ; c'est la cause du mal que vous éprouvez et qui est fort sérieux. » Le paysan, qui n'était point sot, répondit : « Docteur, je n'ai pas mangé mon âne, croyez-le bien, mais j'en vois un en ce moment. »

Nous ignorons pourquoi Larivey n'a pas jugé à propos de

---

1. Schmidt a pris la peine de relever (page 331) les emprunts que Chappuis a faits aux conteurs italiens ; on retrouve dans les *Facétieuses Journées* trois nouvelles de Straparole (Nuit II, fable iv ; VII, ii, et VIII, v), trois des *Cento Novelle antiche*, cinq du *Pecorone ;* huit sont prises dans Masaccio, dix dans Firenzuola, sept dans Parabosco, quatorze dans Bandello, onze dans le recueil de Sansovino, *Cento Novelle scelte*.

traduire ce conte qui ne vaut ni plus ni moins que bien d'autres sur lesquels il s'est exercé; Schmidt s'est montré moins sévère; il l'a fait entrer dans sa traduction n° 12. L'historiette est empruntée à l'une des facéties de Pogge : *De medico in visitatione infirmorum versuto;* Morlini s'en est ensuite emparé : *De medico et mediculo* (nouv. XXXII), et G. Chappuis l'a prise à Straparole pour la placer dans ses *Facétieuses Journées* (journée VIII, nouv. IX).

NEUVIÈME NUIT

Fable I. — Straparole a probablement trouvé dans quelque tradition de l'époque le récit de l'infortune conjugale du roi Galafre, lequel prend d'ailleurs stoïquement son parti de ce qu'il n'a pu empêcher en dépit de tous ses soins. Quant à la divination par la chiromancie, elle ne soulevait aucun doute au XVe et au XVIe siècle; il existe un livret in-folio de vingt-six feuillets, texte et figures, exécuté avec des planches de bois, à Augsbourg, vers 1490, et intitulé : *Die Kunst Cyromantia;* l'auteur prend le nom de docteur Hartlieb.

Les récits de maris trompés, assez fréquents chez Straparole, forment un des thèmes habituels de l'ancienne littérature italienne; indiquons, entre autres écrits, le *Successo bellissimo d'amore d'una giardiniera, con le astutie da lei usitate al marito in favor dell' amante*, 1574; opuscule en vers assez bien tournés.

Fable II. — C'est dans le *Décaméron* (journ. IV, nouv. VIII) que Straparole a pris le sujet de cette histoire; elle a depuis été reproduite diverses fois avec quelques modifications; voir la traduction de Bandello, part. I, nouv. XX. Dans un travail sur les sources et les imitations de Boccace, placé au milieu d'une *Histoire de la poésie scandinave* (on ne l'attendait pas là), Paris, 1839, in-8°, M. Edelestand du Meril avance (p. 349) que cette nouvelle a été imitée dans un

poème anonyme : *Novella di Cerbino,* qu'il ne connaît que par les *Novelle litterarie di Firenze,* 1755, col. 161 ; nous pouvons ajouter qu'un exemplaire de ce poème a figuré en 1847 à la vente Libri, n° 2303.

Fable iii. — Il y a dans ce récit un fondement historique; mais il paraît que ce ne fut pas François Sforce, mais bien Maximilien d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Maximilien II) qui échappa ainsi aux embûches de ses ennemis.

Fable iv. — Lainez fait observer que ce conte a été supprimé dans la plupart des éditions italiennes, même dans celles où l'on a conservé sans changement le 4e conte de la VIe nuit, bien qu'il fût de nature à choquer les oreilles délicates. Le conte substitué dans les éditions expurgées est le récit de la vengeance qu'un écolier infligea à son curé, lequel avait voulu passer pour plus versé que lui dans la langue latine.

Fable v. — Il n'est pas probable qu'il y ait quelque fondement historique dans cette dispute entre les Florentins et les Bergamasques (qui passent pour les Béotiens de l'Italie). On peut y voir une de ces railleries que les habitants d'une ville se plaisent à lancer contre les indigènes d'une autre localité.





TABLE

DU TROISIÈME VOLUME

SIXIESME NUICT

SEPTIESME NUICT

HUICTIESME NUICT

NEUFIESME NUICT



Imp. Jouaust.

